

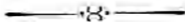
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

1894



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY. — IMPRIM. ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

A mes jeunes amis

1^{er} janvier 1894

Chers enfants.

Encore une fois le Seigneur m'accorde la faveur de vous adresser mes vœux au commencement d'une nouvelle année. Oh ! combien ils sont ardents pour vous ! Ils le deviennent toujours plus à mesure que je vois s'avancer le terme prochain de ma course, et aussi celui peut-être de plusieurs d'entre vous.

Ici famille, amis, tout passe ;
Le bonheur paraît et s'efface.

Que pourrai-je donc souhaiter pour vous, sinon que vous connaissiez ce qui ne passe pas ; cet Ami suprême dont l'amour ne se lasse jamais, Jésus. Et si vous le connaissez déjà comme votre Sauveur, que vous le connaissiez toujours mieux personnellement comme Celui qui vous a aimé, vous aime et vous aimera toujours.

Combien je voudrais que son amour étreignît votre cœur et que tout votre désir ardent fût que toute votre vie — pensées, sentiments, paroles, actes —

lui fût consacrée, et que vous ne cessiez de l'attendre des cieux en le servant, fuyant le monde et ses convoitises et ses vanités, et soupirant après la maison céleste.

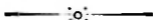
Ce sont là mes vœux. Que pourrais-je vous souhaiter de plus précieux ? Tout le reste passe. Connaître et aimer Jésus, c'est le bonheur présent, c'est le bonheur pour l'éternité. Oh ! que votre cœur s'attache à Lui,

Lui dont l'amour et la puissance
S'unissent pour nous rendre heureux ;
Lui qui bientôt, dans sa magnificence,
Viendra nous enlever aux cieux

Chers enfants, une année commence ; l'autre est engloutie dans le passé. Puisse celle-ci être une année bénie pour vous ! Elle le sera, si elle se passe avec Jésus. Et si nous ne devons pas en voir le terme ici-bas, puissions-nous voir l'éternelle aurore dans les cieux.

Votre vieil ami A. L.

Je vous recommande de lire avec sérieux l'histoire de Carrie.



« Où passerez-vous l'éternité ? »

Je désire vous raconter, mes jeunes amis, comment une jeune fille nommée Carrie fut amenée au Seigneur.

Elle avait treize ans, l'âge probablement de quelques-uns d'entre vous. Un jour qu'elle passait dans une rue, elle vit, écrites en grandes lettres sur une clôture en bois, ces paroles solennelles : « *Pêcheur ! où passerez-vous l'éternité ?* » Carrie fut saisie et troublée par cette question. Elle essaya de la chasser

de son esprit, mais ne put y parvenir. De retour à la maison, elle prit sa Bible, et les premières paroles qui tombèrent sous ses yeux furent : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Elle lut sans doute davantage, car elle sentit qu'elle était une pécheresse, et qu'elle avait besoin d'un Sauveur. Elle était réveillée, mais ne s'étant pas aussitôt confiée à Christ, elle ne trouva pas le salut. Cependant Dieu qui avait commencé la bonne œuvre en elle, l'acheva. Au bout de quelques semaines, Carrie se jeta dans les bras du Sauveur, s'abandonna à Lui, et trouva ainsi la paix en croyant. Elle fut remplie de joie, et tout son désir désormais fut de faire quelque chose pour Celui qui l'aimait et avait tant fait pour elle. Elle commença à distribuer des traités autour d'elle, et parlait du Sauveur toutes les fois qu'elle en avait l'occasion.

Elle avait l'habitude de donner des traités à ceux qu'elle rencontrait en allant à l'école. Un matin elle n'en avait pas pris. Voyant une vieille dame qui allait passer près d'elle, elle aurait bien voulu lui offrir un traité. Vite elle regarda si peut-être il n'y en aurait pas un parmi ses livres, et voilà, elle en trouva un. Carrie le présenta à la vieille dame qui le prit et lut le titre. C'était encore une question bien sérieuse : « *Où serez-vous dans cent ans ?* »

« Pouvez-vous me dire où vous serez dans cent ans ? » demanda la vieille dame à l'enfant.

Carrie, qui avait appris avec certitude où elle passerait l'éternité, répondit :

« Oui, madame. Je serai avec mon Sauveur dans le ciel. Y serez-vous aussi ? »

La vieille dame secoua la tête. Carrie s'efforça de diriger ses pensées vers Christ, mais l'heure de

l'école s'approchant, elle dut la quitter de peur d'arriver trop tard. Mais son cœur fut réjoui par les derniers mots que lui dit la vieille dame : « Adieu, ma chère enfant. Je vais retourner chez moi et lire ma Bible. Et je ne veux point prendre de repos que je n'aie trouvé Christ comme mon Sauveur. »

Quelques jours plus tard, Carrie rencontra de nouveau sa vieille amie, qui lui prit la main et lui dit : « Oh ! ma chère enfant, depuis le jour où je vous ai vue la première fois, j'ai éprouvé la plus grande joie dans mon cœur. Je suis retournée à la maison, et ce soir-là même, j'ai trouvé la paix avec Dieu par mon Sauveur Jésus-Christ. » Elle dit à Carrie qu'elle était sur le point de partir, mais que si elles ne se rencontraient plus sur la terre, elles se retrouveraient sans nul doute au ciel auprès du Seigneur.

Je pourrais encore vous raconter bien des choses que fit Carrie par amour pour Christ, mais je voudrais, mes chers jeunes amis, appeler votre attention sur la question qui fut en si grande bénédiction pour elle. Elle me semble de nature à vous frapper, surtout au commencement d'une nouvelle année, qui vous dit combien vite le temps s'écoule et vous rapproche de l'éternité. « OU LA PASSEREZ-VOUS ? »

Peut-être, mon jeune lecteur, n'êtes-vous pas même aussi âgé que Carrie, mais n'importe : vous n'êtes pas trop jeune pour mourir, ni trop jeune pour vous confier en Jésus et être sauvé. Et si vous êtes plus âgé que Carrie, d'autant plus avez-vous besoin de venir *immédiatement* au Seigneur.

Ne dites pas, « il sera temps plus tard. » Tous les jours que vous passez loin de Christ sont perdus, et vous pourriez être si heureux en dévouant dès maintenant votre vie pour le service de Celui qui vous a tant aimé et qui est mort pour vous. Il est vrai que plusieurs personnes sont sauvées quand elles sont

âgées, mais la grande partie de leur vie a été perdue pour Christ, et ces jours passés où ils ont vécu sans Lui ne peuvent jamais se retrouver. Oh ! précieuses années que celles où l'on a servi le Seigneur !

Mais qui vous dit que vous deviendrez plus âgé ? Cher jeune ami ou chère jeune amie, vous pouvez, comme bien d'autres, être enlevés au printemps de vos jours. Le faucheur, en coupant l'herbe déjà durcie, fait aussi tomber sous sa faux les tendres fleurs. Ainsi la mort moissonne les jeunes et les vieillards. Et si c'était votre tour ? Si une maladie soudaine et mortelle vous saisissait, ô mon jeune lecteur, où passeriez-vous l'éternité ?

Serait-ce dans le ciel, avec Christ et les rachetés ? Ou bien en enfer, avec Satan et ses anges ?

L'ÉTERNITÉ ! Quel mot solennel, chers jeunes amis. Quand vous aurez passé hors de ce monde, votre sort sera fixé pour toujours : le bonheur éternel, ou le malheur sans fin. Oh ! ne laissez pas cette année commencer sans vous être décidés pour Christ. Comme la jeune Carrie, venez à Lui, et vous pourrez dire : « Dans cent ans, je serai avec Jésus dans le ciel, » et ce sera pour l'ÉTERNITÉ.

ÉTERNITÉ ! Mot solennel !

La passeras-tu dans le ciel
Auprès du Sauveur dans la gloire ?
Pour être sûr, accours vers Lui,
Ne tarde pas, viens aujourd'hui :
A son grand amour tu peux croire.

ÉTERNITÉ ! ÉTERNITÉ !

Quel réveil pour le racheté
Lorsqu'il entre dans la lumière !
Sans fin, au céleste séjour,
Son cœur jouira de l'amour
Du Fils unique et de son Père



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

VICTOIRES DE DAVID

(2 Samuel VIII ; 1 Chroniques XVIII.)

LA MÈRE. — Nous continuerons l'histoire de David, ma chère Sophie. Après qu'il eut reçu de Dieu la merveilleuse promesse de son glorieux descendant, Christ, dont le trône sera établi à jamais en Israël, David rempli de courage et de foi, continua l'œuvre de roi guerrier à laquelle l'Éternel l'avait appelé. Il devait subjuguier les ennemis du peuple d'Israël.

SOPHIE. — On voit en effet David combattre contre eux dès le commencement de sa carrière. Il débuta en remportant la victoire sur le géant Goliath. C'était un homme extrêmement brave ; il ne craignait rien.

LA MÈRE. — Mais tu sais où il puisait sa force et son courage ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il avait confiance en son Dieu. Je me rappelle ces belles paroles d'un Psaume : « Par toi, je courrai au travers d'une troupe, et, par mon Dieu, je franchirai une muraille (1). »

LA MÈRE. — Ce furent encore les Philistins, ces ennemis constants du peuple d'Israël, que David attaqua d'abord. Il les vainquit et s'empara de leur capitale, qui était comme le frein par lequel tout le pays était tenu. Depuis ce moment, les Philistins restèrent assujettis à leur puissant vainqueur. Les Moabites étaient d'autres ennemis d'Israël. Tu le

(1) Psaume XVIII, 29.

rappelles qu'au commencement du livre des Juges, il est raconté qu'ils avaient réduit les Israélites en servitude.

SOPHIE. — Oui maman, et ce fut Éhud qui délivra ceux-ci (1).

LA MÈRE. — David ayant vaincu les Moabites, les rendit tributaires. Ils lui apportèrent des présents. Ce fut ensuite le tour des rois syriens qui occupaient le pays situé au nord-est de Canaan. C'était Hadadézer, roi de Tsoba, aidé par les Syriens de Damas. Ils formaient une puissante armée avec des cavaliers et des chariots de guerre. Mais David les frappa, mit des garnisons dans la Syrie de Damas, de sorte que les Syriens lui furent asservis et lui apportèrent des tributs. Et à qui David devait-il toutes ces victoires ?

SOPHIE. — A l'Éternel, chère maman. Sans Lui, comment aurait-il pu vaincre tant d'ennemis ? C'est comme nous, nous n'avons aucune force pour vaincre ni Satan, ni nos mauvaises pensées. Mais Dieu est pour nous, et en nous confiant en Lui nous sommes toujours vainqueurs.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. C'est ce qui est exprimé pour David par ces belles et simples paroles qui montrent le soin de Dieu envers son serviteur : « Et l'Éternel sauvait David partout où il allait. » Il semble que l'on voit l'Éternel, le Tout-puissant, suivre partout David, et quels que fussent les dangers, étendre sur lui le bouclier invulnérable de sa force glorieuse ?

SOPHIE. — Oui, maman. Et cela me fait encore souvenir de ce beau passage où il est dit que nous sommes « gardés par la puissance de Dieu, par la foi (2). »

(1) Juges III, 12-26. — (2) 1 Pierre I, 5.

LA MÈRE. — David, sauvé partout par l'Éternel, pouvait s'écrier en voyant ses ennemis tomber devant lui : « Ceux-ci font gloire de leurs chars, et ceux-là de leurs chevaux, mais nous, du nom de l'Éternel, notre Dieu (1). » Parmi le butin fait par David sur Hadadézer se trouvaient des boucliers d'or qu'il apporta à Jérusalem, et dans les villes appartenant à ce roi il prit une grande quantité d'airain. Ces victoires de David lui gagnèrent l'amitié de Tohi, roi de Hamath, contrée située entre le Liban et une autre chaîne de montagnes, nommée l'Antiliban. Ce roi avait eu à soutenir des guerres continuelles contre Hadedézer, et ayant appris que David l'avait battu, il envoya son fils Joram au roi d'Israël pour le féliciter. Joram était porteur pour David de vases d'or, d'argent et d'airain. David consacra à l'Éternel et accumula tous ces trésors pris sur tous les ennemis d'Israël à Jérusalem, en vue de ce temple que son successeur devait construire à l'Éternel.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, de voir David penser ainsi à l'Éternel, et réserver tout pour Lui.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, ce fut la préoccupation de sa vie. Nous verrons plus tard ce qu'il dit à ce sujet quand il fut arrivé au terme de ses jours. David poursuivit le cours de ses victoires en frappant les Édomites dans un endroit appelé la vallée du Sel. C'était Abishaï, le frère de Joab et l'un des fidèles compagnons de David, qui commandait l'armée.

SOPHIE. — Je me souviens bien d'Abishaï, maman. C'est lui qui accompagna David, une nuit, dans le camp de Saül. Celui-ci dormait, et Abishaï voulait le tuer, mais David ne le lui permit pas. Il ne voulait pas faire de mal à son ennemi.

(1) Psaume XX, 7.

LA MÈRE. — Je suis bien aise, mon enfant, de voir comme tu te souviens de ce que nous avons lu ensemble. Cette victoire sur les Édomites les assujettit à David qui mit des garnisons dans leurs villes. Ainsi tous les ennemis d'Israël étaient vaincus, et Israël possédait le territoire que l'Éternel avait promis à Abraham de donner à ses descendants. Lis dans la Genèse, au chapitre XV, au verset 18.

SOPHIE (*lit*). — « En ce jour-là, l'Éternel fit une alliance avec Abraham, disant : Je donne ce pays à ta semence, depuis le fleuve d'Égypte, jusqu'au grand fleuve d'Euphrate. » David put maintenant se reposer, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, il eut un temps de répit ; cependant, comme nous le verrons plus tard, il eut encore à combattre. Mais pour le moment, régnant sur tout Israël, il gouvernait son peuple avec justice, entouré des hommes fidèles qui l'avaient suivi autrefois dans ses épreuves et qui partageaient maintenant sa gloire. Nous avons là en David un type du Seigneur Jésus. Lis ce qu'il dit à ses apôtres, au chapitre XIX de Matthieu, aux versets 27 et 28.

SOPHIE (*lit*). — « Alors Pierre, répondant, lui dit : Voici, nous avons tout quitté et nous l'avons suivi ; que nous adviendra-t-il donc ? Et Jésus leur dit : En vérité, je vous dis, que vous qui m'avez suivi, — dans la régénération, quand le fils de l'homme se sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël (1). » Quel beau moment ! Quel encouragement ! Voir Jésus dans sa gloire, régnant sur tout Israël et sur toutes choses, et les apôtres partageant sa gloire ! Mais nous, maman, n'aurons-nous pas aussi une part dans cette gloire ?

(1) Voyez aussi Luc XXII, 28-30.

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant ; mais non pas celle des apôtres qui ont été les compagnons de Christ, et ont partagé ses épreuves durant sa vie ici-bas.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, quels étaient les compagnons de David, associés à son gouvernement ?

LA MÈRE. — Tu en connais déjà quelques-uns. Il y avait d'abord Joab, neveu de David, qui était chef de l'armée. Ensuite Josaphat, fils d'Akhilud. Il est nommé seulement dans ce passage. C'est lui qui rédigeait les chroniques, c'est-à-dire les faits importants du règne de David. Les rois en Orient tenaient à avoir un registre, une sorte de journal, de ce qui se passait sous leur gouvernement. Ainsi le roi Assuérus, une nuit où il ne pouvait dormir, se fit apporter le livre d'annales des chroniques qu'on lut devant lui (1). Il est aussi parlé plusieurs fois des chroniques des rois d'Israël ou de Juda (2). C'était donc une charge importante que celle de chroniqueur. On retrouve des espèces de chroniques en Égypte dans les hiéroglyphes, et en Babylonie, dans les nombreuses inscriptions gravées sur la pierre ou sur des briques. Après ces officiers, il y avait les chefs religieux. C'étaient les sacrificateurs Tsadok et Akhimélec, le fils d'Abiathar.

SOPHIE. — Je croyais, maman, qu'il n'y avait qu'un seul souverain sacrificateur.

LA MÈRE. — Cela est vrai, ma chère Sophie. Mais il faut nous souvenir qu'au temps de David les choses n'étaient pas encore toutes en ordre. Tandis que l'arche était à Jérusalem, le tabernacle était à Gabaon. Et nous avons vu que Tsadok restait avec les autres sacrificateurs de sa famille dans ce dernier

(1) Esther VI, 1. — (2) I Rois XV, 31 ; XX, 46.

endroit, pour offrir les holocaustes continuels sur l'autel d'airain (1). Il est possible que l'autre sacrificateur, Abiathar, ou son fils Akhimélec, restât à Jérusalem auprès de l'arche. Je dois te rappeler qu'Aaron eut deux fils : Éléazar, l'aîné, et Ithamar. Ce fut Éléazar qui succéda à Aaron d'après l'ordre de l'Éternel (2), et après lui, ce fut Phinéas, son fils, à qui l'Éternel, comme récompense de sa fidélité, promit la sacrificature perpétuelle (3). Mais au temps des Juges, sans que l'Écriture nous dise à quel moment, ni pour quelle raison, la souveraine sacrificature passa dans la branche d'Ithamar. Ainsi Héli, dont tu te souviens bien, était un descendant d'Ithamar (4). Au temps de David, il y avait donc deux sacrificateurs, l'un descendant d'Éléazar, c'était Tsadok, et l'autre, descendant d'Ithamar, c'était Abiathar, ou son fils Akhimélec. Il faut aussi se rappeler qu'Abiathar avait suivi David dans toutes ses épreuves. Mais nous reparlerons de lui plus tard.

SOPHIE. — Est-ce qu'il y avait encore d'autres compagnons de David ?

LA MÈRE. — Oui, il y avait Séraïa qui était scribe ou secrétaire du roi, et Bénéaïa, chef des Kéréthiens et des Péléthiens. Ce Bénéaïa était un des plus vaillants hommes de guerre de David. Quelques-uns de ses exploits nous sont racontés à la fin du second livre de Samuel (5).

SOPHIE. — Et voudrais-tu me dire ce qu'étaient les Kéréthiens et les Péléthiens ?

(1) 1 Chroniques XVI, 39, 40. — (2) Nombres XX, 23-28.

(3) Nombres XXV, 10-13.

(4) 1 Chroniques XXIV, 3. Akhimélec était fils d'Abiathar, qui lui-même était arrière-petit-fils d'Héli. La suite des descendants d'Héli est la suivante : Héli, Akhitob (1 Samuel XIV, 3), Akhija ou Akhimélec (celui que Saül fit mourir (1 Samuel XXI, 11, 12) et Abiathar (1 Samuel XXI, 20).

(5) Voyez 2 Samuel XXIII, 20-23.

LA MÈRE. — C'étaient des guerriers qui formaient la garde spéciale du roi. Les Kéréthiens étaient particulièrement les exécuteurs des jugements du roi : ils mettaient à mort les criminels ; Bénéaïa, leur chef, en fut parfois chargé (1). Les Péléthiens, dont le nom signifie « coureurs, » portaient les ordres du roi. Enfin, les nombreux fils de David étaient les principaux officiers de sa maison.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, à quoi me faisaient penser ces Kéréthiens et ces Péléthiens ?

LA MÈRE. — Veux-tu me le dire ?

SOPHIE. — Eh bien, cela me rappelait que le Seigneur est entouré de ses anges puissants qui sont ses messagers et qui exécutent ses jugements.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, plusieurs passages nous le disent, et quand le Seigneur viendra, ils exécuteront la vengeance (2). Mais de nos jours, nous sommes heureux de savoir qu'ils sont des messagers qui servent en faveur des héritiers du salut (3).



Le désert

(Allégorie)

Je rêvais, et, dans mon rêve, je voyais une vaste étendue s'ouvrir devant moi. C'était comme un désert à l'extrémité duquel était suspendue une nuée épaisse où l'œil ne percevait aucune lueur, une obscurité profonde inspirant la terreur. Une multitude innombrable d'hommes et de femmes, de vieil-

(1) 1 Rois II, 25; 28-34; 46.

(2) Psaume CIII, 20; 2 Thessaloniens I, 7, 8.

(3) Hébreux I, 14.

lards et d'enfants, de jeunes gens et de jeunes filles, s'avançaient vers la nuée comme mus par une force irrésistible. Quelques-uns semblaient vouloir s'arrêter là où se montraient des arbres, une source, afin de s'y reposer, mais il leur fallait marcher. D'autres regardaient en arrière ; ils auraient voulu revenir sur leurs pas, retrouver des endroits agréables où ils avaient passé ; mais le retour était impossible, il fallait aller en avant, toujours en avant, sans relâche, vers ces ténèbres épaisses, où mon regard en avait vu déjà un grand nombre s'enfoncer et disparaître.

La plupart de ceux qui composaient cette foule marchaient avec insouciance, semblant s'inquiéter fort peu de la fin qui les attendait. Mille objets attiraient leur attention et semblaient occuper leurs pensées. Des cailloux brillants de diverses formes semés sur la surface du désert, les attiraient. Ils se baissaient, les ramassaient, s'en amusaient quelque temps, puis les jetaient loin pour en chercher d'autres. D'autres voyaient au loin comme une forêt aux frais ombrages, avec un lac aux eaux limpides ; ils y couraient ; mais ce n'était qu'un mirage trompeur. Il y en avait aussi qui se réjouissaient de trouver une source où ils pensaient se désaltérer, mais ils s'en éloignaient bientôt avec dégoût. Les eaux ne laissaient qu'amertume sur leurs lèvres. Ils avançaient cependant et, pour oublier leurs fatigues et leurs déceptions, je les entendais chanter et rire ; quelques-uns formaient des danses ; mais en les regardant avec attention, je voyais comme une ombre de tristesse couvrir leurs fronts à mesure qu'était plus proche la fin du voyage.

Au milieu de la foule insouciant, il y avait aussi un certain nombre de personnes dont l'air plus sérieux me frappa. Ils regardaient d'un air anxieux

vers l'extrémité du désert. On pouvait lire sur leurs visages l'horreur que leur inspirait ces ténèbres ; ils ne se traînaient qu'avec peine vers cette issue fatale. Ils auraient voulu percer de leurs regards ce voile épais pour savoir ce qui était au delà, mais tous leurs efforts étaient vains. Je les voyais se consulter, s'interroger, quelques-uns semblaient vouloir donner de l'espoir aux autres, mais sans résultat satisfaisant, car leurs visages restaient toujours aussi tristes, tandis qu'ils avançaient vers le terme qu'ils redoutaient.

Mon cœur était profondément affligé en voyant l'insouciance des uns et la triste impuissance des autres, lorsqu'un nouvel objet attira mon attention.

Un jeune garçon se tenait à l'entrée du désert. Il n'y avait pas longtemps qu'il venait de commencer son voyage, et lui aussi regardait cependant vers le terme, et la nuée épaisse l'effrayait beaucoup. Il hésitait en marchant, semblable à quelqu'un qui cherche son chemin, et regardait de côté et d'autre comme pour trouver un guide.

Je le vis s'adresser à ceux qui étaient auprès de lui. « Qu'y a-t-il au delà de ces ténèbres ? » demandait-il. « N'y a-t-il aucun moyen de les éviter ? Existe-t-il un chemin pour aller au delà sans crainte ? » Les uns lui répondaient : « A quoi bon se soucier ? Nous ne pouvons éviter cette fin. Tâchons de n'y point penser, et pour cela occupons-nous et amusons-nous durant la route. »

Mais cela ne satisfaisait point le jeune garçon, son cœur tremblait à la pensée de ce qui pouvait l'attendre lorsqu'il arriverait au bout.

Je le vis s'approcher de quelques-unes des personnes plus sérieuses et les interroger. Et j'entendis répondre : « On dit qu'après avoir traversé ces ténèbres, on se trouvera en présence du grand Roi,

qui nous jugera d'après ce que nous avons fait en traversant ce désert. Si nous avons suivi le bon chemin, il nous récompensera, sinon nous serons condamnés et punis. »

« Mais quel est ce bon chemin, que faut-il faire pour le trouver et le suivre ? » demanda le jeune garçon plein d'anxiété.

« Oh ! chacun doit faire de son mieux pour le découvrir, et alors nous pouvons espérer qu'ayant fait tous nos efforts, le Juge se montrera miséricordieux. »

« Et n'y a-t-il donc aucun moyen d'avoir une certitude entière quant au chemin à suivre, de manière à plaire au Juge ? »

« Il y a quelques personnes qui estiment avoir trouvé un guide sûr qui leur a fait connaître le seul bon chemin, » répondirent ceux à qui l'enfant s'adressait. « Elles prétendent aussi que pour elles il n'y a plus de ténèbres au bout de la route. Mais nous pensons qu'elles sont bien orgueilleuses de se croire plus sages que les autres et qu'elles se trompent, car pour nous, nous n'avons rien pu trouver. »

Et je vis le jeune garçon fondre en larmes amères à l'ouïe de cette réponse, et je l'entendis s'écrier : « Oh ! qui me montrera le bon chemin dans cet affreux désert ? Oh ! qui me fera éviter ces terribles ténèbres, et me fera arriver sans crainte devant le Juge, le grand Roi ? S'il y a en effet un guide sûr pour me conduire, combien j'aimerais le trouver, avec quel bonheur je le suivrais ! »

Et ses sanglots redoublèrent. Mais à ce même instant j'entendis une voix pleine de douceur prononcer ces paroles :

« C'est ici le chemin, marchez-y. » (Ésaïe XXX, 21.) Le jeune garçon se tourna vivement, et voilà, un homme aux traits bienveillants était derrière lui, qui lui dit : « Tu désires connaître le chemin qui te

conduira heureusement et sûrement à travers le désert. Écoute : le Fils du Roi, dans son amour pour les pauvres pèlerins, et afin qu'ils ne périssent pas, a voulu traverser Lui-même le désert, afin d'y tracer un sentier pour ceux qui le suivraient. Il te fait entendre sa voix ; Il te dit : « Suis-moi ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » (Jean I, 44 ; VIII, 12.) C'est là le chemin, marches-y. Voici le livre » — et il tendit au jeune garçon un petit volume — « où tu apprendras à connaître le Fils du Roi. Là tu verras tout ce qu'il a fait en ta faveur, afin qu'il n'y ait plus de ténèbres pour toi, afin que tu puisses te présenter sans crainte devant Dieu, son Père, qui sera aussi le tien. Ce livre te dira, jour après jour, ce que tu as à faire pour suivre le bon chemin où le Fils du Roi a marché avant toi. Tu y apprendras ce qui plaît au grand Roi, et tu recevras de Lui la force nécessaire pour l'accomplir. A mesure que tu avanceras, tu verras, au lieu des ténèbres, au bout du chemin, une lumière toujours plus vive resplendir : c'est la lumière glorieuse qui émane de la maison du Père, où le Fils qui l'aime l'introduira lui-même. Et dans ce chemin, tu ne seras pas seul. Tu y rencontreras ceux qui ont écouté la voix du Fils et qui le suivent. Et ensemble vous marcherez heureux vers la gloire. Tu rencontreras peut-être des séducteurs qui voudront te détourner du bon chemin, des ennemis qui voudront t'empêcher de poursuivre. Souviens-toi que le Fils du Roi a vaincu les ennemis, et son livre, sa Parole, te gardera des séducteurs. C'est le guide infallible. O mon enfant ! c'est là le chemin, marches-y ; la félicité éternelle est au bout. Le Fils du Roi m'a envoyé vers toi pour t'annoncer ces bonnes nouvelles. »

Et l'homme disparut. Et j'entendis l'enfant s'écrier :

« Béni soit le grand Roi et son Fils qui m'a envoyé son messenger pour me montrer le chemin du salut. »

Et l'enfant ouvrit son livre et lut : « Je suis le chemin, la vérité et la vie... Il vous a laissé un modèle afin que vous suiviez ses traces. » Puis il regarda à ses pieds, et voilà un sentier où étaient imprimées des traces lumineuses. L'enfant comprit ; et, son livre à la main, s'engagea sans hésiter dans ce chemin. Puis levant les yeux et regardant devant lui, il vit que la nuée avait disparu et qu'une lumière pure et douce brillait à l'horizon. Je le vis s'avancer heureux, je l'entendis chanter de joie,... et je m'éveillai.

Chers enfants, vous avez compris ce rêve, n'est-ce pas ? Vous êtes à l'entrée du désert de la vie. Au bout, vous le savez, se trouve l'obscurité profonde de la mort, et après la mort, le jugement. Mais Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, est venu faire briller la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. Il a vaincu la mort, et siège maintenant à la droite de Dieu. Avant de mourir, il a tracé sur la terre le sentier d'obéissance, de sainteté, de paix et de lumière où il a toujours marché. Nous avons en Lui le Sauveur mort pour nos péchés, le modèle divin pour notre vie, afin qu'en l'imitant nous plaisions au Père. O mes enfants ! Jésus est le seul chemin pour arriver dans cette demeure sainte, la maison du Père, où une joie éternelle sera sur vos têtes. Entrez dès aujourd'hui dans ce chemin ; la lumière qui y resplendit sera toujours plus vive ; votre cœur sera toujours plus heureux, et au bout du chemin, vous n'aurez point de ténèbres à traverser. Il y aura toujours de la lumière.

Le petit pèlerin

Je suis, sur cette terre,
Un petit pèlerin ;
Vers la maison du Père
Je poursuis mon chemin.

Quoique bien jeune encore,
Je suis son cher enfant ;
Je le prie et l'implore,
Et je sais qu'il m'entend.

Il m'aime et sa tendresse
Pourvoit à mes besoins ;
Faible, je suis sans cesse
L'objet de tous ses soins.

J'ai sa Parole sainte
Pour mon guide ici-bas ;
Je la suivrai sans crainte :
Elle ne trompe pas.

Le bon Berger fidèle
Marche aussi près de moi,
Et je suis sous son aile
Paisible, sans effroi.

Et, plein de confiance
En l'amour éternel,
De jour en jour j'avance,
Et suis plus près du ciel.

Là, bien loin de la terre,
Le petit pèlerin
Sera près de son Père :
C'est le bout du chemin.



La conversion de Fanny F.

Un dimanche matin, une jeune fille que ses parents avaient élevée pieusement, entra dans un lieu de réunion religieuse. A ce moment, ses oreilles furent frappées par ces paroles de l'hymne que l'on chantait :

Le Dieu Puissant agit avec mystère
Pour accomplir ses miracles d'amour.

Elle les avait plus d'une fois entendues, sans qu'elles eussent amené plus qu'une pensée passagère dans son esprit ; mais cette fois elles lui firent une profonde impression. Les paroles du prédicateur tombèrent aussi dans un terrain préparé par le Saint-Esprit, car la jeune fille se sentait un cœur rebelle envers un tendre et bon Père.

Plus d'une fois durant la prédication, elle se dit à elle-même : « Oh ! si seulement j'étais une vraie chrétienne ! Mais maintenant Dieu ne veut pas

m'écouter. J'ai si souvent résisté aux appels de son Esprit ; j'ai fermé les yeux à ce que demande sa parole et maintenant, » pensait-elle, « ces paroles s'appliquent à moi : « Je me rirai de votre calamité, et je » me moquerai quand viendra votre frayeur. » « C'est une chose basse et honteuse, » se disait-elle encore, « de venir à Dieu dans l'inquiétude que j'éprouve au sujet de mon cher papa, alors qu'au temps où tout allait bien, je ne Le cherchais pas. Ah ! si Dieu était vraiment mon Père et si je savais que je suis son enfant, combien je serais consolée en lui disant mon chagrin, et en le priant de rendre la santé à mon cher, cher papa. »

Fanny F. était la fille de parents pieux. Dès sa première enfance, elle avait été souvent pressée par l'Esprit Saint de venir au Sauveur, mais elle était arrivée à l'âge de quatorze ans sans avoir cédé aux appels de la grâce.

Ce matin-là, le père de Fanny était au lit, dangereusement malade, et le médecin donnait peu d'espoir de guérison. C'était là le fardeau qui accablait l'âme de la jeune fille. On était au premier dimanche d'une nouvelle année, et le texte que lut le prédicateur fut comme une flèche envoyée de Dieu et qui transperça le cœur de Fanny : « Vos pères, où sont-ils ? Et les prophètes, ont-ils vécu à toujours ? » (Zacharie I, 5), telles étaient ces paroles. Fanny était encore bien jeune, mais elle se souvenait que de plus jeunes qu'elles étaient mortes, et que plusieurs pères avaient aussi quitté la vie.

« Oh ! que faire, si Dieu est irrité contre moi, parce que je ne l'ai point aimé et servi ! » disait la jeune fille. « Que faire, si Dieu me retirait mon bien-aimé père ? Je n'ose pas prier, parce que je ne suis pas chrétienne, et que j'ai aimé le péché ; et la Bible dit : « Si j'avais regardé l'iniquité dans mon cœur,

« le Seigneur ne m'aurait pas écouté. » (Psaume L XVI, 18.) Combien l'on est heureux quand on est chrétien ! Alors on sait que « toutes choses travaillent en bien » à ceux qui aiment Dieu. » Si seulement Dieu voulait faire de moi son enfant, il me consolerait et prendrait soin de moi, même si je devais perdre mon père sur la terre. »

C'est avec ce poids sur le cœur que Fanny retourna à la maison. Jamais elle ne s'était sentie aussi misérable, jamais auparavant elle n'avait réalisé comme maintenant, combien coupable et indigne elle était. Elle éprouvait un profond sentiment de honte en pensant que, durant tant d'années, le Rédempteur souverainement aimable n'avait été pour elle que comme une racine sortant d'une terre aride, n'ayant pour elle aucune beauté qui le lui fit désirer. (Ésaïe LIII, 2.) Le prédicateur avait représenté le Sauveur dans le ciel, comme « l'ombre d'un grand Rocher dans un pays aride, » « comme un Abri contre l'orage, » « comme une protection contre le vent. » (Ésaïe XXXII, 2.) Mais Fanny n'était pas venue à ce refuge tout-puissant pour y déposer son trouble.

Pendant trois longs mois, Fanny fut misérable dans son cœur. Il n'aurait pas été nécessaire pour elle d'attendre, pour obtenir le pardon ou le salut ; ils étaient là, près d'elle, dans la main de Dieu ; mais, dans sa folie, elle essayait ce qui est impossible, -- devenir meilleure et ainsi plus digne de l'attention et de la miséricorde de Dieu. Souvent elle se levait à cinq heures du matin pour prier et pour lire son petit Nouveau Testament qui ne la quittait jamais, et où elle lisait aussi fréquemment dans la journée. Mais pendant tout ce temps elle était -- peut-être sans le savoir -- trop orgueilleuse pour venir à Christ telle qu'elle était,

Avec quelle anxiété elle s'efforçait d'être affligée de ses péchés, de combattre ses mauvais penchants, d'abandonner ses mauvaises habitudes ! Mais c'était en vain. Son humeur vive, son tempérament impétueux, prenaient tout à coup le dessus avec une puissance irrésistible, et la pauvre enfant était plongée dans le désespoir en se voyant coupable de tant de fautes, alors qu'elle croyait avoir tout surmonté.

Malheur à celui qui se croit assez de force pour se guérir de la maladie du péché. Un seul Médecin en a le pouvoir.

Fanny avait une mère pieuse et tendre, et un père craignant Dieu ; elle aurait donc pu aller leur confier de quel fardeau elle était chargée, et trouver ainsi du soulagement et de bons avis. Mais, timide et très sensible, elle ne le faisait pas.

Une après-midi de dimanche, Fanny prit son Nouveau Testament et un traité ayant pour titre : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, » et se retira dans sa chambre dont elle ferma la porte à clé, afin d'être tout à fait tranquille. Elle commença à lire le traité, et l'Esprit de Dieu bénit sa lecture. Elle vit clairement qu'elle devait croire d'abord, et attendre ensuite le fruit de l'Esprit — l'amour, la joie, la paix. Il est tout aussi déraisonnable d'espérer d'avoir la joie ou la paix dans son âme avant qu'elle soit enracinée en Christ, c'est-à-dire avant qu'elle ait cru au Sauveur, que de s'attendre à trouver du fruit sur un arbre avant qu'il soit planté.

Fanny se dit : « Je veux trouver une promesse, une parole du Seigneur lui-même, sur laquelle je puisse reposer mon âme pour l'éternité. » Et s'agenouillant, avec son Nouveau Testament ouvert devant elle, elle s'écria : « Voici justement la parole dont j'avais besoin. Jésus dit : « Je ne mettrai point de » hors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.) Je veux

le faire. » Et plaçant son doigt sur le passage, elle s'adressa ainsi à Dieu avec sérieux et respect :

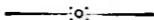
« O grand Dieu, je suis une pécheresse et j'ai besoin d'être sauvée de mes péchés ! Bien, bien des fois je t'ai offensé — je le sais — et mon cœur est dur. Et bien souvent le péché a été en moi sans que même je l'aie su. O Dieu ! au nom et pour l'amour de ton Fils Jésus-Christ, je viens maintenant à Toi. Il a dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient » à moi. » Jésus ! me voici, je viens à Toi. Je veux croire et je crois que tu ne me mettras point dehors. Mon cœur est froid, et obscur, et ignorant. J'ai essayé de le réchauffer et de le rendre meilleur, mais je ne le puis. Seigneur ! je te confie mon âme ; je te la remets pour que tu la sauves du jugement que j'ai mérité à cause de mes péchés. Tu es mort pour moi. Je viens à Toi pour que ton sang me lave et me purifie. Tu as dit : « Je ne mettrai point de » hors celui qui vient à moi. » Je viens, Seigneur ! Je te prends à ta parole. Je crois que ton sang purifie de tout péché, et que tu m'as sauvée. »

S'étant ainsi confiée au Sauveur, le cœur de la jeune fille fut rempli de louanges. Elle ne pouvait se lasser de bénir Celui qui l'avait sauvée. Des larmes, non plus de douleur, mais de joie, inondaient ses joues, tandis qu'elle rendait grâces à Dieu pour son pardon, pour la paix, pour le ciel devenu son partage. L'amour et la joie débordaient de son âme, en contemplant la compassion et la grâce infinies du Rédempteur.

« Oh ! » pensait l'heureuse enfant, « combien j'aime Jésus ! Sa parole est vraie. Il ne m'a pas mise dehors. Je suis à Lui, et Il est à moi pour l'éternité. »

Depuis ce jour, Fanny ne cessa de jouir de la paix et l'Esprit Saint produisit en elle des fruits d'amour et d'obéissance envers Celui qui l'avait aimée et ne l'avait pas mise dehors.

Cher jeune lecteur, chère jeune lectrice, êtes-vous venus au Sauveur qui s'est donné pour vous ? Connaissez-vous l'amour de Jésus, et l'aimez-vous ?



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE DE MÉPHIBOSHETH

(2 Samuel IX)

LA MÈRE. — Nous avons vu, ma chère enfant, comment David, victorieux de ses ennemis, établit l'ordre dans son royaume et régna avec justice et droiture sur tout Israël. Ce devait être un beau spectacle, une image de ce qui existera d'une manière parfaite quand le Seigneur Jésus régnera sur son peuple. Mais il y a quelque chose qui surpasse en beauté l'ordre et la justice, et que l'on voit en David dans le chapitre qui va nous occuper.

SOPHIE. — Et qu'est-ce donc, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est la bonté et la générosité du cœur. Quand David fut bien établi dans son royaume, il se souvint des temps passés, de Saül et de Jonathan. Tu te rappelles comment il avait toujours respecté en Saül l'oint de l'Éternel, même quand Saül cherchait sa vie.

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Je me rappelle bien ces deux occasions où David aurait pu le tuer et ne le fit pas. Il avait un cœur généreux et sans haine (1).

(1) 1 Samuel XXIV et XXVI.

LA MÈRE. — Et tu te souviens aussi combien David aimait Jonathan.

SOPHIE. — Oui, maman, et Jonathan aimait aussi David comme son âme. Ils s'étaient juré une amitié inébranlable (1).

LA MÈRE. — David, devenu roi, n'avait pas changé de sentiments envers Saül et Jonathan ; sa prospérité ne les lui avait pas fait oublier, ni ce qu'il avait promis. C'est ainsi que Jésus ne nous oublie pas. David dit donc : « Y a-t-il encore quelqu'un qui soit demeuré de reste de la maison de Saül ? et j'userai de bonté envers lui à cause de Jonathan. » Quelle différence entre cette manière d'agir et celle du monde. Quand un roi est mis à la place d'un autre, il bannit tout ce qui reste de la famille de cet autre, et souvent confisque leurs biens. On voit même dans l'histoire plus d'un exemple où les membres de la famille déchue sont mis à mort. David, au contraire, cherche, pour lui faire du bien, quelqu'un de la famille du roi qui l'avait tant persécuté.

SOPHIE. — Et y avait-il quelqu'un envers qui David pût accomplir son bon désir ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. L'Éternel donna cette joie à son serviteur. David apprit qu'il y avait un serviteur de la maison de Saül, nommé Tsiba. Il le fit chercher et lui demanda : « N'y a-t-il plus personne de la maison de Saül ? et j'userai envers lui d'une bonté de Dieu. »

SOPHIE. — Quelle singulière expression.

LA MÈRE. — Elle signifie, comme tu peux le comprendre, une très grande bonté, et aussi une bonté semblable à celle de Dieu. David voulait, en effet, faire beaucoup de bien à celui que l'on trouverait de la maison de Saül, mais il faut nous rappeler que

(1) 1 Samuel XVIII, 1 ; XX, 12-17.

ce quelqu'un était de la famille de son pire ennemi. Et n'est-ce pas ainsi que Dieu a agi envers nous qui, par nature, étions ses ennemis, envers le monde qui a crucifié son Fils, et auquel cependant il fait annoncer la bonne nouvelle de la réconciliation (1) ?

SOPHIE. — Oui, maman. Et, n'est-ce pas, c'est pour l'amour de Jésus que Dieu nous fait ainsi du bien, de même que David voulait en faire à cause de Jonathan ?

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant.

SOPHIE. — Tsiba put-il satisfaire David ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et d'une manière admirable, qui montrait bien que la main de Dieu était là. « Tsiba dit au roi : Il y a encore un fils de Jonathan, perclus des pieds. »

SOPHIE. — En effet, maman, c'est merveilleux. Comme David dut être heureux d'apprendre que c'était le fils de son ami Jonathan !

LA MÈRE. — Sans doute, et c'est d'autant plus remarquable qu'il y avait d'autres fils de Saül, ainsi que nous le verrons plus tard. N'est-ce pas aussi très frappant que la bonté de David eût à s'exercer envers quelqu'un de si infirme qu'il ne pouvait marcher ?

SOPHIE. — Sait-on comment cette infirmité lui était survenue ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; tu peux le lire au IV^{me} chapitre de notre livre, au verset 4, et en même temps tu apprendras le nom de ce fils de Jonathan.

SOPHIE (*lit*). — « Et Jonathan, fils de Saül, avait un fils perclus des pieds. Il était âgé de cinq ans lorsque le bruit, touchant Saül et Jonathan, vint de Jizreël. Et sa nourrice l'emporta et s'enfuit ; et il arriva que, comme elle se hâtait de fuir, il tomba et devint boiteux ; et son nom était Méphibosheth. »

(1) Colossiens I, 21, 22 ; Romains V, 10 ; 2 Corinthiens V, 19, 20.

C'est quand Saül et Jonathan furent tués par les Philistins que cela arriva, n'est-ce pas ? Pauvre Méphibosheth ! Et où était-il ?

LA MÈRE. — C'est la question que David fit à Tsiba. Celui-ci répondit : « Il est dans la maison de Makir, fils d'Ammiel, à Lodébar. » Et aussitôt David le fit chercher. Lodébar était un endroit situé en deçà du Jourdain dans le pays de Galaad, et assez loin de Jérusalem (1).

SOPHIE. — Méphibosheth dut être bien surpris en voyant les messagers du roi, et peut-être eut-il peur, et pensa-t-il que c'était pour le faire mourir ?

LA MÈRE. — C'est bien possible ; car Méphibosheth ne connaissait pas le cœur du roi David, et son désir de lui faire du bien. Mais n'y a-t-il pas dans cette histoire quelque chose qui ressemble à la nôtre ?

SOPHIE. — Je ne comprends pas ce que tu veux dire, chère maman. Voudrais-tu me l'expliquer ?

LA MÈRE. — Eh bien, Sophie, ne sommes-nous pas des pécheurs, ennemis de Dieu et éloignés de Lui, et ne faut-il pas qu'il nous fasse chercher par ses messagers, les prédicateurs de la bonne nouvelle ? Et n'arrive-t-il pas souvent que l'on est surpris et effrayé, quand la parole de Dieu nous amène en sa sainte présence ? Le pécheur qui ne connaît pas la bonté du cœur de Dieu à son égard, est d'abord rempli de crainte, car il voit en Dieu un juge qui le punirait justement.

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Mais Méphibosheth fut bientôt rassuré, n'est-ce pas ? Il apprit que David ne lui voulait pas du mal, mais du bien.

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant. Lorsque Méphibosheth arriva devant David, il tomba sur sa

(1) 2 Samuel XVII, 27.

face, et se prosterna. Sans doute son cœur était bien agité, se demandant ce que le roi allait prononcer. Mais ce qu'il entendit ne fut pas une voix sévère, ce fut une voix qui l'appela avec douceur par son nom : « Méphibosheth ! » dit David. Et il répondit : « Voici ton serviteur. » Tu vois, Sophie, il s'humilie devant David, de même que le pécheur doit aussi le faire devant le Dieu saint, digne de tout respect et d'adoration. Et comme David comprenait bien qu'un sentiment de crainte était dans le cœur de Méphibosheth, il ajoute aussitôt ces bonnes paroles : « Ne crains point, car certainement j'userai de bonté envers toi, à cause de Jonathan, ton père. »

SOPHIE. — Oh ! maman, comme cela rappelle les paroles du Seigneur Jésus à Pierre, quand ils étaient ensemble dans la barque. Pierre aussi s'était prosterné devant Jésus et lui avait dit : « Retire-toi de moi, je suis un homme pécheur. » Et le bon Sauveur le rassure tout de suite en lui disant : « Ne crains pas » (1). Et c'est aussi ce qu'il nous dit quand nous sommes troublés, parce que nous voyons que nous sommes pécheurs. Comme il est bon !

LA MÈRE. — Je suis bien aise que tu voies cela, mon enfant. L'amour de Dieu pour nous est tel, qu'il ne veut pas que nous ayons de la crainte (2). Nous le voyons bien dans l'histoire du fils prodigue. Le père qui représente Dieu, se jette au cou de son fils et le couvre de baisers (3). Comment le fils aurait-il avec cela eu la moindre crainte ? L'amour parfait, celui de Dieu pour nous, chasse la crainte.

SOPHIE. — Et David dit à Méphibosheth que certainement il lui fera du bien à cause de Jonathan. Il pouvait donc être bien sûr de la parole de David.

(1) Luc V, 8-11. — (2) 1 Jean IV, 16-18. — (3) Luc XV, 20.

Et je pense, maman, que nous pouvons de même être bien sûrs que Dieu nous pardonne et nous fera du bien pour l'amour de Jésus.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Méphibosheth par lui-même ne méritait rien de la part de David, de même que nous ne méritons rien de la part de Dieu. Mais David fait encore plus pour Méphibosheth. Il ajoute : « Je te rendrai tous les champs de Saül, ton père, et tu mangeras continuellement le pain à ma table. » Ainsi le roi enrichit le fils de Jonathan et l'admet à sa table, le rapprochant ainsi de lui, comme quelqu'un de sa famille. N'usa-t-il pas ainsi d'une bonté divine ? C'est ce que fait le Seigneur pour le pauvre pécheur qu'il a sauvé. Il ne nous donne pas des biens terrestres, c'est vrai ; mais nous enrichit des trésors célestes de sa grâce, de son amour, de sa paix et de sa joie. Et puis il nous rapproche de Dieu ; nous devenons ses enfants bien aimés qui vivent en sa présence.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman. Que d'enseignements nous donne la parole de Dieu ! Que dit Méphibosheth, en entendant les paroles du roi ? Son cœur devait être rempli de reconnaissance pour tant de bonté.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie ; mais le sentiment qui dominait chez lui était celui de son indignité. Il se prosterna de nouveau devant le roi et dit : « Qu'est ton serviteur, que tu aies regardé un chien mort tel que moi ? » C'est une expression qui nous semble bien étrange, mais par laquelle Méphibosheth voulait dire avec force qu'il n'était rien, et se sentait tout à fait indigne de tout ce que David faisait pour lui. C'est ainsi que le fils prodigue, dans les bras de son père, disait : « Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils. » Rappelle-toi, mon enfant, que plus nous sentirons notre indignité devant Dieu,

plus nous apprécierons sa grâce. La pauvre pécheresse pleurant aux pieds de Jésus à cause de ses nombreux péchés, appréciait l'amour du Sauveur et l'aimait beaucoup, tandis que l'orgueilleux Simon restait froid devant Lui (1).

SOPHIE. — Méphibosheth aussi aimait sans doute David.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Mais l'amour se montre par des actes, bien plus que par des paroles (2). Méphibosheth, plus tard, eut l'occasion de montrer son amour pour David. Celui-ci ajouta encore à tout ce qu'il avait fait pour le fils de son ami. Tsiba avait quinze fils et vingt serviteurs. Le roi le fit venir et lui dit : « Tout ce qui appartenait à Saül et à toute sa maison, je le donne au fils de ton seigneur, et tu cultiveras pour lui la terre, toi, tes fils et tes serviteurs, et tu en apporteras les fruits, et le fils de ton seigneur aura du pain à manger, et Méphibosheth, fils de ton seigneur, mangera continuellement le pain à ma table. » Tsiba répondit : « Ton serviteur fera tout ce que le roi, mon seigneur, a commandé à son serviteur. » Et David insista encore sur la place d'honneur que Méphibosheth aurait auprès de lui. « Méphibosheth, » dit-il, « mangera à ma table comme un des fils du roi. » Ainsi David adoptait pour son fils, le fils de son ami si tendrement aimé. Il lui donnait une place parmi ses propres enfants.

SOPHIE. — C'est très beau, maman. Comme on voit bien le cœur fidèle de David. Et c'est ainsi que Dieu nous traite. « Nous sommes tes enfants, » dit un beau cantique. Mais il y a une chose que je ne comprends pas dans ce que tu m'as dit. C'est ceci : « Le fils de ton seigneur aura du pain à manger. »

(1) Luc VII, 36-50. — (2) 1 Jean III, 18

Puisqu'il mangeait à la table du roi, il ne manquait de rien.

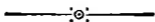
LA MÈRE. — Cela signifie que David voulait que Méphibosheth fût riche, dans l'abondance, pour tenir son rang de prince et être honoré comme tel. Voilà pourquoi il lui donne des terres et des serviteurs pour les faire valoir et lui en donner les fruits. Mais, comme nous le verrons, Méphibosheth tenait plus à l'affection de David qu'à toutes ses richesses. Ainsi, chère Sophie, le chrétien tient plus à l'amour de Jésus que même à toute la gloire du ciel.

SOPHIE. — Et ce que tu m'as dit m'a encore fait penser à deux choses, chère maman. La première est qu'il est dit que les anges servent « en faveur de ceux qui vont hériter du salut » (1) ; et la seconde que Dieu nous comble de richesses et nous revêt de la plus belle robe, celle de sainteté et de justice, pour que nous soyons dignes de sa maison. Tu m'as dit cela en m'expliquant la parabole du fils prodigue.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Ce sont des choses qui ne sont pas visibles aux yeux du monde, mais que le chrétien connaît et dont il jouit par la foi dans son cœur. Mais Méphibosheth représente aussi le pauvre résidu juif de la fin qui sera sauvé, enrichi et mis à la place d'honneur parmi les nations quand Jésus reviendra. Cela sera visible pour tous (2). La dernière chose qui nous est dite dans notre chapitre touchant Méphibosheth est aussi bien belle. Méphibosheth était donc dans la faveur du roi, habitant Jérusalem, la ville sainte ; il était riche et honoré, il avait des serviteurs et même une famille, car il nous est dit qu'il avait un fils nommé Mica, mais l'Écriture ajoute, comme dernier trait : « Il était boiteux des deux pieds. » Tout ce que David

(1) Hébreux I, 14. — (2) Ésaïe LII, 9, 10.

avait fait pour lui ne l'empêchait pas d'être une pauvre créature infirme et dépendante. Il ne pouvait rien faire seul, comme nous en aurons un exemple plus tard. Eh bien, ma chère enfant, tels nous sommes aussi. Bien que Dieu ait pardonné au chrétien tous ses péchés, qu'il l'ait enrichi de ses bénédictions, et ait fait de lui son enfant, le chrétien reste toujours en lui-même un être faible, sans force et dépendant. Il ne peut rien sans la puissante grâce du Seigneur (1). Il reste toujours boiteux des deux pieds.



L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

L'ORIGINE ET LES COMMENCEMENTS DE LA VIE MONACALE

Je désire, mes jeunes amis, continuer à vous parler de l'histoire de l'Église sur la terre. Il est vrai qu'à mesure que nous avançons, elle devient toujours plus triste. Nous la voyons s'écarter toujours plus de la simplicité première et des enseignements que le Seigneur a donnés par ses saints apôtres et prophètes. Elle oublie de plus en plus leurs avertissements. (2 Pierre III, 1, 2; Jude 17.) La lumière qu'elle devait répandre comme une lampe brillante (Apocalypse I, 20), s'obscurcit toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin viennent les ténèbres profondes de cette époque que l'on nomme le moyen âge.

(1) 2 Corinthiens III, 5; Jean XV, 5.

Malgré cela, cette histoire nous fournira de précieux enseignements, en l'étudiant à la lumière de la parole de Dieu. Nous y verrons comment l'homme se livrant à ses propres pensées, s'égare et corrompt ce qu'il y a de meilleur, mais nous y verrons aussi comment, dans les temps les plus sombres, la grâce agit, et comment il y a toujours eu des témoins de cette grâce.

Aujourd'hui, je vous parlerai d'une chose qui commença à s'établir dans l'Église dans la seconde moitié du troisième siècle, et qui alla se développant toujours plus à mesure que la corruption de l'Église s'accroissait. Cette institution, qui eut une très grande, et en général une mauvaise influence dans l'Église, est la vie monacale, ou des moines.

Vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois des couvents et de ceux qui y habitent, moines ou religieux, nonnes ou religieuses, comme on les appelle. Ce sont des personnes qui, au moins extérieurement, se séparent du monde pour vivre ensemble en s'assujettissant à certaines règles, et se distinguent par un costume particulier. Leur but est de s'adonner à des exercices religieux, auxquels ils consacrent une grande partie de leur temps. Ils vivent d'une manière austère, s'astreignent souvent à des privations corporelles, et pensent arriver ainsi à un état spirituel plus élevé, et à une sainteté plus grande que les autres hommes. Ils espèrent aussi de cette manière acquérir des mérites devant Dieu. Plusieurs cultivent la terre, d'autres se livrent à des œuvres charitables, telles que le soin des malades. Cela n'est point un mal, vous le comprenez ; mais tout chrétien est appelé à marcher dans les bonnes œuvres, selon ce que Dieu lui donne à faire, et si quelqu'un a la vocation de soigner des malades, il n'a pas besoin pour cela de se retirer dans un

couvent. Nombre de chrétiennes, en Angleterre spécialement, se vouent au service des malades dans les hôpitaux sans faire partie d'un ordre monastique.

Religieux ou religieuses, en se joignant à telle ou telle communauté — car il y en a un grand nombre de diverses espèces, nommées *ordres* — prononcent des vœux, c'est-à-dire prennent certains engagements solennels, comme de vivre dans la pauvreté, sans rien posséder en propre ; de ne point se marier et d'obéir strictement et en tout à leur supérieur, à celui ou à celle qui est à la tête de la communauté. C'est ce que l'on nomme les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Il ne vous sera pas difficile, à vous, mes jeunes amis, qui avez le bonheur de posséder et de connaître la parole de Dieu, de voir que, non seulement nous n'y trouvons rien de semblable, mais aussi que plusieurs des prescriptions monacales lui sont opposées. (Lisez 1^{re} Timothée IV, 3 ; Matthieu XXIII, 8-10 ; 1^{re} Timothée VI, 17-19. L'apôtre ne dit pas aux riches de faire vœu de pauvreté.) Nous ne voyons dans la Bible qu'un seul exemple de vœu, c'est celui du nazaréat (Nombres VI), qui diffère totalement des vœux des moines, et qui est un type du Seigneur Jésus et des chrétiens qui marchent sur ses traces. Nous sommes tous appelés, comme disciples du Seigneur, à vivre séparés du monde, tout en restant au milieu du monde. Les communautés dont je vous parle, prirent naissance vers le milieu de quatrième siècle, et devinrent peu à peu très nombreuses. Pendant le moyen âge, des milliers et des milliers de personnes, hommes et femmes, peuplaient les couvents où s'introduisirent souvent de grands désordres. Les moines, en général, furent le plus ferme appui de la papauté et les défenseurs les plus ardents des superstitions causées par l'ignorance, et qui enva-

hèrent l'Église chrétienne et en firent un temple d'idoles.

Je voudrais vous dire un mot de l'origine de ces institutions. De bonne heure, il y eut, parmi les chrétiens, des personnes qui cherchaient à atteindre à un haut degré de sainteté et de spiritualité. Poursuivre la sainteté est une exhortation adressée à tous les croyants. (Hébreux XII, 14.) Nous sommes tous appelés à la sainteté, mes jeunes amis ; l'apôtre Paul le disait aux Thessaloniens, et Pierre dit aussi : « Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite. » (1 Thessaloniens III, 13 ; IV, 3 ; 1 Pierre I, 15.) Ces personnes, dont je vous parle, et que l'on nomme des *ascètes*, se proposaient donc un but qui était bon en lui-même, et vers lequel tous les chrétiens doivent tendre, mais elles erraient quant aux moyens d'y arriver. Elles pensaient qu'il fallait faire mourir la chair avec ses passions et ses convoitises, et, pour cela châtier son corps, s'imposer des privations et des macérations. Elles croyaient qu'ainsi elles parviendraient à vaincre les tentations du monde, de la chair et du diable, et en être affranchies. Ce n'est pas là l'enseignement de la parole de Dieu, mes jeunes amis. Jamais, par ses propres efforts, ni par ses austérités, un homme ne parviendra à la sainteté, comme l'histoire du pauvre Smirnoff vous l'a montré. Que nous dit donc l'Écriture à cet égard ? Elle nous enseigne, que ceux qui ont cru au Seigneur Jésus et qui Lui appartiennent, *ont* « crucifié la chair avec les passions et les convoitises, » ils en ont fini avec ces choses. De plus, elle dit qu'ayant reçu de Dieu, par le Saint Esprit, une nouvelle vie, ils ont à marcher aussi, c'est-à-dire à se conduire, par la puissance de ce même Esprit qui habite en nous, dans « l'amour, la joie, la paix,

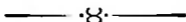
la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. » C'est là le fruit de l'Esprit et la vraie sainteté. (Galates V, 22-25.) Ainsi, ce n'est pas par nos propres forces et nos efforts que nous marcherons saintement, mais par la force de Dieu en nous. Et ce n'est pas en nous occupant de nous-mêmes pour savoir si nous sommes assez saints, que nous y parviendrons ; mais c'est en ayant nos cœurs et nos pensées occupés du Seigneur Jésus, notre modèle. Le Saint-Esprit nous transformera alors de plus en plus à son image, et nous nous purifierons comme Lui est pur. (Lisez 1 Pierre II, 21 ; Philippiens II, 5 ; IV, 7, 8 ; 2 Corinthiens III, 18 ; 1 Jean III, 3.) Vous comprenez sans peine, mes jeunes amis, que cela ne doit pas nous empêcher d'être vigilants et sobres, et qu'il ne nous faut pas prendre soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises. (1 Pierre I, 13 ; Romains XIII, 14.) Dieu opère en nous le vouloir et le faire, et c'est pour cela que nous sommes sous la responsabilité de travailler à notre salut avec crainte et tremblement. (Philippiens II, 12, 13.)

Les ascètes crurent aussi que, pour échapper à la corruption qui règne dans le monde et aux tentations que l'on y rencontre, le mieux à faire était d'en sortir et d'aller vivre dans la solitude. Plusieurs se retirèrent donc dans des lieux déserts, ayant pour retraites des cavernes ou des huttes qu'ils se bâtissaient. Là, ils pratiquaient leurs exercices religieux, et se livraient à leurs austérités, priant, méditant, luttant contre le diable et les tentations, châtiant leur corps par le jeûne, couchant sur la dure et se privant de sommeil. On donna à ceux qui se retiraient ainsi loin des autres hommes, le nom d'*ermîtes*, d'un mot grec qui veut dire « désert, » ou d'*anachorètes*, qui signifie « ceux qui se retirent, »

Mais vous voyez qu'en ceci encore, ils suivaient leurs propres pensées, et s'écartaient des enseignements du Seigneur. La parole de Dieu nous dit bien : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde » (1 Jean II, 15) ; elle dit aussi que nous ne sommes pas du monde, mais elle ne nous dit pas d'en sortir. Au contraire, le Seigneur Jésus, priant pour ses disciples, dit à son Père : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal. » (Jean XVII, 14-16.) Dieu n'est-il pas puissant pour exaucer en notre faveur cette prière de son Fils bien-aimé ? C'est par la foi en ses promesses que nous échappons à la corruption qui est dans le monde par la convoitise, et c'est par sa grâce que nous pouvons vivre dans le présent siècle, sobrement, justement et pieusement. (2 Pierre I, 4 ; Tite II, 12.) Sans cela, quand même nous nous retirerions dans le désert le plus reculé et le plus aride, nous y porterions notre méchant cœur naturel, et Satan nous y suivrait pour nous tenter par les convoitises et l'orgueil, et la solitude ne nous donnerait pas la moindre force pour résister. D'ailleurs, loin d'avoir à sortir du monde, Dieu nous y laisse pour y être les témoins du Seigneur Jésus, pour y « annoncer ses vertus » (1 Pierre II, 9), pour y marcher d'une manière digne de Lui et comme des enfants de Dieu irréprochables, brillant comme des flambeaux dans le monde, portant devant nous la parole de vie. (Colossiens I, 10 ; Philippiens II, 15, 16.)

Je dois ajouter qu'une des causes qui conduisit des chrétiens à se retirer dans les déserts, fut la persécution. Ils s'enfuyaient là pour échapper à la prison, aux tortures et à la mort. Plusieurs d'entre eux trouvant dans la solitude une vie paisible, y restèrent et augmentèrent le nombre des ermites. Ce fut, par exemple, le cas d'un jeune homme

d'Alexandrie, nommé Paul. Lors de la persécution de Décius, il s'enfuit dans le désert de la Thébaïde, dans la Haute-Égypte. Il trouva une grotte avec une source, ombragée d'un palmier, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. On le regarde quelquefois comme le premier ermite, et l'église romaine l'a mis au nombre de ses saints. Mais le véritable père des ermites et des moines, fut Antoine (1) dont, s'il platt au Seigneur, je vous parlerai une autre fois.



Au revoir !

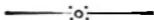
(Pour le départ d'un ami.)

Frère, au revoir ! et que, sur cette terre,
Le Dieu de paix t'accompagne en tous lieux ;
Son grand amour, sa divine lumière,
Te conduiront pour marcher vers les cieux.

Ici, les deuils, les ennuis, la tristesse ;
Là, plus d'adieux, de séparation ;
Près de Jésus, c'est l'entière allégresse,
Le doux revoir et la réunion.

Vers ce séjour marchons en assurance ;
Il vient des cieux pour chercher son troupeau ;
Répétons donc, le cœur plein d'espérance :
« Frère, au revoir ! » ici-bas ou là-haut !

E. G



(1) L'église romaine ajoute à son nom, comme à celui de beaucoup d'autres, l'épithète de « *saint*. » Mais vous savez, mes jeunes amis, que la parole de Dieu appelle « *saints* » tous les vrais chrétiens.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

SA GUERRE CONTRE LES AMMONITES

(2 Samuel X.)

LA MÈRE. — Nous avons aujourd'hui, dans notre chapitre, une histoire bien différente de celle de Méphibosheth. Tu te souviens de celle-ci, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. David usa envers Méphibosheth d'une bonté de Dieu, bien qu'il fût de la famille de Saül, son ennemi, et il fit cela pour l'amour de Jonathan.

LA MÈRE. — Est-ce que Méphibosheth méritait quelque chose de David ?

SOPHIE. — Non, maman. Ce fut une pure grâce de la part de David de combler Méphibosheth de biens.

LA MÈRE. — Nous allons voir maintenant encore la bonté de David mise au jour dans un but différent, et comment elle fut mal comprise. « Il arriva, après cela, que le roi des fils d'Ammon (c'est-à-dire des Ammonites) mourut ; et Hanun, son fils, régna à sa place. Et David dit : *J'userai de bonté* envers Hanun, fils de Nakhash, comme son père a usé de bonté envers moi. » Tu vois que David se sert des mêmes paroles que lorsqu'il pensait à faire du bien à la famille de Saül. Mais peux-tu me dire quel sentiment il y avait dans le cœur de David, dans cette occasion-ci ; pourquoi il voulait user de bonté envers Hanun ?

SOPHIE. — C'est que le père de Hanun avait été bon pour lui. David avait de la reconnaissance.

LA MÈRE. — C'est cela, mon enfant, et c'est une belle qualité que la reconnaissance, le souvenir des bienfaits que l'on a reçus de quelqu'un, qui fait qu'on l'en remercie constamment dans son cœur et qu'on lui témoigne, lorsqu'on peut, qu'on ne les oublie pas. Peux-tu me dire comment on nomme le contraire de la reconnaissance ?

SOPHIE. — C'est l'ingratitude, maman, et c'est très vilain d'être ingrat.

LA MÈRE. — Tu as bien raison, mon enfant. Mais voudrais-tu me dire envers qui nous avons surtout à être reconnaissants ?

SOPHIE. — Envers nos chers parents, qui prennent soin de nous avec tant d'amour, qui se donnent tant de peine pour nous, et aussi envers nos maîtresses et nos maîtres.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et il y a peu de personnes, on peut dire, envers qui nous n'ayons à être reconnaissants, car nous recevons des services d'un grand nombre. Mais n'as-tu pas oublié quelqu'un à qui, par-dessus tout, nous avons à témoigner de la reconnaissance ?

SOPHIE. — Oui, maman, je le sais. C'est Dieu, de qui nous tenons toutes choses, nos parents, nos amis, la nourriture, le vêtement, et ce qui vaut mieux que tout, il nous a donné son Fils pour nous sauver et nous promet son ciel. C'est envers Lui que nous avons sujet d'être reconnaissants.

LA MÈRE. — Et c'est ce que l'apôtre nous recommande, lorsqu'il nous dit : « Soyez reconnaissants (1). » J'aimerais encore que tu me dises, comment nous pouvons montrer notre reconnaissance.

(1) Colossiens III, 15.

SOPHIE. — N'est-ce pas d'abord en remerciant ?

LA MÈRE. — Oui, et c'est pourquoi il nous est recommandé à l'égard de Dieu, de lui rendre grâces en toutes choses (1). Mais crois-tu que ce soit tout, que de dire merci à ceux qui nous font du bien ?

SOPHIE. — Non, maman ; nous avons à les aimer, et à nous efforcer de faire pour eux tout ce que nous pouvons.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; la reconnaissance vraie s'exprime par le dévouement à la personne qui nous a fait du bien. Et c'est ce qui plaît au Seigneur.

SOPHIE. — J'ai bien peur, maman, d'être souvent très peu reconnaissante, et même ingrate, soit envers toi et papa, soit surtout envers ce bon Sauveur qui a tant fait pour me sauver, et envers Dieu qui me donne tout ce que j'ai.

LA MÈRE. — Notre cœur naturel est un cœur ingrat, c'est vrai, Sophie, et nous avons beaucoup à déplorer de céder si aisément à ses penchants. Mais nous avons une nouvelle vie qui aime le Seigneur, et nous avons le Saint-Esprit pour remplir nos cœurs de reconnaissance et de dévouement. Écoutons ce guide divin qui nous parle dans l'Écriture de l'amour de Jésus, et, comme aux disciples d'Emmaüs, « nos cœurs brûleront au dedans de nous (2). » Maintenant, nous continuerons notre histoire.

SOPHIE. — Auparavant, j'aimerais bien que tu me dises de quelle manière le père de Hanun avait été bon envers David.

LA MÈRE. — Nous l'ignorons, mon enfant. L'Écriture ne nous en dit rien. Ce fut probablement lorsque David était persécuté par Saül. David ayant donc appris la mort de Nakhash, envoya des messagers à Hanun avec des paroles de consolation. Hanun qui,

(1) Éphésiens V, 20. — (2) Luc XXIV, 32.

sans doute, était jeune, aurait dû être reconnaissant de ce qu'un grand et puissant roi comme David, condescendit à lui témoigner sa sympathie dans son deuil et lui envoyât des messagers pour le consoler. Et peut-être y eût-il été sensible, et eût-il reçu les messagers avec honneur et remercié David, s'il eût été seul ; mais il prêta l'oreille à des insinuations perfides. « Les chefs des fils d'Ammon dirent à Hanun, leur seigneur : Est-ce, à tes yeux, pour honorer ton père que David l'a envoyé des consolateurs ? N'est-ce pas pour reconnaître la ville, et pour l'explorer, et pour la détruire, que David l'a envoyé ses serviteurs ? »

SOPHIE. — C'était très vilain de la part de ces chefs d'avoir ces mauvaises pensées, et de soupçonner ainsi David.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais c'est là un des penchants naturels de notre mauvais cœur. Il suppose le mal chez les autres, parce qu'il est lui-même plein de malice et de méchancelé. Mais le cœur rempli de l'amour de Dieu ne pense point ainsi (1). Il faut que nous ayons bien soin de ne pas juger les motifs des autres. C'est ce que le Seigneur Jésus nous recommande (2). Et, au lieu de supposer de mauvais motifs, il faut nous réjouir du bien partout où nous le voyons.

SOPHIE. — Mais est-ce que Hanun écouta les chefs qui lui disaient ces choses ?

LA MÈRE. — Oui, malheureusement. Il était jeune, et sans doute irréfléchi, comme il arrive à la jeunesse ; et il ne se contenta pas de ne point recevoir les messagers de David, il les traita d'une manière outrageuse.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

(1) 1 Corinthiens XIII, 5. — (2) Matthieu VII, 1.

LA MÈRE. — « Il fit raser la moitié de leur barbe, et fit couper leurs vêtements par le milieu, jusqu'au bas des reins, et les renvoya. » Il témoigna ainsi son mépris pour eux et le roi qui les avait envoyés, les traitant comme des esclaves et les livrant à la risée de son peuple (1).

SOPHIE. — David dut être bien fâché, en apprenant ce que l'on avait fait à ses messagers.

LA MÈRE. — Certainement. De nos jours encore, insulter un ambassadeur est un cas de guerre entre deux nations. Mais pour David, le cas était plus grave, car il était le roi élu pour gouverner le peuple de Dieu. Ainsi, en outrageant les messagers de David, Hanun outrageait l'Éternel lui-même, et se déclarait son ennemi. Que pouvait et devait faire David ?

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'il devait châtier ce malheureux Hanun, et pour cela lui faire la guerre.

LA MÈRE. -- Tu as raison, et c'est ce qui eut lieu. Mais, avant de continuer notre histoire, je voudrais, mon enfant, te faire remarquer quelques leçons que nous fournit la conduite de Hanun et des chefs d'Ammon. Tu te rappelles, n'est-ce pas, de qui David est le type ?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est du Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — Et que fait le Seigneur Jésus, Lui, le Roi de gloire, à l'égard des pauvres pécheurs ?

SOPHIE. — Oh ! je comprends, maman. Il leur

(1) Dans l'Orient, la barbe était et est encore considérée comme un précieux ornement naturel indiquant la dignité de l'homme. Les esclaves étaient rasés ; se raser était un indice de deuil (Voyez Ésaïe VII, 20 ; XV, 2 ; Jérémie XLI, 5.) Arracher la barbe était un châtiment et un signe d'opprobre. (Ésaïe L, 6.) Enfin, les vêtements longs étaient l'apanage des hommes libres ; les esclaves les portaient courts.

envoie aussi des messagers ; ce sont ses serviteurs qui prêchent l'Évangile, la bonne nouvelle.

LA MÈRE. — Oui, tu as raison. Et ces serviteurs sont des « ambassadeurs pour Christ » (1), qui supplient les pécheurs d'être « réconciliés avec Dieu, » en croyant en Jésus qui a été fait péché pour nous, et à échapper ainsi au jugement. Que devraient donc faire ceux à qui ce message est adressé ?

SOPHIE. — Le recevoir, maman ; le recevoir avec reconnaissance envers Dieu qui est si bon.

LA MÈRE. — Et n'y a-t-il pas quelqu'un qui cherche à empêcher les pécheurs d'écouter et de recevoir le message de Dieu, de même que les chefs d'Ammon empêchèrent Hanun de recevoir celui de David ?

SOPHIE. — C'est Satan, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui ; il est dit que, lorsque la parole est prêchée, il vient pour l'enlever, de peur qu'en croyant, le pécheur ne soit sauvé (2). Et pour arriver à ses fins, il emploie toutes sortes de ruses. Quelquefois il cherche à persuader que l'on est encore bien jeune pour s'occuper du salut de son âme, et qu'on aura tout le temps plus tard. Souvent, il veut faire croire que si l'on devient un croyant, toute la vie sera rendue triste. Chez d'autres, il vient avec de fausses pensées sur la miséricorde de Dieu qui à la fin, disent-ils, recevra le pécheur. Mais, surtout chez ceux qui sont jeunes, il cherche à profiter de leur insouciance, de leur irréflexion et de leur légèreté. Et alors, au lieu d'écouter le message divin, on pense à toute autre chose. N'est-ce pas rejeter et mépriser les messagers de Dieu que de ne pas les écouter ?

SOPHIE. — Je pense qu'oui, maman, et c'est bien grave. Cela me fait penser aux passages, où le Seigneur Jésus dit : « Celui qui vous reçoit, me

(1) 2 Corinthiens V, 20. - - (2) Luc VIII, 11, 12.

reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé (1). »

LA MÈRE. — Et tu peux y joindre celui-ci : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous rejette, me rejette ; et celui qui me rejette, rejette celui qui m'a envoyé (2) ! »

SOPHIE. — Combien cela est sérieux, maman, de penser qu'il y a tant de pauvres pécheurs que Dieu voudrait consoler et rendre heureux, et qui le rejettent en n'écoutant pas ses messagers. A quel danger ils s'exposent !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et nous en parlerons une autre fois, en lisant la suite de l'histoire de Hanun. Souvent, les hommes ont fait plus que de ne pas écouter les « ambassadeurs » de Dieu. Ils les ont traités, comme Hanun le fit, avec mépris, et les ont outragés et même tués. Nous le voyons dans les Actes des apôtres (3), et Paul le rappelle dans ses épîtres (4). De nos jours encore, les chers serviteurs de Dieu sont plus d'une fois assaillis par des moqueries, ou sont calomniés. Il faut nous souvenir d'eux dans nos prières, pour que Dieu les soutienne, et demander aussi pour les pécheurs, que Dieu les convertisse à Lui en écoutant l'Évangile.

SOPHIE. — Oui, maman. Je désire le faire pour mes chères compagnes qui ne connaissent pas Jésus.

(1) Matthieu X, 40. — (2) Luc X, 16.

(3) Actes IV, 3, 21 ; V, 18, 40 ; VII, 54-60 ; etc.

(4) 2 Timothée II, 9 ; 1 Corinthiens IV, 9-13 ; etc.



Réjouissez-vous toujours.

Priez sans cesse.

En toutes choses rendez grâces.



La réponse à la prière d'un petit garçon

Un soir du mois de juillet, M. X. se promenait sur la pelouse d'un village où plusieurs enfants s'amusaient à divers jeux. S'étant un peu écarté d'eux, il s'arrêta près d'un grand arbre. Comme il contemplait le paysage qui s'étendait autour de lui, une voix d'enfant parlant doucement parvint à ses oreilles. Ayant regardé dans la direction d'où venait la voix, il vit un petit garçon à genoux près du tronc de l'arbre, avec ses deux mains jointes et son visage tourné vers le ciel. L'enfant priait avec ferveur et ne se doutait évidemment pas que quelqu'un l'entendait. Il disait d'une voix entrecoupée de soupirs : « Cher Sauveur, pardonne à ma chère maman ses péchés, et sauve-la ! »

Lorsqu'il se fut relevé, M. X. s'approcha et lui demanda où il demeurerait.

« Là-bas, dans cette petite maison, » dit-il.

« Et où as-tu appris à prier, mon enfant ? »

« A l'école du dimanche, où l'on m'a dit que Jésus est mort pour moi, parce qu'il m'aimait, et qu'il est maintenant dans le ciel. »

« Et aimes-tu le Seigneur qui est mort pour toi ? »

« Oh ! oui ; et je serais si content si ma chère maman l'aimait aussi, car elle est très malade et peut-être près de mourir. J'essaie de faire pour elle tout ce que je puis, et je prie Dieu pour mon papa et pour elle. »

« Et crois-tu que Dieu entend tes prières, et qu'il sauvera ton papa et ta maman ? »

« Oh ! oui ; car le maître m'a dit à l'école du dimanche que Dieu aime à entendre des jeunes enfants le prier, et que si nous Lui demandons quelque chose au nom de Jésus, il le fera certainement. »

Ayant dit cela, le petit garçon ajouta : « Maintenant il faut que je m'en aille ; adieu, Monsieur, » et il partit en courant.

Environ un an plus tard, M. X revint dans le même endroit et s'enquit de son petit ami. Il ne trouva que le père et apprit de lui que sa femme et son enfant étaient morts tous les deux, mais qu'elle avait reçu le pardon de ses péchés avant de mourir, et que c'était par les paroles de son petit garçon qu'elle avait été amenée au Sauveur. Il lui dit aussi qu'après la mort de sa mère, l'enfant venait toujours lui raconter ce qu'il avait entendu à l'école du dimanche, et qu'ainsi, par le moyen de son fils, il avait aussi été conduit à croire en Jésus.

Le pauvre père pleurait en parlant de son cher petit garçon, et en essuyant ses larmes, il ajouta : « J'attends maintenant d'aller les rejoindre là-haut,

et là nous louerons le Dieu si bon qui nous a enseigné à l'aimer, à ma chère femme et à moi, par la bouche de notre enfant. »

Chers petits lecteurs, avez-vous appris à aimer Jésus qui vous aime et est mort pour vous sauver ? Et le priez-vous pour vos chers parents, pour vos frères et sœurs, pour vos petits amis ?

Avez-vous, comme ce petit garçon, la confiance que Dieu entend vos prières ? Si comme lui, vous priez avec foi, Dieu vous exaucera comme il l'a exaucé.

« QUOI QUE VOUS DEMANDIEZ EN MON NOM, » a dit Jésus, « JE LE FERAI. »



J'attendrai jusqu'à Noël

Mes chers enfants, dans l'histoire de Hanun, on vous disait un mot des ruses de Satan pour empêcher les pécheurs de recevoir le message du salut.

Le récit suivant vous montrera le danger auquel s'expose celui ou celle qui écoute la voix de l'ennemi et se laisse persuader d'attendre avant de recevoir Christ.

« Rose était une des jeunes filles qui suivaient la même école du dimanche que moi, » dit l'auteur du récit. « C'était un grand chagrin pour celui qui s'occupait de l'école, de voir combien elle était peu attentive aux bonnes nouvelles de la grâce de Dieu, et combien tout l'intéressait excepté la parole de Dieu, et comme elle parlait de tout, sauf de l'Évangile et du Sauveur qui a donné sa vie pour nous.

» Le maître qui enseignait la parole de Dieu dans l'école du dimanche, lui avait souvent parlé du grand

péché que commettent ceux qui négligent « un si grand salut » que Dieu nous offre gratuitement, mais tout était resté sans effet sur la jeune fille insouciante.

» Un dimanche de décembre, il avait insisté encore une fois avec force auprès d'elle, et l'avait pressée de venir immédiatement au Sauveur, mais elle répondit : « Non, non ; pas maintenant. J'attendrai jusqu'à Noël, et alors je viendrai. »

» Mais, mes jeunes amis, notre vie est-elle entre nos mains ? Nous appartient-elle, pour que nous en fassions ce que nous voulons ? Non, et c'est pourquoi Dieu dit : « Aujourd'hui (pas demain), si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »

» Noël était arrivé, mais avant que ce jour fût écoulé, l'âme de Rose lui avait été redemandée. Le matin elle était en parfaite santé et jouissait des plaisirs qu'amène cette journée. Mais — combien il faut peu de chose pour briser le fil de notre vie — en avalant une châtaigne, elle s'étouffa ; tous les soins qui lui furent prodigués furent inutiles ; en vingt minutes, elle n'était plus qu'un corps sans vie. »

Où est-elle allée ? Où est-elle maintenant ? Dieu seul le sait. Nous ignorons ce qui a pu se passer dans ces moments d'agonie où sa jeunesse et sa force luttèrent contre la mort qui l'étreignait.

Oh ! mes jeunes amis, qu'elle est solennelle cette pensée : Être amené soudainement devant Dieu, après avoir remis à un autre temps de s'occuper du salut de son âme. Ne résistez pas, mes amis, à l'Esprit de Dieu qui vous appelle à venir à Jésus. « Après la mort, le jugement, » dit la parole de Dieu. Voulez-vous échapper à ce jugement terrible ? Il n'y a qu'un seul moyen : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, » dit Jésus,

« et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)



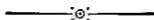
Appel

« Venez, car tout est prêt ! » Oh ! ne méprisez pas
Le tendre amour du Dieu qui vers Lui vous appelle !
Ne le voyez-vous pas ? Il vous ouvre ses bras :
Accourez, confiants, vous cacher sous son aile.

Bien que jeunes encor, la mort peut vous saisir,
Car nul n'est à l'abri de sa fatale étreinte ;
Aujourd'hui vous voulez le monde et le plaisir,
Et si la mort venait, n'en avez-vous donc crainte ?

« A plus tard, » dites-vous ; mais Dieu dit : « Aujourd'hui,
C'est le jour du salut, le moment favorable. »
Soyez sages, enfants, et rendez-vous vers Lui
Sans tarder, pour jouir de sa grâce ineffable.

Là, vous serez heureux, abrités dans le port
Que vous ouvrit Jésus, ce Rédempteur fidèle ;
Et vous ne craignez plus ni jugement, ni mort,
Car vous aurez sa paix et la vie éternelle.



L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

HISTOIRE D'ANTOINE

Ainsi que je vous l'ai dit la dernière fois, mes
jeunes amis, je vous retracerai aujourd'hui rapide-
ment la vie d'Antoine, que l'on regarde comme le

véritable père des ermites et des moines. Il fut certainement un homme remarquable à plusieurs égards, ayant de vrais besoins d'âme et de la piété. Mais, comme vous le verrez, il se laissa souvent conduire par ses propres pensées et son imagination, au lieu de s'attacher simplement à la parole de Dieu, et ainsi fit fausse route en plus d'une chose.

Il naquit de parents riches, vers l'an 251, à Coma, dans la Haute-Égypte, et montra dès son enfance un caractère sérieux, réfléchi et réservé. Il n'avait pas grand goût pour les études, et attachait peu de valeur au savoir humain ; mais il désirait ardemment acquérir la connaissance des choses de Dieu, et aimait à entendre lire sa Parole dans l'assemblée des chrétiens. Vous vous souvenez que c'était une des parties importantes du culte dans la primitive Église (1).

Ayant perdu ses parents de bonne heure, il se trouva, à l'âge de dix-neuf ans, possesseur d'une grande fortune.

Un jour, la portion des Écritures qui fut lue dans l'assemblée, était l'histoire du jeune homme riche. (Luc XVIII, 18-22.) Antoine fut frappé par ces paroles : « Vends tout ce que tu as et le distribue aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux, et viens, suis-moi. » Il y vit un appel direct de Dieu pour lui. Aussitôt il donna ses terres aux habitants de son village, et aux pauvres le reste de son avoir, ne se réservant que le strict nécessaire pour ses besoins et ceux de sa sœur unique. Quelque temps après, il entendit lire ces paroles : « Ne soyez point en souci pour le lendemain. » (Matthieu VI, 34.) Il crut voir là un nouvel ordre du Seigneur à donner le reste de ses biens, ce qu'il fit. Il confia sa sœur

(1) Voyez Bonne Nouvelle 1892, pages 217, 218.

à une association de jeunes chrétiennes, et se mit à travailler de ses mains pour sa subsistance, se nourrissant de la manière la plus frugale, couchant sur la terre nue, et donnant aux pauvres le superflu de son gain.

Vous voyez qu'Antoine vivait en véritable ascète. Son désir était d'arriver à pratiquer toutes les vertus chrétiennes, et l'on dit que, dans ce but, il visita les solitaires les plus renommés, afin de s'instruire près d'eux. Son désir était bon, mais n'aurait-il pas mieux fait de se tourner vers le seul vrai Modèle, Celui qui, dans sa vie, a présenté l'ensemble parfait et harmonieux de toutes les vertus, Christ, qui nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces, et qui est notre vie et Celui qui nous fortifie pour marcher à sa suite ? (1 Pierre II, 21 ; Colossiens III, 3, 4 ; Philippiens IV, 13.) Mais Antoine comptait sur ses propres forces. Il croyait pouvoir arriver à la sainteté intérieure, en se débarrassant d'abord des mauvaises pensées et des convoitises de la chair, afin de pouvoir ensuite ne faire que ce qui était bon. Pour cela il luttait sans relâche, pensant arriver à son but par des austérités toujours plus grandes, en châtiant son corps de toutes manières. Mais c'était en vain, toujours il retrouvait en lui le mal, et son imagination échauffée lui faisait voir les démons sous une forme corporelle, l'entourant et lui présentant tous les objets propres à exciter ses convoitises et à lui inspirer de mauvaises pensées. Il avait beau les combattre par des jeûnes, des macérations, des veilles, des exercices religieux ; toujours ils revenaient. Pauvre Antoine ! Il ignorait ce que l'apôtre dit : « En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien, » et que nous sommes « sans force » pour vaincre le péché. (Romains VII, 18 ; V, 6 ; VII, 15, 24.) Il ne savait pas que le seul moyen de

délivrance, la seule chose qui mette en fuite l'ennemi, c'est de regarder à Christ. (Romains VII, 25.)

Antoine pensa alors qu'en se retirant tout à fait du monde, en devenant ermite, il réussirait mieux à se débarrasser des mauvaises pensées et des désirs coupables qui surgissaient constamment en lui, et qu'il détestait. Il choisit pour demeure, dans un lieu écarté, un tombeau en ruine, où il passa dix années, redoublant d'austérités pour dompter la chair et les convoitises, ignorant que « ceux qui sont du Christ *ont crucifié* la chair avec les passions et les convoitises, » et que, par l'Esprit Saint seul, ils peuvent réaliser dans leur vie cette vérité précieuse (Galates V, 24, 25), comme je vous l'ai dit la dernière fois. Antoine se contentait chaque jour, pour nourriture, de six onces de pain, humecté d'eau et assaisonné d'un peu de sel. Quelquefois, quand il se sentait trop affaibli, il s'accordait un peu d'huile et quelques dattes, mais faisait ensuite pénitence, en jeûnant, pour cette infraction à son régime habituel. Il se vêtait d'une grossière chemise faite d'un sac, et, par-dessus, mettait un manteau de peau de mouton. Il passait la plus grande partie des nuits en méditations et en prières.

Pensez-vous, mes jeunes amis, que par là il atteignit enfin son but? Non. Ni son éloignement du monde, ni son isolement, ni ses jeûnes, ni ses prières, ne lui firent remporter la victoire sur les tentations et les démons. Et cela n'était pas possible. L'apôtre dit que « la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et qu'elle ne le peut. » (Romains VIII, 7.) Jamais l'homme, avec ses propres forces, ne pourra surmonter la chair et vaincre Satan. Le diable est plus fort que lui. C'est comme dans l'histoire du démoniaque. « Personne ne pouvait le lier, même avec des chaînes. » Il rompait les chaînes et mettait

les fers en pièces ; « personne ne pouvait le dompter. » (Marc V, 1-4.) C'est Jésus seul qui est le grand Libérateur, et qui nous affranchit de la loi du péché et du pouvoir de Satan. (Romains VIII, 2 ; Hébreux II, 14, 15.) Le pauvre Antoine en vint au point qu'épuisé par les privations et les luttes qu'il soutenait, on le trouva une fois à moitié mort, et on le rapporta dans son village.

Il se retira alors dans un vieux château en ruines, au bord de la mer Rouge, et se mit à cultiver une petite pièce de terre. Il semble qu'occupé ainsi, son esprit se calma. Le Seigneur eut compassion de lui, et lui apprit par sa grâce qu'en Lui seul réside la force pour vaincre le mal et résister à Satan ; Antoine vécut ainsi plus heureux et paisible. Nous pouvons le conclure des paroles suivantes qu'il adressait plus tard à ses disciples, et qui étaient le fruit d'une longue et douloureuse expérience : « Ne nous faisons pas des épouvantails des mauvais esprits, et ne nous désolons pas comme si nous étions perdus. Bien plutôt, réjouissons-nous d'être des rachetés ; pénétrons-nous de la pensée que le Seigneur est avec nous, Lui qui a vaincu et réduit à néant les mauvais esprits, et soyons assurés que, puisqu'Il est avec nous, ils ne peuvent nous nuire. Les démons se présentent à nous de diverses manières, selon les dispositions où ils nous trouvent. Mais si nous sommes joyeux dans le Seigneur, occupés de la contemplation des choses divines, pensant que tout est entre les mains de Dieu, et qu'aucun mauvais esprit ne peut rien contre le chrétien, les démons se détourneront de l'âme remplie et gardée par ces pensées. » Vous voyez qu'Antoine avait fini par apprendre une précieuse leçon. Il expérimentait ce que vous pouvez lire en Philippiens IV, 4-7.

Le peuple de ces temps attachait une pensée de sainteté spéciale à ces hommes qui renonçaient à toutes les commodités de la vie, pour se livrer à des exercices religieux et, croyait-on, pour mieux servir Dieu. La renommée d'Antoine, comme étant un pieux et saint ermite, s'était répandue, et, de toutes parts, on venait vers lui. Les uns lui demandaient ses conseils et ses prières ; d'autres, des consolations dans leurs peines ; quelques-uns voulaient qu'il fût arbitre dans leurs contestations. L'empereur Constantin lui-même lui écrivit. Comme ses compagnons s'en étonnaient, il leur dit : « Ne soyez pas étonnés qu'un empereur nous écrive — ce n'est qu'un homme écrivant à un autre homme ; soyez plutôt surpris que Dieu nous ait écrit, et nous ait parlé par son Fils. » Pressé par ceux qui l'entouraient de répondre, il fit dire à l'empereur et à ses fils : « Pensez au jour du jugement ; souvenez-vous que Jésus-Christ est le seul Roi véritable et éternel ; pratiquez l'humanité et la justice envers les pauvres. »

Plusieurs ascètes sollicitèrent d'Antoine la faveur de se joindre à lui. Il consentit à leur désir, et ils s'établirent dans des cellules autour de la sienne. Il leur donna certaines règles à suivre, mais refusa d'être leur supérieur, et souvent, pour être seul, il se retirait dans des parties plus reculées du désert.

Comme nous l'avons vu, mes jeunes amis, il aurait certes été plus conforme à la parole de Dieu qu'Antoine et les autres anachorètes, au lieu de s'en aller vivre dans les déserts, restassent au milieu des autres hommes, pour y servir Dieu et y être les témoins de Christ, en vivant comme de fidèles enfants de Dieu. (Voyez Philippiens II, 15.) Mais la retraite dans laquelle Antoine s'était imposé de vivre, ne l'empêcha pas de reparaitre quelquefois sur la scène publique. Et les occasions où il se

montra, nous font voir que, quelles que fussent ses pensées erronées sur la vie du chrétien dans le monde, il avait un cœur fidèle à Christ et un amour véritable pour les chrétiens. Dans la persécution qui sévit en l'an 311, sous l'empereur Maxime, il se rendit courageusement à Alexandrie pour encourager les persécutés. Son apparition produisit une impression extraordinaire. Il visita ceux qui enduraient des maux pour leur foi, et les exhorta à demeurer fermes. Il témoigna surtout son amour et sa sollicitude aux prisonniers et à ceux qui étaient condamnés aux durs travaux des mines. Il s'exposait ainsi sans crainte aux plus grands dangers ; mais personne n'osa mettre la main sur lui. Une sorte de prestige entourait ce vieillard qui, exténué par les veilles et les privations, était sorti de sa solitude, et bravait la rage des persécuteurs pour consoler ses frères affligés.

La persécution ayant pris fin, Antoine retourna dans le désert. Il revint plus tard, âgé de cent ans, à Alexandrie, pour protester contre les Ariens et combattre leurs erreurs, en défendant énergiquement la saine doctrine touchant la Personne adorable du Seigneur Jésus. Les foules accouraient pour voir ce vénérable « homme de Dieu, » comme on l'appelait, et pour l'entendre prêcher. Beaucoup de païens, dit-on, furent amenés au christianisme par sa parole.

Antoine mourut, âgé de 105 ans. Avant sa fin, il légua son manteau à Athanase, en signe de communion avec lui dans la vraie foi, et recommanda qu'on tint secret le lieu de sa sépulture, de peur qu'il ne devint un endroit de vénération superstitieuse. En effet, déjà alors s'introduisait dans l'Église une sorte de culte des martyrs et de ceux que l'on estimait mériter cet honneur à cause de leur sainteté.

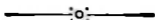
Je vous ai dit que plusieurs solitaires s'étaient groupés autour d'Antoine, et qu'ainsi on peut faire remonter à lui l'origine de la vie monacale. Cet ensemble d'anachorètes, ayant chacun leur cellule distincte, séparée des autres, et non réunis dans un même bâtiment, s'appelait une *laure*. Leurs habitants n'avaient en commun que certains exercices religieux.

Le vrai fondateur des couvents, c'est-à-dire des communautés d'hommes ou de femmes, vivant ensemble dans un même bâtiment, est un nommé Pacôme, originaire aussi de la Haute-Égypte. Il établit la première communauté dans une île du Nil ; bientôt d'autres se formèrent, de sorte qu'à la mort de Pacôme, il y en avait huit, comptant ensemble trois mille moines. Au commencement du cinquième siècle, il y avait, dit-on, cinquante mille moines, et, durant le moyen âge, le nombre tant d'hommes que de femmes, voués à la vie monastique, alla toujours en croissant.

Je ne vous dirai rien maintenant, mes jeunes amis, de ce qui concerne la vie des moines et nonnes dans les couvents, ni de la triste corruption qui s'y introduisit. Quels que soient certains services qu'ils aient pu rendre, leur établissement n'était en rien une chose conforme à la parole de Dieu. Je vous en ai parlé pour vous montrer le déclin et la ruine de l'Église qui allait en s'accroissant : les hommes remplaçant par leurs inventions, leurs règles et leurs ordonnances, ce que nous enseignent les Écritures. Ce que je viens de vous dire, renferme aussi pour nous des leçons, comme vous l'avez vu. D'ailleurs, il sera aussi souvent question plus tard des moines, et il était bon que vous sachiez comment cette institution s'était introduite dans l'Église.

Toutefois, malgré tant d'erreurs, la grâce de Dieu

ne cessait pas d'agir, comme nous l'avons vu dans le cas d'Antoine. Et dans les ténèbres et la corruption du moyen âge, il y eut aussi dans les cloîtres quelques âmes pieuses qui aimaient le Seigneur. Nous aurons peut-être occasion de le voir.



Un ami chrétien m'a demandé, il y a quelques mois, de continuer à poser, comme autrefois, des questions à mes jeunes lecteurs. Je serai heureux de répondre à ce désir. Voici donc quelques questions dont j'engage mes jeunes amis à chercher les réponses avant la fin du mois de mars.

1° Quelles sont les deux grandes divisions du volume des Saintes Écritures ? A quelles époques furent-elles écrites par rapport au plus grand événement qui ait jamais eu lieu sur la terre ? Citez un passage qui montre que Dieu a parlé à ces deux époques différentes.

2° Citez trois passages, qui disent que c'est Dieu qui nous parle dans les Écritures.

3° Citez un passage où le Seigneur Jésus nomme les Écritures la parole de Dieu, et un autre où il exhorte à les étudier.





Oonikup

Nos jeunes lecteurs liront sans doute avec intérêt ce récit d'un serviteur de Dieu qui, tout en remplissant les fonctions dont le gouvernement canadien l'a chargé, ne perd pas une occasion d'annoncer la bonne nouvelle du salut partout où elles l'appellent.

En lisant le titre de ce petit récit, vous vous demanderez sans doute, mes chers jeunes amis, ce que peut signifier un mot aussi étrange. Je vais vous l'expliquer. En langue indienne, « oonikup » veut dire « portage. » Vous ne comprenez pas encore ? Eh bien ! transportez-vous en pensée à des centaines de lieues de notre vieille Europe, dans les terri-

toires Nord-Ouest du Canada. Vous trouverez là-bas, non loin de la colonie indienne du Pas, un lac qui peut avoir trois kilomètres de large et que l'on appelle le « lac des collines. » Les Indiens le traversent souvent pour se rendre au lac d'Eau-claire, bassin beaucoup plus important, puisqu'il mesure 23 kilomètres dans sa plus grande largeur. Les Indiens se livrent sur ses bords à la pêche ou à la chasse, car les forêts environnantes sont riches en gibier de toute espèce. Ces deux lacs n'étant reliés par aucun cours d'eau, les Indiens qui vont de l'un à l'autre doivent *porter* leurs canots sur leurs épaules à travers les forêts. Le sentier qui va d'un lac à l'autre se nomme « Pimiputowe Oonikup, » ou Portage courant, parce que les Indiens le suivent en courant avec leurs canots.

Et maintenant, si vous voulez me suivre, nous gravirons ensemble ce charmant sentier qui côtoie le flanc des collines sablonneuses. Nous quittons les rives du lac et montons graduellement à l'ombre des pins, des peupliers, des hêtres et des bouleaux ; de tous côtés, on voit des fleurs aux teintes diaprées : le coup d'œil est vraiment ravissant. Bientôt nous débouchons dans une clairière entourée de grands arbres ; au milieu, nous découvrons plusieurs maisons construites en bois brut et entourées de palissades. A gauche, se trouve notre habitation, ayant pour vis-à-vis mon petit bureau ; tout près, une cabane dans laquelle nous séchons le poisson, et un peu en dehors de l'enclos la maisonnette du jardinier et un hangar pour les outils.

Il serait trop long de vous raconter ce qui nous amena à Oonikup. Il vous suffira de savoir que nous nous y sommes établis en 1883, et que nous ne sommes revenus en Angleterre que l'été dernier. Nous espérons toutefois regagner sous peu notre

lointaine demeure. Si le dimanche, à 6 heures du soir, vous vous reportez par la pensée vers Oonikup, représentez-vous une petite assemblée d'Indiens réunis avec nous dans le bâtiment que j'appelle mon bureau. Nous nous rencontrons là au nom du Seigneur Jésus pour rompre le pain en nous souvenant de sa mort. La réunion se tient, cela va sans dire, dans la langue du pays. Vous ne pourriez comprendre ni les chants, ni les prières, mais aux oreilles du Seigneur cela ne fait pas de différence. Il est là, selon sa promesse, au milieu des deux ou trois réunis en Son nom.

Si je vous ai parlé de 6 heures du soir, c'est que le soleil se lève pour nous sept ou huit heures plus tard qu'en Europe.

J'espère que d'entre vous, chers jeunes amis, plusieurs connaissent personnellement le Seigneur Jésus comme leur Sauveur, et que vous comprenez tous ce que signifie d'être réunis autour de Sa Table chaque premier jour de la semaine. Peut-être quelques-uns même ont-ils le privilège de participer à la fraction du pain ? Pensez dans vos prières aux Indiens qui eux aussi se rassemblent en Son nom. Ils sont bien loin de vous, il est vrai, mais vous savez que tous les croyants sont étroitement unis ensemble, en Jésus, le Chef de l'Église qui est son corps.

Oonikup est vraiment un endroit ravissant. Les eaux du déluge, en se retirant, ont sans doute donné aux dunes ou collines de sable la forme arrondie qu'elles ont actuellement. Ces collines font la joie de nos enfants. En été, ils jouent parmi les arbres, en hiver, glissent avec leurs petits traîneaux sur les pentes neigeuses. Bien souvent maintenant ils voudraient être à Oonikup pour se livrer à leur amusement favori. Lorsque le temps est beau, ils aiment aussi à courir sur les bords du lac. La grève

est couverte de sable fin et dans une jolie baie avoisinante ils trouvent des cailloux de toutes les formes et de toutes les couleurs.

La façade de notre maison est tournée vers le sud-ouest, et, de nos fenêtres, nous avons une vue très étendue, sur beaucoup de forêts et de marécages, égayés de loin en loin par des rivières ou des lacs. A l'arrière-plan, à soixante-dix kilomètres de distance, s'élève la montagne du Pas. A certaines époques de l'année, le coup d'œil est des plus curieux. Par l'effet du phénomène atmosphérique, nommé mirage, le paysage semble flotter entre ciel et terre, et les objets changent de forme et d'aspect avec une rapidité merveilleuse.

Avant la construction de nos maisons, les collines d'Oonikup étaient infestées par des bêtes sauvages; mais maintenant nous n'en voyons plus que rarement. Les Indiens chassent beaucoup. Ils se nourrissent de gibier, et, en échange des fourrures qu'ils apportent, la Compagnie de la Baie d'Hudson leur fournit tous les objets dont ils ont besoin. Autrefois, cette Compagnie représentait pour eux le gouvernement; elle leur faisait aussi parvenir des secours gratuits, lorsqu'ils étaient dans le besoin. Mais à l'heure qu'il est, le gouvernement canadien s'occupe d'eux, et, en les traitant avec sagesse et modération, les pousse peu à peu dans la voie de la civilisation.

En allant à leurs grandes chasses, ou en en revenant, les Indiens s'arrêtent souvent à Oonikup pour y prendre un repas ou pour y passer la nuit. Quelquefois ils viennent seulement pour entendre l'évangile ou pour s'enquérir des choses de Dieu. Notre frère indigène, Henry Thomas, les reçoit souvent dans sa maisonnette en dehors de l'enclos, pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut. C'est au

printemps et en automne qu'ils viennent en plus grand nombre.

Les eaux du grand lac dont je vous parlais en commençant, fourmillent de poissons de toutes sortes. Nous en faisons provision au printemps et en automne, comme les Indiens. Le poisson est, avec le pain, notre principal aliment. Si les poissons sont abondants, ils atteignent aussi des dimensions extraordinaires. L'hiver dernier, je pris une truite qui pesait 30 livres, et il en est de plus grosses encore. D'autres poissons atteignent souvent 8 à 9 livres. En été, les Indiens nous apportent fréquemment des esturgeons qu'ils pêchent dans la rivière Saskatchewan. J'en ai vu qui pesaient de 50 à 100 livres.

À quelque distance de notre demeure, un ruisseau traverse le marais pour aller se jeter dans le lac d'Eau-claire. Au printemps, les ours fréquentent ce marais, car ils sont très friands du poisson qui remonte alors le cours d'eau. Un jour j'envoyai un homme pour visiter un filet que j'avais jeté dans ce ruisseau. Je m'attendais à une bonne prise, mais il trouva le filet tout déchiré sur le rivage et pas trace de poisson. C'était l'ouvrage d'un ours.

Vous vous demandez peut-être si nous restons toute l'année dans cette solitude. Ma femme et mes enfants ne quittent guère la maison, mais, pour ma part, je m'absente assez souvent pendant plusieurs semaines, et vais visiter les différentes colonies d'Indiens dispersées dans toute la contrée. Une fois par an, je fais un voyage de 600 kilomètres, jusqu'à Winnipeg, la ville la plus rapprochée d'Oonikup. En été, nous allons par eau. Quelquefois, c'est dans un bateau manœuvré par quatre ou cinq rameurs indiens; le plus souvent, c'est dans un canot fait d'écorce de bouleau. Deux Indiens le dirigent au

moyen de pagaies. Nous franchissons ainsi lacs, rivières et rapides, et parfois nous réalisons ce que c'est que « d'être en péril sur les fleuves. » (2 Corinthiens XI, 26.) L'année dernière, quand nous partîmes pour l'Angleterre, un canot de ce genre nous mena à 600 kilomètres d'Oonikup. Pendant la belle saison, des bateaux à vapeur sillonnent quelques-uns des cours d'eau et des lacs. Si on a le bonheur d'en rencontrer, le voyage devient fort agréable. Mais je n'ai pu en profiter que très rarement. Ces belles expéditions sont souvent gâtées par des insectes malfaisants, les moustiques et une espèce de mouches, les uns et les autres très avides de sang humain. Ces insectes pénètrent partout, et nous font passer bien des nuits sans sommeil. A Oonikup, nous devons chaque soir remplir la maison de fumée et ouvrir portes et fenêtres pour nous débarrasser de ces hôtes incommodes. Bien des habitants du Nord-Ouest se demandent pourquoi Dieu a créé des insectes aussi nuisibles. Je crois, pour ma part, que sans eux, l'homme ne pourrait vivre dans les contrées incultes, car, comme l'a dit quelqu'un : « Les moustiques sont les balayeurs des marais. » Dans les districts civilisés et assainis, ils disparaissent bientôt, et, dès que le froid commence, on n'en aperçoit plus.

En hiver, nous voyageons dans deux traîneaux plats attelés chacun de quatre chiens. Point de moustiques pour nous tourmenter, mais à leur place un froid intense et des ouragans terribles. Je prends habituellement avec moi pour ces excursions, deux Indiens et huit chiens. Un vieillard, nommé Pierre Highway, a été mon compagnon pendant nombre d'années ; mais maintenant il est trop âgé pour entreprendre d'aussi périlleuses expéditions. Deux autres Indiens, Frédéric Ross et Jérémie Cowley,

voyagent maintenant avec moi. L'un d'eux part le premier, conduisant un des traîneaux qui contient nos vivres et tout ce qu'il nous faut pour la route. Le second traîneau où je m'installe avec mon autre compagnon, est confortablement capitonné, afin de nous préserver autant que possible du froid piquant. Souvent nous prenons nos repas en plein air et couchons à la belle étoile. Nos braves chiens fournissent des courses de dix, quinze, ou même vingt lieues par jour ; aussi vous pouvez penser si, quand le soir arrive, hommes et bêtes ont besoin de repos. Mais les Indiens ne veulent jamais avouer leur fatigue, et, dès que nous nous arrêtons, ils se mettent à couper du bois pour faire un grand feu. Nous déblayons la neige et creusons une sorte de fosse dans laquelle nous plaçons, suivant le cas, des branches de pin, du foin ou de la mousse. C'est là que nous faisons nos lits et passons des nuits assez peu confortables. Aimerez-vous dormir ainsi par terre, au milieu des arbres, ayant au-dessus de vous le ciel étoilé, tandis que le thermomètre marque 40 degrés de froid ? Ce n'est pas une situation enviable, je vous l'assure. Ce qui l'est encore moins, c'est de se lever avant l'aube et de se mettre en route au moment le plus froid de la nuit. Mais tout en remplissant mes devoirs de fonctionnaire du Gouvernement, je trouve des occasions bénies pour prêcher l'Évangile parmi les Indiens. Un voyage de ce genre ne se fait jamais inutilement. La bonne nouvelle du salut peut être répandue, soit parmi les païens, soit parmi les indigènes baptisés, mais encore inconvertis. Les croyants aussi peuvent entendre la vérité en dehors des divers systèmes religieux.

Et maintenant, chers jeunes amis, je dois terminer cette causerie sur Oonikup et les Indiens. Dieu vous enverra-t-il jamais dans ces régions lointaines pour

y prêcher Jésus-Christ crucifié ? Le pays est immense et les occasions abondent. Onikup n'est qu'un bien petit endroit, et nos frères indiens sont peu nombreux. Je ne connais pas d'autre assemblée se réunissant ainsi au nom du Seigneur à cent lieues à la ronde. Le temps est court, et le Maître reviendra bientôt. Ce champ si vaste promet beaucoup, mais les ouvriers sont en petit nombre. Ceux de mes jeunes lecteurs qui connaissent Jésus comme le seul Sauveur, ne voudront-ils pas prier pour cette petite assemblée, afin qu'elle soit fidèle au Seigneur ? Et si parmi ceux qui lisent ces lignes, il en est qui ne sont pas encore sauvés, qu'ils viennent sans tarder à Jésus. Vous savez distinguer le bien du mal, vous pouvez donc savoir que vous êtes pécheurs et que vous avez besoin du salut. Ne voulez-vous pas venir à Christ, vous reconnaissant pécheur, mais regardant à Celui qui a expié le péché, l'ayant ôté par le sacrifice de Lui-même sur la croix ?



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

VICTOIRE DE JOAB SUR LES AMMONITES ET DE DAVID SUR LES SYRIENS

(2 Samuel X, 1 Chroniques XIX)

LA MÈRE. — Te souviens-tu, Sophie, de ce qui nous a occupés dans notre dernier entretien ?

SOPHIE. — Oui, maman ; nous avons parlé de l'ingratitude de Hanun, le roi des Ammonites, à qui

David avait témoigné sa sympathie, à l'occasion de la mort de son père. Hanun avait traité outrageusement les messagers de David.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Je t'ai fait remarquer aussi que c'est souvent de cette manière que les pécheurs à qui Dieu témoigne sa bonté, ont traité les serviteurs de Christ qui leur annonçaient l'Évangile, méprisant ainsi la grâce qui leur était offerte. Tu comprends que les messagers de David étaient très confus de ce qui leur était arrivé. Ils craignaient peut-être que le roi ne les accusât d'avoir mal accompli leur mission. Mais David ne leur adressa aucun reproche. Il leur fit seulement dire : « Restez à Jéricho jusqu'à ce que votre barbe ait poussé, » c'est-à-dire jusqu'à ce que soit effacé tout signe du honteux traitement que vous avez subi, « et alors vous reviendrez. » Ils devaient revenir et reprendre leur service auprès de lui. Ils furent ainsi consolés en voyant qu'ils n'avaient pas perdu la faveur du roi, bien qu'ils n'eussent pas réussi dans leur mission. C'est ainsi, mon enfant, que le Seigneur console ses serviteurs, quand les pécheurs n'ont pas voulu les recevoir et se moquent d'eux. Lorsque le cher apôtre Paul eut été maltraité par les Juifs qui auraient voulu le tuer, parce qu'il leur annonçait la grâce de Dieu envers les nations, et qu'il eut été jeté en prison, le Seigneur, la nuit, se tint près de lui et lui dit : « Aie bon courage, car comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent, à Jérusalem, ainsi il faut que tu rendes aussi témoignage à Rome (1). » Le Seigneur ne lui fait aucun reproche, mais lui fait comprendre qu'il le regarde toujours comme son fidèle et bien-aimé serviteur, bien qu'on n'ait pas reçu sa parole.

(1) Actes XXIII, 41.

SOPHIE. — C'est très beau et très consolant, chère maman. Mais est-ce que le roi David ne vengea point ses messagers ? Ne fit-il point la guerre à ces méchants Ammonites ?

LA MÈRE. — Ce furent les Ammonites eux-mêmes qui la commencèrent. Leur conscience leur parla, non pour les amener à se repentir, mais pour leur montrer dans quelle fâcheuse situation ils s'étaient placés. « Ils virent qu'ils s'étaient mis en mauvaise odeur auprès de David ; » ils eurent peur et se préparèrent à se défendre. Mais comme ils ne se fiaient pas en leurs seules forces pour résister à David et à sa vaillante armée qui avaient déjà remporté tant de victoires, ils cherchèrent des alliés chez les anciens ennemis de David, « les Syriens de Beth-Réhob, et les Syriens de Tsoba, » et d'autres encore.

SOPHIE. — David ne fut-il pas effrayé de voir toutes ces nations se réunir contre lui ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; David savait que l'Éternel était avec lui. Il disait : « Toi, Éternel, tu es un bouclier pour moi... Je n'aurai pas de crainte des myriades de peuples (1). » Lorsqu'il apprit que les Ammonites et leurs alliés se préparaient à lui faire la guerre, il rassembla toute l'armée, les hommes vaillants d'Israël, et les envoya contre ses ennemis sous la conduite de Joab. Tu te rappelles qu'il était neveu de David, et avait été établi chef de l'armée (2).

SOPHIE. — Oui, maman, et le courageux Abishaï était son frère.

LA MÈRE. — Joab rencontra les Ammonites à Médeba, ville située sur la frontière de la tribu de Ruben. Ils s'étaient rangés en bataille devant la ville. Mais par une ruse de guerre et pour s'assurer la victoire, ils avaient fait cacher les Syriens dans

(1) Psaume III, 3, 6. — (2) 2 Samuel VIII, 16.

la campagne. Ceux-ci devaient tomber par derrière sur les Israélites, une fois la bataille commencée.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, à quoi cela me fait penser ? C'est aux ruses du diable pour nous surprendre et nous faire tomber dans le mal.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Nous avons à combattre contre un ennemi très rusé. Tandis que notre attention est portée d'un côté pour repousser une tentation, par exemple la paresse, ou la gourmandise, ou la médisance, ou la légèreté, il cherchera à nous entraîner dans des pensées d'orgueil, de satisfaction de nous-mêmes.

SOPHIE. — Ah ! c'est bien vrai, chère maman ; je l'ai souvent éprouvé.

LA MÈRE. — Que faut-il faire ? Le Seigneur nous le dit : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; » « Veillez donc, priant en tout temps (1). » « Veillez pour prier, » dit aussi l'apôtre Pierre, et nous trouvons encore quantité d'autres exhortations à la vigilance (2). Il nous faut être comme une sentinelle, toujours éveillée et en garde contre toute attaque du « lion rugissant » qui rôde autour de nous, et comme un « maître de maison, » qui, averti qu'un voleur doit venir, veille pour ne pas se laisser dépouiller (3). Joab était un général habile et vigilant. Il s'aperçut bientôt de la ruse de l'ennemi qui voulait l'attaquer par devant et par derrière. Aussitôt il dressa son plan de bataille. Pour faire face à tout, il partagea son armée en deux corps. Il se mit à la tête du premier, composé des hommes de toute l'élite d'Israël, pour combattre les Syriens qu'il estimait sans doute les plus redoutables

(1) Matthieu XXVI, 41 ; Luc XXI, 36.

(2) 1 Pierre IV, 7 ; Colossiens IV, 2 ; etc.

(3) 1 Pierre V, 8 ; Matthieu XXIV, 43.

des ennemis. Il les avait peut-être déjà combattus avec David (1). Il donna le commandement du reste de l'armée à Abishaï, son frère, pour s'opposer aux Ammonites.

SOPHIE. — C'était un plan très sage, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Joab était un homme de guerre vaillant et expérimenté, mais, hélas ! on ne peut dire que ce fût un homme de Dieu, malgré de belles apparences et une sorte de piété qu'il montra en quelques circonstances. Tel est le discours qu'il adressa à Abishaï, avant la bataille. Il lui dit : « Si les Syriens sont plus forts que moi, tu me seras en aide ; et si les fils d'Ammon sont plus forts que toi, j'irai pour t'aider. Sois fort, et fortifions-nous à cause de notre peuple et à cause des villes de notre Dieu ; et que l'Éternel fasse ce qui est bon à ses yeux. »

SOPHIE. — Ce sont de très belles paroles, chère maman. Il me semble qu'on y voit beaucoup de zèle et de dévouement pour le peuple de Dieu.

LA MÈRE. — Sans doute, et nous pouvons en tirer d'utiles leçons. Peut-être pourrais-tu essayer de les trouver ? Par exemple, qu'apprendrons-nous des premières paroles de Joab : « Tu me seras en aide, et j'irai t'aider » ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est tout simple, c'est qu'il faut nous entr'aider dans nos difficultés, ne pas être égoïstes et laisser les autres se tirer d'affaire comme ils le peuvent, quand nous sommes en état de les secourir. Joab et Abishaï étaient frères. L'un n'aurait pas voulu laisser l'autre dans le danger.

LA MÈRE. — Très bien, mon enfant. Et cela est vrai surtout dans la vie chrétienne qui est un com-

(1) Chapitre VIII, 3-6.

bat. C'est en nous encourageant l'un l'autre au bien et en priant l'un pour l'autre (1), que nous pouvons nous entr'aider. Si tu vois une de tes compagnes, un de tes petits frères, ou une de tes sœurs, avoir de la peine pour résister à une tentation, pour vaincre sa paresse, ou son obstination, ou quelque autre défaut, il faut, non se moquer d'eux, mais les encourager et prier le Seigneur Jésus de leur aider et de les soutenir. Maintenant, cherche une autre leçon dans ce que Joab dit à son frère.

SOPHIE. — N'est-ce pas, maman, quand Joab lui dit : « Sois fort, et fortifions-nous à cause de notre peuple et à cause des villes de notre Dieu » ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et que nous disent ces paroles ?

SOPHIE. — Je crois, maman, que cela nous enseigne à avoir à cœur le bien du peuple de Dieu et à y travailler de toutes nos forces. Si Joab et Abishai n'avaient pas été courageux et fermes pour combattre, les Ammonites et les Syriens les auraient vaincus, et auraient pris les villes d'Israël. Et en combattant avec énergie, c'était pour Dieu, car le pays d'Israël et ses villes Lui appartenaient.

LA MÈRE. — Tu dis très bien ; mais nous, comment pouvons-nous combattre pour le peuple de Dieu, pour l'Église ?

SOPHIE. — C'est par la prière, maman. Il nous faut demander à Dieu qu'il garde et soutienne ses chers serviteurs qui annoncent sa Parole, et qu'il bénisse tous ses enfants, afin qu'ils Lui soient fidèles et ne se laissent pas vaincre par Satan.

LA MÈRE. — C'est là ce qu'Épaphras, fidèle serviteur de Christ, faisait pour les Colossiens. Paul dit de lui : « Épaphras vous salue, combattant

(1) Hébreux X, 25 ; Colossiens III, 16 ; IV, 12.

toujours pour vous par des prières, afin que vous demeuriez parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu (1). » Paul aussi combattait pour les saints dans ses prières, et il demandait que les saints priassent pour lui (2). Et enfin, peux-tu me dire, Sophie, une troisième leçon qui se trouve dans le discours de Joab ?

SOPHIE. — Il dit : « Que l'Éternel fasse ce qui est bon à ses yeux. » Cela ne montre-t-il pas la soumission à la volonté de Dieu, quoiqu'il puisse arriver ?

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Et il est bien vrai que, quand nous avons accompli notre devoir, nous pouvons en laisser les résultats à Dieu. Il fait ce qu'il trouve bon de notre travail. Par exemple, lorsqu'un serviteur de Dieu a été appelé à annoncer l'Évangile quelque part, il laisse à Dieu d'agir comme il Lui semble bon. Peut-être l'ouvrier du Seigneur ne verra-t-il point le fruit de son labour ; n'importe, il a travaillé pour son Maître.

SOPHIE. — Tu m'as dit que Joab n'était pas un homme de Dieu, comment cela est-il possible ?

LA MÈRE. — Tout en disant de belles paroles, il n'agissait pas selon Dieu et faisait le mal sans en avoir de remords. Il était ambitieux et vindicatif, et voulait à tout prix garder sa haute position. Ainsi il tue Abner, de peur que celui-ci ne devienne chef de l'armée et, aussi, pour venger son frère Hazaël, qu'Abner avait tué pour sa défense ; plus tard, pour une raison semblable, il met à mort Amasa. Plus tard encore, il soutient Adonija qui veut se faire roi au détriment de Salomon que Dieu avait choisi (3).

(1) Colossiens IV, 12.

(2) Colossiens I, 9 ; Éphésiens I, 16 ; Philippiens I, 9 ; Romains XV, 30, 31 ; Colossiens IV, 3.

(3) 2 Samuel III, 26, 27 ; XX, 8-10 ; 1 Rois I, 5-7.

Tu vois donc, Sophie, que l'on peut avoir de belles paroles dans la bouche et pas de vraie piété dans le cœur. Joab aimait peut-être sincèrement son pays. Il était, comme l'on dit, un bon citoyen, un zélé patriote. Mais cela peut exister sans qu'il y ait dans le cœur rien pour Dieu.

SOPHIE. — Cela est bien sérieux, maman. Et je me rappelle un passage, où Jésus dit qu'il y en a qui l'auront appelé : Seigneur, Seigneur, et auquel il dira : « Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui pratiquez l'iniquité (1). »

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, rien n'est plus triste et plus odieux au Seigneur qu'une profession de religion, sans que le cœur appartienne à Dieu.

SOPHIE. — Et quel fut le résultat de la bataille ? Je pense bien que les Ammonites et les Syriens furent vaincus, parce qu'ils s'étaient attaqués au peuple de Dieu et à son roi.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Ce ne fut pas à Joab, ni à Abishaï, que l'Éternel regarda, mais à David, son élu, et à Israël, le peuple qu'il aimait (2). Les Syriens s'enfuirent devant Joab, et les Ammonites, ayant vu la défaite de leurs alliés, tournèrent aussi le dos devant Abishaï et rentrèrent dans la ville. Après cette victoire, Joab revint à Jérusalem.

SOPHIE. — Hanun était bien puni de sa faute. Ne se repentit-il pas et ne fit-il pas des excuses à David ?

LA MÈRE. — Non, car nous verrons plus tard que la guerre recommença contre lui. Mais auparavant, David eut encore à soutenir une forte lutte contre les Syriens, qui avaient cependant été battus deux fois. Hadarézér, roi de Tsoba, rassembla une troi-

(1) Matthieu VII, 22, 23.

(2) Psaume LXXXIX, 19, 20 ; CXXXV, 4.

sième fois les Syriens sur lesquels il régnait, et ceux avec lesquels il était allié. C'était une armée formidable, à la tête de laquelle il plaça Shobac, le chef de son armée. A cette nouvelle, David lui-même rassembla tout Israël, passa le Jourdain, et vint à Hélam où il rencontra les Syriens. Le roi élu de Dieu remporta une grande victoire. Sept cents chars de guerre des Syriens furent détruits, quarante mille cavaliers perdirent la vie, et Shobac lui-même fut tué. Alors les Syriens firent la paix avec David et furent ses serviteurs, et ils n'aidèrent plus les Ammonites.

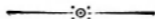
SOPHIE. — On voyait bien, maman, que l'Éternel était avec David.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Aussi pouvait-il dire : « L'Éternel est pour moi, je ne craindrai pas ; que me fera l'homme ?... Toutes les nations m'avaient environné ; au nom de l'Éternel, certes je les ai détruites (1). »

Ici, ma chère Sophie, se termine la première partie de l'histoire de David, roi sur tout Israël. C'est une période brillante et glorieuse, où tous ses ennemis sont mis sous ses pieds. Il préfigure ainsi le Seigneur Jésus qui, à la fin, triomphera aussi de tous ses ennemis (2). La seconde partie de la vie de David nous présentera un tableau bien différent. Nous y verrons ses tristes fautes et son repentir ; le châtement qui l'atteint, mais aussi la grâce qui le restaure.

(1) Psaume CXVIII, 6, 40.

(2) Psaume CX ; Hébreux I, 13 ; X, 12, 13.



Robert et sa mère

Par un beau matin du premier jour de la semaine, les enfants de l'école du dimanche d'un paisible village commençaient à se rassembler. En général ils étaient réguliers et ponctuels. Chez plusieurs d'entre eux, parmi lesquels se trouvait Robert K..., on pouvait reconnaître quelques signes de sentiments sérieux. Robert était un beau garçon, plein d'intelligence, fils unique d'une femme veuve.

Comme à l'ordinaire, il venait de prendre congé de sa mère, un peu avant l'heure de l'école. Elle lui avait justement donné une Bible neuve, dorée sur tranche, et avait accompagné son cadeau de sa bénédiction et du baiser du départ. Mais le temps de l'école s'écoula sans que Robert y eût paru.

Robert était d'un caractère doux, mais faible et facilement influencé par ses compagnons. De là vient que, ce matin-là, il se laissa entraîner par quelques camarades à aller faire avec eux une partie en bateau sur la rivière qui passait non loin du village.

Il y eut sans doute une lutte entre sa conscience et son désir de se donner un plaisir. Mais ce dernier l'emporta. Il tourna le dos à l'école du dimanche, cacha sa Bible sous le pont pour la reprendre à son retour, et, avec ses joyeux compagnons, se promettant une bonne partie, il monta en bateau, hélas ! sans penser à sa mère, ni à Dieu qu'il offensait.

La congrégation était réunie. Silencieuse et recueillie, elle écoutait attentivement le prédicateur, lorsque la porte de la chapelle s'ouvrit furtivement, et un homme, pâle et agité, vint parler bas à l'un des auditeurs qui aussitôt sortit précipitamment,

peu après suivi de deux ou trois autres. La cause de ces sorties hâtives fut bientôt connue. Le petit bateau à voiles qui avait si joyeusement quitté la rive, avait chaviré, et aucun des jeunes imprudents qui le montaient, n'avait échappé à la mort.

Le spectacle qu'offrait le bord de la rivière était navrant. Là, sur le vert gazon, sous un ciel resplendissant, étaient étendus les corps inanimés de ces jeunes garçons, pleins de vie quelques heures auparavant. Qui pourrait décrire la douleur et le désespoir des parents, à mesure que chacun reconnaissait son enfant ? Seule, la mère de Robert restait calme. Pas un cri ne sortit de ses lèvres, pas une larme ne mouilla sa paupière. Dans une angoisse silencieuse, les mains jointes et à genoux, tantôt elle tournait ses regards vers le ciel, tantôt elle les portait sur la face pâle, mais encore si belle, de son fils bien-aimé. Quelle pensée cruelle pour son cœur de veuve d'être séparée de lui si soudainement, et ce qui était le plus douloureux de tout, ce qui déchirait son âme, que la mort l'eût ravi dans *un acte de désobéissance*.

Il fut convenu entre les parents que les funérailles de leurs enfants auraient lieu le même jour. Ceux qui furent témoins de la scène de désolation que présenta le cimetière, ne l'oublieront jamais. Quelques-uns, incapables de contenir l'expression de leur douleur, faisaient retentir l'air de leurs cris et de leurs gémissements, tandis que les sanglots entrecoupés des autres, montraient combien cruelle était pour eux la perte de leurs enfants. La mère de Robert, muette dans sa douleur profonde, ne pleurait pas, ne disait pas un mot, mais regardait fixement le cercueil qui contenait les restes de son enfant chéri, et qui allait disparaître à ses yeux.

Dans un coin solitaire du cimetière se voient

maintenant deux tombes. Un saule pleureur ombrage la moins grande, et chaque printemps y voit éclore les fleurs que la main d'une mère y a semées. Ai-je besoin de dire à mes jeunes lecteurs quelles sont ces deux tombes ?

Pendant plusieurs semaines, la mère solitaire se rendit presque chaque jour au paisible lieu de repos de son enfant bien aimé. Peu à peu ses visites devinrent plus rares. Les voisins remarquèrent qu'elle allait s'affaiblissant. Elle s'éteignit ainsi. A sa requête, sa tombe fut creusée près de celle de son pauvre fils désobéissant, près de celui qui avait « fait descendre ses cheveux blancs avec douleur au sépulcre. »

Oh ! mes chers jeunes lecteurs, aimez tendrement vos parents. Veillez à ce que rien dans votre conduite ne soit pour eux un sujet de larmes. Souvenez-vous que Dieu a dit : « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur. » Heureux sont les enfants qui réjouissent le cœur de leur mère, et qui sont à leur père comme une couronne !



Jésus est tout

Jésus est l'Ami suprême,
Le tendre Ami de mon cœur ;
Jésus est Celui qui m'aime,
Mon Refuge et mon Sauveur.

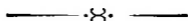
Lui, Jésus est la lumière
Qui vient éclairer mes pas,
Pour qu'en marchant sur la terre,
Mon pied ne s'égare pas.

Jésus est aussi la vie
De mon âme en ce bas lieu ;
D'en haut, Il me fortifie,
Pour que j'aime et serve Dieu.

Jésus est l'Amour fidèle
Sur qui repose le cœur ;
Il est la vie éternelle,
La source du vrai bonheur.

Jésus est mon espérance :
Il va descendre du ciel,
Me ravir en sa présence,
Dans le repos éternel.

O Jésus ! mon tout, ma vie,
Ma lumière et mon amour,
Qu'ici je te glorifie
En attendant ton retour !



Questions

Quels sont les deux Psaumes qui exaltent l'excellence de la Parole de Dieu ?

Citez un verset d'un de ces Psaumes qui concerne la jeunesse.

Citez-en un qui nous montre la Parole de Dieu comme étant une lumière pour nos âmes.

Et un autre qui montre l'amour du Psalmiste pour cette Parole.

Quel est le jeune homme qui, dès son enfance, fut instruit dans les Écritures ?

Citez le verset et dites ce que devint ce jeune homme.

Quel est le jeune roi qui s'humilia en entendant lire la Parole de Dieu ? Citez le verset.

Et quel est le roi, jeune aussi, qui méprisa la Parole de Dieu ?





« Cette main ne m'a jamais frappée »

Un petit garçon était mort. On avait placé son corps sur son petit lit, dans une chambre dont les volets étaient presque entièrement fermés, et là il gisait, attendant qu'on le mit dans un cercueil et qu'on le portât au cimetière.

La pauvre mère désolée et sa petite sœur, toute triste d'avoir perdu son gentil compagnon, étaient entrées pour voir encore une fois la douce figure de celui qu'elles aimaient tant, et qui était beau même dans la mort. Comme elles le contemplaient en silence, tout à coup la fillette dit à sa mère : « Puis-

je lui prendre la main, maman ? » La mère surprise ne savait pas d'abord si elle devait consentir au désir de sa petite fille. Mais comme celle-ci attendait avec un regard anxieux, elle prit la main froide de son garçon et la plaça dans celle de sa sœur.

Celle-ci la saisit, la regarda un moment en la caressant avec amour, puis levant vers sa mère ses yeux pleins de larmes : « Maman, » dit-elle, « *cette petite main ne m'a jamais frappée.* »

Quoi de plus touchant, et quel beau témoignage à la douceur de celui qui n'était plus !

Mes chers jeunes lecteurs, pourrait-on dire la même chose de vous ? La douceur était un des caractères de notre précieux Sauveur. Il dit de Lui-même : « Je suis débonnaire et humble de cœur. » Et le prophète dit de Lui : « Il ne contestera pas, et ne criera pas ; et personne n'entendra sa voix dans les rues ; il ne brisera pas le roseau froissé. » Il n'y a donc aucune honte pour un garçon d'être doux et aimable envers ses sœurs et ses frères, et envers tous. C'est imiter Jésus qui est notre Modèle, Lui qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas l'outrage, mais au contraire bénissait ses ennemis.

Écoutez, mes enfants, les exhortations de la parole de Dieu : « Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur. » (Colossiens III, 12.) Et encore : « Soyez tous fraternels, compatissants, humbles, ne rendant pas mal pour mal. » (I Pierre III, 8, 9.) Et demandez au Seigneur de vous donner cet amour qui est « plein de bonté et qui ne s'irrite pas. » « Soyez bons les uns envers les autres. »

Quelle belle chose de voir des frères et des sœurs dans une famille, vivant en bonne harmonie, sans que l'on y entende des querelles, des paroles blessantes, des cris et des pleurs. Heureuse maison que

celle où chacun cherche à prévenir les autres, à leur rendre service, à leur éviter la peine, où les voix sont toujours douces et les visages sereins !

Comment, mes chers enfants, pourrez-vous réaliser cela ? Ce sont les fruits de la grâce divine. Priez donc Dieu pour que cette grâce agisse en vous et vous donne un esprit doux et paisible.

Jésus, divin Modèle
De paix et de douceur,
Ta sainte voix m'appelle
À te suivre, ô Sauveur,
Dans ce sentier de grâce,
De support, de bonté,
Où tu laissas la trace
De ton humilité.

Tu marchas, sur la terre,
Dans l'ineffable amour
Que, dans ta vie entière,
Tu montras chaque jour.
Et tu dis : « Je vous aime,
Aimez-vous comme moi. »
C'est là ta loi suprême,
O mon souverain Roi !

Que mon esprit se range
À cette loi d'amour,
Pour vivre à ta louange,
O Jésus, chaque jour.
Qu'envers tous plein de grâce,
Humble, doux, patient,
Je marche sur ta trace,
En Toi me confiant.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID TOMBE DANS LE PÉCHÉ

(2 *Samuel XI.*)

LA MÈRE. — Comme je te l'ai dit la dernière fois, ma chère Sophie, nous avons maintenant à nous entretenir d'une bien triste période de l'histoire de David. Ce ne furent pas des épreuves qui lui survinrent de la part de ses ennemis ; il se montra lui-même son propre ennemi en péchant très gravement contre Dieu. Et il eut à subir, durant presque tout le reste de sa vie, les tristes suites de son péché.

SOPHIE. — Je suis toujours étonnée, chère maman, de voir ces saints hommes de Dieu commettre des péchés et souvent de grands péchés.

LA MÈRE. — Cela nous apprend une grande vérité, mon enfant, et bien humiliante ; c'est que notre cœur naturel reste toujours le même, rusé et malin, toujours prêt au mal (1). C'est ce que la parole de Dieu appelle la chair, et l'apôtre Paul dit : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien » (2).

SOPHIE. — Mais, maman, quand on est converti, le cœur n'est-il pas changé ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; jusqu'à la mort, le cœur naturel reste le même, parce que « ce qui est né de la chair, est chair, » a dit le Seigneur Jésus (3). Mais quand on a été converti, on reçoit de Dieu une

(1) Jérémie XVII, 9. — (2) Romains VII, 18.

(3) Jean III, 6.

nouvelle nature : on est né de l'Esprit Saint (1). Et cette nouvelle nature aime Dieu et les choses de Dieu, et déteste le mal. Celui qui est ainsi né de nouveau trouve auprès de Dieu la force pour résister à la mauvaise nature qui voudrait toujours suivre son penchant au mal, car « la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (2). Il nous faut donc veiller et prier ; en demeurant ainsi près de Dieu, le mal ne nous touche pas (3). Le diable peut bien nous tenter, mais il nous est dit de lui résister et il s'enfuira loin de nous (4). Il n'est pas du tout nécessaire que l'enfant de Dieu pèche ; il ne doit pas pécher (5).

SOPHIE. — Je crois bien comprendre ce que tu me dis, chère maman. Si nous pensions toujours au Seigneur Jésus qui nous aime tant, nous ne voudrions rien faire qui l'offense.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Si les hommes de Dieu, comme Abraham, Moïse, David et d'autres, sont tombés dans le péché, c'est qu'ils ont perdu le sentiment de la présence de Dieu, et alors le cœur naturel a pris le dessus. Dieu a voulu conserver dans sa parole le souvenir de leurs fautes pour nous avertir, afin que nous évitions les pièges où ils sont tombés (6). Mais, ma chère enfant, il y a eu un homme, un seul, qui a repoussé toutes les tentations, qui n'a jamais péché, en qui il n'y avait point de péché. Sais-tu qui il est ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman, c'est Jésus (7). Il a toujours été obéissant à Dieu, depuis qu'il était un enfant, jusqu'à sa mort (8).

(1) Jean III, 3, 5. — (2) Romains VIII, 7. — (3) 1 Jean V, 18.

(4) Jacques IV, 7. — (5) 1 Jean II, 1.

(6) 1 Corinthiens X, 11, 12.

(7) Hébreux IV, 15 ; 2 Corinthiens V, 21.

(8) Luc II, 40, 51, 52 ; Philippiens II, 8.

LA MÈRE. — Il est ainsi le parfait Modèle que, petits ou grands, nous avons à imiter. Maintenant, venons-en à la triste histoire du péché de David. Tu te souviens de la dernière guerre que David eut à soutenir ?

SOPHIE. — Oui, maman ; ce fut contre les Syriens qui avaient aidé les Ammonites. David remporta une grande victoire. Mais tu m'as dit que la guerre avec les Ammonites n'était pas terminée.

LA MÈRE. — C'est vrai. « Il arriva, au retour de l'année, au temps où les rois entrent en campagne, » c'est-à-dire quand la saison fut devenue favorable, que « David envoya Joab, et ses serviteurs avec lui, et tout Israël ; et ils détruisirent les fils d'Ammon et assiégèrent Rabba, » la capitale. « Mais David resta à Jérusalem. » Ce fut pour David le commencement du mal. Sa place de roi d'Israël était avec son peuple. Au lieu de combattre à sa tête contre les ennemis d'Israël, il préféra rester tranquillement à Jérusalem, dans l'oisiveté, jouissant du repos et de ses richesses royales, tandis que l'armée d'Israël endurait toutes les fatigues et les dangers de la guerre. Est-ce ainsi qu'a fait le Seigneur Jésus ?

SOPHIE. — Non, maman. On nous a dit, à l'école du dimanche, qu'il est le capitaine de notre salut, et qu'il a marché à la rencontre de Satan et de la mort pour nous délivrer de leur puissance (1).

LA MÈRE. — Oui ; et c'est ce que David avait fait dans d'autres occasions, par exemple quand il combattit Goliath, exposant sa vie pour Israël. Mais maintenant, « il resta à Jérusalem. » L'Écriture dit cela comme un reproche. C'est que, quand on néglige le devoir de sa position et que l'on est oisif, on n'est pas près de Dieu, et alors Satan trouve accès près de

(1) Hébreux II, 14, 15.

nous ; il vient nous tenter, et on n'a pas de force pour le repousser.

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Quand on se laisse aller à ne rien faire et qu'on a cependant son travail ou ses leçons à faire, il vous vient toutes sortes de mauvaises pensées.

LA MÈRE. — Un jour, vers le soir, David s'abandonnait ainsi à l'oisiveté sur la terrasse de son palais. Il se leva de son lit de repos et regarda autour de lui. Et ses yeux tombèrent sur une femme très belle qui se lavait. Bien qu'il eût déjà pour femmes Abigaïl et Akhinoam et d'autres encore (1), il conçut le désir d'avoir encore celle-ci à cause de sa beauté. Sais-tu comment on nomme ces désirs d'avoir les choses qui frappent nos sens ?

SOPHIE. — Je crois que c'est la convoitise, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui ; et ce fut la convoitise qui entra dans le cœur d'Ève après qu'elle eut écouté le diable, et qui la conduisit au péché. Lis le verset 6 du troisième chapitre de la Genèse.

SOPHIE (*lit*). — « Et la femme vit que l'arbre était bon à manger, et qu'il était un plaisir pour les yeux, et que l'arbre était désirable pour rendre intelligent, et elle prit de son fruit et en mangea. »

LA MÈRE. — Tu vois qu'elle a commencé par regarder et voir la beauté et la bonté du fruit défendu, il lui a semblé désirable ; la convoitise est ainsi entrée dans son cœur, et elle a désobéi à Dieu. C'est le chemin que suit le mal quand on ne veille pas et qu'on ne reste pas près de Dieu. Lis encore dans l'épître de Jacques, chapitre I, les versets 14 et 15.

SOPHIE (*lit*). — « Mais chacun est tenté, étant

(1) 2 Samuel III, 1-5. On se rappellera qu'en ces temps-là, avoir plusieurs femmes était une chose tolérée.

attiré et amorcé par sa propre convoitise ; puis la convoitise, ayant conçu, enfante le péché ; et le péché, étant consommé, produit la mort. »

LA MÈRE. — Voilà ce qui arriva au malheureux David. Il s'informa pour savoir qui était cette femme, et apprit qu'elle se nommait Bath-Shéba et était femme d'Urie, le Héthien, un des fidèles guerriers de David, nommé parmi ses plus vaillants hommes (1), et qui était alors avec Joab, au siège de Rabba.

SOPHIE. — Oh ! mais alors, maman, David ne pouvait pas la prendre pour sa femme.

LA MÈRE. — Non, certainement, Sophie. Il ne devait pas le faire ; c'était un crime que l'on nomme adultère, et qui, selon la loi de Moïse, entraînait la mort (2). Mais David n'écouta que sa passion, et oubliant Dieu, et sa loi, et son devoir envers Urie, il prit Bath-Shéba.

SOPHIE. — Mais Urie, que dit-il de cette action si coupable ?

LA MÈRE. — Urie l'ignorait, car David avait agi en secret ; mais il aurait pu l'apprendre. Alors David ajouta un autre péché à son crime. C'est ce qui arrive bien souvent. On commet une faute pour en couvrir une autre. Ne le sais-tu pas ? N'y a-t-il pas des enfants qui, pour cacher leur désobéissance ou leur paresse, emploient la tromperie et le mensonge ?

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Je me souviens qu'un jour, tu m'avais défendu d'aller me promener avec une de mes compagnes, quand je reviendrais de l'école. Et il faisait si beau, et Rose me pressa tellement, disant que ce ne serait que pour quelques minutes, que je suis allée avec elle. Et quand j'ai été de retour à la maison, et que tu m'as demandé

(1) 2 Samuel XXIII, 39.

(2) Lévitique XX, 10 ; Jean VIII, 4, 5 ; Exode XX, 14.

pourquoi je revenais tard, je t'ai répondu que j'avais été retenue à l'école. Oh ! comme j'ai été malheureuse ensuite ! Je n'osais plus te regarder, et le soir, je ne pouvais pas m'endormir. Je n'ai été soulagée qu'après l'avoir dit ma désobéissance et mon mensonge. Combien j'ai pleuré ! Tu te le rappelles bien, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et le Seigneur, dans sa grâce, s'est servi de cela pour te faire du bien. Tu as compris que c'est contre Dieu que tu avais péché, et pas seulement envers moi, et tu es venue à Jésus le Sauveur, et Dieu t'a pardonné tes péchés.

SOPHIE. — Oui, maman, et depuis j'ai été très heureuse. Oh ! comme je désire que le Seigneur me garde de pécher contre Lui !

LA MÈRE. — Il le fera, mon enfant. Mais, pour continuer la triste histoire de David, voici ce qu'il fit. Il ordonna à Joab de lui envoyer Urie, et quand celui-ci fut venu, il le renvoya à Joab avec une lettre contenant ces paroles : « Placez Urie sur la première ligne, au fort de la bataille, et retirez-vous d'auprès de lui, afin qu'il soit frappé et qu'il meure. »

SOPHIE. — C'est affreux, maman. David voulait faire croire qu'il n'était pour rien dans cette mort, que c'était un accident de guerre. Mais au fond c'était lui qui tuait Urie. Il agissait avec perfidie et ruse. Combien cela est méchant !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Nous voyons là ce qu'est le cœur naturel de l'homme, menteur et meurtrier, comme Satan, son maître.

SOPHIE. — Est-ce que Joab obéit à David ?

LA MÈRE. — Joab était un homme sans scrupules, qui ne craignait pas de mettre à mort ceux qui lui déplaisaient, comme nous l'avons vu. Il ne s'étonna pas sans doute de voir David agir comme lui, et il obéit. Urie, le brave Urie, dévoué à son roi et à son

peuple, tomba dans le combat avec plusieurs autres Israélites. Quel triste exemple David donna à Joab dans cette occasion ! Rien n'est plus douloureux comme de voir un enfant de Dieu jeter par son péché l'opprobre sur le nom de son Seigneur, et donner lieu aux incrédules de dire : Il ne vaut pas mieux que nous.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que David autrefois était tombé dans plusieurs fautes, comme, par exemple, quand il alla chez les Philistins. On pouvait peut-être l'excuser alors, à cause de la détresse où il se trouvait, mais ici il n'avait point d'excuse possible.

LA MÈRE. — Non, aucune. L'âme de David s'était éloignée de Dieu, et était privée de la lumière de sa présence. Il était sous la puissance du mal. Quelle triste et terrible position ! Nous voyons bien l'état où il était, lorsque Joab lui envoie annoncer ce qui avait eu lieu, en ajoutant : « Des serviteurs du roi sont morts, et ton serviteur Urie, le Héthien, est mort aussi. » Au lieu d'être affligé, David répond froidement au messager : « Tu diras à Joab : Ne t'en inquiète pas. C'est le sort à la guerre ; l'épée dévore tantôt ici, tantôt là. » Et probablement que, dans son cœur, le pauvre David était content de savoir Urie mort, afin de pouvoir prendre tout à fait sa femme.

SOPHIE. — C'est bien affligeant, chère maman. Mais la femme d'Urie, que dit-elle en apprenant la mort de son mari ? Ne fut-elle pas bien triste ? Comment pouvait-elle aimer David ?

LA MÈRE. — David l'avait entraînée dans son crime ; elle y avait consenti ; elle était coupable autant que lui, mais la position de David le rendait plus responsable. Il aurait dû donner l'exemple de l'obéissance à la loi de Dieu.

SOPHIE. — Je comprends ce que tu veux dire, maman. Si une grande personne voulait m'entraîner à faire quelque chose de mal, je ne devrais pas l'écouter.

LA MÈRE. — Certainement non. Il faudrait faire comme Joseph, qui répondit à la femme de son maître : « Comment pécherais-je contre Dieu (1) ? »

SOPHIE. — Ainsi Bath-Shéba consentit à être la femme de David ?

LA MÈRE. — Oui ; seulement, par convenance, et pour que le monde ne se doutât de rien, elle pleura son mari. Mais quand les jours du deuil furent passés, David la prit ouvertement pour sa femme et la fit venir dans sa maison. Et après un certain temps, il lui naquit un fils de Bath-Shéba.

SOPHIE. — Comment David pouvait-il être heureux, après avoir commis deux péchés si grands ? Sa conscience ne les lui reprochait-il pas ?

LA MÈRE. — Quand on s'est éloigné de Dieu, mon enfant, le cœur s'endurcit et la conscience n'est plus écoutée. Il n'y a que Dieu qui puisse tirer de ce triste état. L'Éternel avait vu tout ce qui était arrivé, « et la chose fut mauvaise à ses yeux. » Il ne pouvait la laisser passer, et le temps vint où, dans sa compassion et dans sa justice, il parla à David. Mais nous verrons cela la prochaine fois, si le Seigneur le permet.



« Où irai-je loin de ton Esprit ? et où fuirai-je loin de ta face ? »

« Toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire. »

(1) Genèse XXXIX, 9.

L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

AMBROISE, ÉVÊQUE DE MILAN

(De l'an 374 à 397)

L'Église, mes jeunes amis, devenait toujours plus un grand corps de professants d'où la vie se retirait et était remplacée par des formes religieuses. De nombreuses superstitions s'y introduisaient aussi. Elle était ainsi semblable à une grande maison remplie de vases à déshonneur, et à un grand arbre qui étendait au loin ses rameaux et avait une belle apparence, mais qui abritait une foule de mauvaises choses. (2 Timothée II, 20, et Matthieu XIII, 31, 32.)

A l'époque à laquelle nous sommes parvenus, c'est-à-dire à la fin du quatrième siècle et dans le cinquième, les empereurs d'Orient et d'Occident professaient le christianisme. Avaient-ils vraiment la vie de Dieu, provenant de la foi du cœur, et sans laquelle on n'est chrétien que de nom, c'est ce que Dieu seul sait. Les actes de persécution et de cruauté par lesquels plusieurs se signalèrent, permettent d'en douter pour ceux-ci. D'un autre côté, et surtout en Orient, ils donnaient le spectacle d'une mollesse de mœurs et d'un luxe qui ne s'accordaient guère avec le renoncement à soi-même et au monde, qui doit caractériser le vrai chrétien.

Ils prétendaient être les chefs de l'Église qu'ils protégeaient, et ainsi se mêlaient de décider dans les discussions théologiques qui se multipliaient sans fin. Tantôt l'un soutenait la foi orthodoxe du

concile de Nicée et persécutait les Ariens ; bientôt après un autre empereur, gagné à la doctrine d'Arius, sévissait contre les orthodoxes.

Si nous considérons d'autre part le clergé, et particulièrement ceux de ses membres qui occupaient les hautes charges d'évêques dans les grandes villes, leur importance, leur autorité et surtout leur ambition, allaient en croissant. Ils devenaient toujours plus les dominateurs des troupeaux, contrairement à l'enseignement de l'apôtre Pierre (1 Pierre V, 1-4), et tendaient à faire prévaloir leur autorité même sur celle des rois. En même temps, suivant ce que rapportent des écrivains païens et chrétiens, beaucoup des membres du clergé se distinguaient par une vie qui n'était rien moins que conforme aux enseignements de la parole de Dieu, recherchant les richesses, le luxe et les jouissances de la chair. Si ceux qui étaient à la tête donnaient de tels exemples, que devaient être les simples chrétiens ?

Il est vrai que les empereurs cherchèrent à faire disparaître entièrement de l'empire les restes de l'idolâtrie. Mais quels moyens employèrent-ils ? La violence et la persécution, détruisant les temples et obligeant de force des populations entières à recevoir le baptême. Les évêques, hélas ! en certains endroits, encourageaient ou laissaient faire ceux qui maltraitaient et même tuaient les païens qui refusaient de se convertir ou plutôt d'être baptisés.

C'est ainsi qu'à Alexandrie, une jeune fille aimable et savante, nommée Hypathie, et qui enseignait dans l'école d'Alexandrie, fut saisie et entraînée par la populace chrétienne dans une église, et massacrée de la manière la plus barbare. L'évêque laissa s'accomplir ce meurtre sans intervenir, comme il l'aurait dû. Ah ! chers jeunes amis, le cœur naturel

reste toujours le même. S'il n'est pas vraiment animé de la vie de Dieu, il est capable de commettre d'horribles péchés sous le nom de la religion.

Nous pouvons nous demander : Où était alors la vie de Christ ? N'y avait-il donc pas des âmes vraiment au Seigneur dans ce triste état de choses ? Oui, chers jeunes amis ; nous pouvons être sûrs que Dieu avait de ses élus, comme il en eut toujours, même dans les jours plus sombres encore qui suivirent les temps dont nous parlons. Il y avait certainement des âmes dont l'histoire ne nous est pas rapportée, mais que Dieu connaît et qui aimaient Jésus, bien que peut-être au milieu de beaucoup d'ignorance. Il en est d'elles comme des 7000 hommes au temps d'Élie. (2 Rois XIX, 18.)

Je vous transcrirai ici quelques pages que je viens de lire et qui se rapportent à ce sujet.

« Le Nouveau Testament nous enseigne qu'il n'y eut jamais et qu'il ne pourra y avoir qu'une seule Église de Dieu. Quels que soient les noms donnés par les hommes à différentes sectes ou partis, il ne peut exister qu'une seule et unique Église qui est le corps de Christ et la maison du Dieu vivant. (Colossiens I, 18 ; Éphésiens I, 22 ; IV, 4 ; 1 Timothée III, 15.)

» Cette seule vraie Église est, était et sera toujours composée de ceux — et ceux-là seulement — qui, ayant cru en Jésus, et ayant reçu le pardon des péchés et la vie éternelle, sont ainsi devenus des pierres vivantes dans la structure du seul temple, et des membres vivants du seul Christ, unis à Lui par l'Esprit Saint envoyé du ciel. (1 Pierre II, 3-7 ; 1 Corinthiens XII, 12, 13 ; Éphésiens I, 13 ; II, 20-22.)

» Si donc nous désirons retracer l'histoire de cette Église à travers la confusion, la ruine et les égarements des siècles passés, nous ne devons pas suivre

seulement le fil historique de cette chose extérieure qui s'appelle l'Église.

» En fait, l'histoire de la vraie et vivante Église n'a pas été et ne peut pas être écrite dans son ensemble. De même qu'on ne saurait écrire l'histoire de ceux qui en Israël n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal, ainsi nous ne pourrions suivre tout le cours de ce fleuve d'eau vive — la grâce agissant dans les croyants, membres de la vraie Église — qui a coulé dans des lieux cachés, ignoré des hommes.

» Mais, maintenant comme alors, dans une secte ou dans une autre, une éclaircie se fait, l'eau pure apparaît et nous montre l'existence permanente de ce fleuve de grâce et de vie. Et nous voyons alors, autour de ces endroits, les lieux desséchés se couvrir de verdure et devenir fertiles, et des fruits se produire. Ici et là, on recueille des paroles et des chants révélant des âmes passées de la mort à la vie, et de la puissance de Satan à Dieu. »

Ce que l'auteur dit surtout des temps du moyen âge et de ceux qui suivirent la Réformation, est sans doute vrai de l'époque dont nous nous occupons. Nous aimerions savoir quelque chose de la vie de ceux qui alors vivaient pour Christ, séparés d'un monde méchant. Nous en connaissons très peu de chose, mais la vie de quelques hommes qui ont occupé une haute place dans l'Église, nous a été conservée, et nous voyons en eux des chrétiens fidèles et dévoués, bien qu'ayant souvent des idées erronées. Ils combattaient avec énergie contre le mal moral qui envahissait l'Église, et nous pouvons bien penser que leur influence s'est exercée salutairement sur plusieurs de ceux qui étaient commis à leurs soins. Nous pouvons espérer que, parmi les empereurs romains mêmes, il y en eut qui eurent

une vraie crainte de Dieu. Je vous parlerai de quelques-uns de ces serviteurs de Dieu, parmi le clergé, et premièrement d'Ambroise qui fut évêque de Milan.

. . .

Ambroise naquit à Trèves de parents romains, en l'an 340. Son père, qui était gouverneur des Gaules, le destinait au barreau. Venu à Rome, il s'y distingua par ses talents, et fut nommé en 370 gouverneur de la province de Ligurie, dans l'Italie du nord.

A cette époque de sa vie, Ambroise n'était encore que catéchumène et n'avait pas été baptisé. Comme tout nous montre en lui un homme sérieux, nous pouvons bien penser que ce ne fut pas à la légère qu'il prit cette place de catéchumène, et qu'il s'était enquis avec soin des vérités du christianisme. Ne vous rappelle-t-il pas un gouverneur romain du temps de Paul, un « homme intelligent, » qui avait désiré « entendre la parole de Dieu, » et qui fut « saisi par la doctrine du Seigneur » ? (Voyez Actes XIII.)

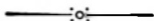
Vous vous demanderez peut-être pourquoi Ambroise ne s'était pas fait baptiser, s'il croyait au Seigneur Jésus. Je vous rappellerai, mes jeunes amis, que l'on s'était beaucoup écarté de la simplicité des Écritures. On exigeait des catéchumènes une longue instruction qui durait au moins trois ans avant qu'ils pussent recevoir le baptême, tandis que, dans les Actes, nous voyons que ceux qui avaient cru, étaient aussitôt baptisés. (Actes II, 41 ; VIII, 12, 36, 38 ; XVI, 31-33.) Outre cela, on avait la fausse pensée que le baptême d'eau efface le péché et régénère, de sorte que beaucoup de catéchumènes ne se faisaient baptiser que sur le lit de mort, afin d'être sûrs d'aller au ciel. On avait oublié que tout ce que l'Évangile demande, c'est que l'on croie au

Seigneur Jésus et qu'alors on est sauvé pour l'éternité. Il va sans dire que l'on a à être baptisé comme signe de l'introduction dans la maison de Dieu ; mais le baptême ne sauve pas ; il faut la foi du cœur. (Romains X, 9, 10.)

Pendant qu'Ambroise était gouverneur de la Ligurie et qu'il résidait à Milan, l'évêque de cette ville vint à mourir, et il fallait lui nommer un successeur. C'était la multitude dans l'Église qui faisait ce choix, chose dont nous ne voyons aucune trace dans le Nouveau Testament. Or la querelle entre les Ariens et les orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui soutenaient l'éternelle divinité du fils, se poursuivait avec passion. Sans doute ceux-ci avaient raison de maintenir cette vérité que la parole de Dieu proclame si clairement et qui est si importante, car sans elle il n'y a pas d'expiation de nos péchés. Mais un grand nombre des orthodoxes apportaient dans leurs discussions un esprit charnel et violent, ce en quoi ils étaient suivis par les Ariens. Ces luttes entre les deux partis, qui dégénéraient parfois en conflits sanglants, avaient lieu souvent lors de la nomination des évêques, chaque parti voulant faire prévaloir son candidat. C'est ce qui arriva à Milan. Mais n'est-ce pas une chose profondément triste de voir de telles choses se passer dans l'Église de Dieu ? Les chrétiens ne devraient-ils pas en tout se montrer pleins de douceur et de support ? Nous savons bien que l'erreur des Ariens était mortelle pour l'âme, mais jamais le vrai chrétien ne doit employer d'autres armes que la parole de Dieu et la prière, et il doit s'attendre à Dieu.

Quoi qu'il en soit, les partis à Milan ne pouvaient s'entendre. Comme magistrat, Ambroise était présent pour empêcher la lutte de dégénérer en violence. Il y réussit, mais sans arriver à établir l'accord,

Comme il exhortait la foule à la concorde, tout à coup une voix d'enfant s'écria : « Qu'Ambroise soit évêque ! » Telle était la considération dont il jouissait à cause de ses vertus, que tous furent unanimes pour le prier d'accepter cette charge. Mais lui, effrayé de la grandeur et de l'importance de la tâche, refusa d'abord. Le peuple le pressa, et Ambroise, pour échapper à ses instances, s'enfuit de nuit. Mais on raconte que, s'étant égaré, il se retrouva le lendemain matin devant la ville de Milan. Il crut voir là une direction divine, et accepta d'être évêque. Je vous dirai encore quelque chose de lui une prochaine fois, si le Seigneur le permet. Mais vous pouvez avoir, par ce que je vous ai dit, une idée du point où en était arrivé l'Église. Comparez, chers jeunes amis, ce qui se passait alors avec ce qui nous est dit de l'Assemblée à Jérusalem, au chapitre XV des Actes, où il s'agissait aussi d'une question très importante. On n'avait pas besoin là d'un magistrat pour maintenir l'ordre. L'Esprit Saint présidait.



Réponses

aux questions des mois de mars et d'avril

MARS

1^o Les deux grandes divisions du volume des Saintes Écritures sont l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'Ancien Testament a été écrit avant la venue du Seigneur Jésus Christ, et le Nouveau l'a été après ce grand événement.

Le passage qui montre que Dieu a parlé à ces deux époques différentes est celui-ci :

« Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, *PARLÉ aux pères par les prophètes*, à la fin de ces jours-là, *nous a PARLÉ dans le Fils.* » (Hébreux I, 1.)

Les livres de l'Ancien Testament furent écrits environ de l'an 1500 à l'an 400 avant Jésus-Christ par différents auteurs, dont Moïse est le premier et Malachie le dernier. Les livres du Nouveau Testament ont été écrits dans la seconde moitié du premier siècle après Jésus-Christ. L'apôtre Jean est le dernier des écrivains inspirés. Il écrivit vers l'an 96.

2^o Le premier passage est précisément Hébreux I, 1 ; le second est 2 Pierre I, 21 et le troisième est 2 Timothée III, 16. Il y a d'autres passages qui font voir que ce que les apôtres disaient était la parole de Dieu (1 Thessaloniens II, 13), mais les passages cités comprennent l'ensemble des Écritures.

3^o Jean X, 34, 35 : Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : « Moi j'ai dit : Vous êtes des dieux ? » S'il appelle dieux ceux à qui *la parole de Dieu* est venue (et l'*Écriture* ne peut être anéantie)...

« Sondez les Écritures. » (Jean V, 39.)

AVRIL

Psaumes XIX et CXIX.

« Comment *un jeune homme* rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. » (Psaume CXIX, 9.)

« Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier. » (Verset 105.)

« Combien j'aime ta loi ! tout le jour je la médite. » (Versets 97, 113, 127, 140.)

Timothée : « Dès l'enfance, tu connais les *saintes lettres*, qui peuvent te rendre sage à salut. » (2 Timothée III, 15.)

Timothée devint le compagnon de l'apôtre Paul et un prédicateur de l'Évangile. (Actes XVI, 1-3 ; 1 Corinthiens XVI, 10 ; 1 Timothée IV, 14 ; 2 Timothée IV, 2, 5.)

Josias. « Hilkija, le grand sacrificateur, dit à Shaphan, le scribe : J'ai trouvé le livre de la loi dans la maison de l'Éternel.... Et Shaphan le lut devant le roi. Et il arriva que quand le roi entendit les paroles du livre de la loi, *il déchira ses vêtements*. » (2 Rois XXII, 8-11, 19.)

Jehoiakim. Jérémie XXXVI, 2, 6, 21-25 (1).

J'engage mes jeunes lecteurs à lire soigneusement les passages cités. J'ai eu le plaisir de recevoir quelques réponses aux questions du mois de mars. Encouragez-vous, chers jeunes amis, à « sonder les Écritures, » à acquérir ainsi cette connaissance des saintes lettres qui rendent sage à salut.

Questions pour le mois de mai

1° Quels sont les noms donnés à Dieu dans la Genèse ? Indiquez les passages.

2° Sous quel nom Dieu se fait-il surtout connaître aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob ? Citez les passages.

3° Sous quel nom Dieu veut-il que les Israélites, son peuple, le connaissent ? Il le dit à Moïse dans un chapitre de l'Exode. Citez le passage.

4° Et sous quel nom les chrétiens connaissent-ils Dieu, et qui le leur a révélé ? Citez toujours les passages.



(1) On pourrait encore citer Manassé et Sédécias, mais l'acte de Jehoiakim indique le plus profond mépris.



Défense de passer

Plus d'un écolier comprendra les sentiments que mes compagnons et moi nous éprouvions dans nos jours d'école, en regardant cloué à un poteau un écriteau portant en grandes lettres : « Défense de passer. Les contrevenants seront poursuivis et punis selon la loi. » Il faut vous dire que c'était à l'entrée d'un champ avec un bouquet d'arbres où se trouvaient beaucoup de nids d'oiseaux. Chaque fois que nous passions là, un violent désir de faire ce qui était défendu, s'élevait en nous, et enfin nous résolûmes de nous débarrasser tout à fait de ce malheureux écriteau. La suite de mon récit vous dira comment nous accomplîmes notre dessein.

Pour arriver à l'école, nous avons à suivre un sentier d'environ un kilomètre et demi de long —

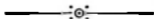
un charmant sentier dans la campagne, sans maisons, et sur lequel se voyait rarement un garde-champêtre. Le sentier était entièrement à nous tout le temps que nous allions à l'école, et on peut s'imaginer l'ennui que nous ressentions en voyant devant nous l'inscription malencontreuse. C'était une règle pour nous de la cribler de pierres et de la couvrir de boue, de sorte que bientôt elle fut presque illisible. Combien de centaines de personnes sont comme nous. Elles n'aiment pas les avertissements de la parole de Dieu, et font tout leur possible pour les écarter de leurs yeux.

Un matin, nous trouvâmes que le fermier, à qui appartenait le champ, avait mis un nouvel écriteau. C'était trop fort ; non contents de lui jeter des pierres et de la boue depuis la route, nous sautâmes par-dessus la haie, nous arrachâmes le poteau avec l'écriteau et, l'ayant lancé dans le sentier, nous nous enfuîmes à toutes jambes. Mais notre triomphe fut de courte durée et fit bientôt place à la crainte, car un homme apparut qui se mit à nous donner la chasse. Comme il n'y avait guère plus d'un kilomètre à franchir, nous commençons à espérer que nous échapperions. Malheureusement quelques-uns d'entre nous portaient la casquette de l'école, et l'ayant reconnue, l'homme se rendit chez le directeur et nous apprîmes bientôt que nous avions été découverts.

Il n'est pas nécessaire de vous dire la punition qui nous fut infligée. La leçon que je voudrais tirer de ma petite histoire, c'est la folie qu'il y avait à jeter des pierres contre l'écriteau, et le mal commis en l'abattant. Les garçons qui me lisent, ont assez de bon sens pour comprendre que jeter bas une défense ne renverse pas la loi, et ne saurait empêcher le châtement d'atteindre le transgresseur. Et cependant il y a des gens assez insensés pour

dire que la Bible peut être renversée impunément, et que ceux qui ne l'aiment pas peuvent se débarrasser des vérités qu'elle annonce, en les laissant de côté. Ah ! je ne désire pas pour vous, mes jeunes amis, que vous vous trouviez amenés devant le redoutable trône du jugement de Dieu, pour y répondre non seulement pour vos péchés, mais pour le crime d'avoir méprisé et insulté sa sainte Parole.

Nous avons eu beau courir pendant plus d'un kilomètre, nous avons été à la fin découverts et punis ; l'homme peut aussi suivre son chemin pendant cinquante, soixante ans et plus, s'enfuyant loin de Dieu qu'il a offensé, mais à la fin il subira le châtement de ses péchés et de son incrédulité. Et comme nous avons appris à nos dépens que jeter à bas l'écriveau n'altère pas les lois qui protègent la propriété, ainsi ceux qui mettent de côté la parole de Dieu sauront un jour que « Dieu n'est pas homme pour mentir, ni fils d'homme pour se repentir. A-t-il dit et ne le fera-t-il pas ? ou a-t-il parlé, et ne l'accomplira-t-il pas ? » (Nombres XXIII, 19.)



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID SE REPENT DE SON PÉCHÉ

(2 Samuel XII.)

LA MÈRE. — Nous avons vu la dernière fois l'horrible péché que David avait commis. Qu'est-ce que l'Éternel en pensait ?

SOPHIE. — Tu m'as dit que cette chose fut mauvaise aux yeux de l'Éternel.

LA MÈRE. — Cela ne pouvait être autrement, car Dieu hait le mal.

SOPHIE. — Mais David ne se repentit-il pas ?

LA MÈRE. — Il se repentit, mais pas immédiatement. Il s'écoula au moins une année avant qu'il ne fût amené à s'humilier devant l'Éternel.

SOPHIE. — Il devait être bien malheureux ; car je me rappelle combien je l'étais après l'avoir désobéi, chère maman.

LA MÈRE. — Assurément David ne pouvait pas être heureux, car il ne jouissait pas de la faveur de Dieu, et il l'exprime dans le Psaume XXXII. Lis-en les versets 3 et 4.

SOPHIE (*lit*). — « Quand je me suis tu, mes os ont dépéri, quand je rugissais tout le jour ; car jour et nuit la main s'appesantissait sur moi ; ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été. » Mais, maman, si David n'était pas heureux, il devait savoir pourquoi ; comment donc n'a-t-il pas tout de suite confessé son péché, et n'a-t-il pas demandé à Dieu de lui pardonner ?

LA MÈRE. — C'est que l'orgueil de notre méchant cœur nous empêche de nous reconnaître coupables et d'avouer nos fautes. Ensuite, nous savons très bien que le Dieu juste punit le mal, on craint donc le châtiment et on cherche à oublier ; et, pour cela, on s'étourdit soit dans les occupations ou les plaisirs. C'est sans doute ce qui arriva à David.

SOPHIE. — Comment donc peut-on sortir de ce triste état, chère maman ?

LA MÈRE. — Il faut que Dieu intervienne, mon enfant, et mette son doigt sur la plaie. Et il le fait par sa parole. Lis les quatre premiers versets de notre chapitre, et tu verras de quelle manière tou-

chante et saisissante à la fois, l'Éternel parla à David pour agir sur sa conscience et briser son cœur si longtemps insensible.

SOPHIE (*lit*). — « Et l'Éternel envoya Nathan à David. » C'est le prophète, n'est-ce pas, que l'Éternel lui avait déjà envoyé pour lui faire de si magnifiques promesses, quand David voulait bâtir un temple (1) ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Les prophètes étaient la bouche de l'Éternel, aussi bien pour annoncer la bénédiction que pour exhorter et reprendre (2).

SOPHIE. — David dut être saisi et troublé quand il vit entrer l'homme de Dieu, comme lorsque je n'avais pas été sage, et que tu venais dans la chambre.

LA MÈRE. — C'est bien probable. Quand on a quelque chose sur la conscience, on est mal à l'aise en la présence de personnes qui désapprouveraient notre conduite. Maintenant continue.

SOPHIE (*lit*). — « Et il vint vers lui, et lui dit : Il y avait deux hommes dans une ville, l'un riche, et l'autre pauvre. Le riche avait du menu et du gros bétail en grande quantité ; mais le pauvre n'avait rien du tout qu'une seule petite brebis, qu'il avait achetée, et qu'il nourrissait, et qui grandissait auprès de lui et ensemble avec ses fils : elle mangeait de ses morceaux et buvait de sa coupe, et elle couchait dans son sein, et était pour lui comme une fille. Et un voyageur vint chez l'homme riche ; et il évita de prendre de son menu ou de son gros bétail pour en apprêter au voyageur qui était venu chez lui, et il a pris la brebis de l'homme pauvre, et l'a apprêtée pour l'homme qui était venu vers lui. » Oh ! maman, quelle jolie histoire ! C'est une parabole, n'est-ce pas, comme celles que le Seigneur Jésus disait à

(1) 2 Samuel VII. — (2) Jérémie I, 9, 10.

ceux qui l'écoutaient, afin de les instruire? Et je crois la comprendre. L'homme riche, c'est le roi David, et le pauvre, c'est Urie à qui David avait pris sa femme.

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant. David était roi et juge sur Israël, et Nathan venait de la part de l'Éternel lui proposer cette parabole, afin que David, en jugeant entre l'homme riche et le pauvre, fût amené à se juger lui-même.

SOPHIE. — Et David le comprit bien, n'est-ce pas?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Nous sommes naturellement enclins à voir et à juger sévèrement les fautes des autres, et à passer par-dessus les nôtres. Nous sommes semblables à ces gens dont parle le Seigneur, qui voient un fétu dans l'œil de leur voisin, et ne s'aperçoivent pas de la poutre qui est dans leur propre œil (1). Il en fut ainsi de David. Il fut rempli de colère contre le méchant riche et dit à Nathan : « L'Éternel est vivant, que l'homme qui a fait cela est digne de mort ! et il rendra la brebis au quadruple, parce qu'il a fait cette chose-là et qu'il n'a pas eu de pitié. »

SOPHIE. — Et David ne vit pas qu'il se condamnait lui-même ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, pas encore. Alors le messager de l'Éternel, plein d'une sainte hardiesse, lui dit ces paroles solennelles : « TU ES CET HOMME-LA ! » amenant ainsi le roi coupable devant son péché et devant Dieu.

SOPHIE. — Comme David dut être saisi ! C'était comme un coup de tonnerre !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et Dieu agissait ainsi dans son amour qui veut pousser le pécheur à la repentance (2) afin de le sauver. Nathan continua

(1) Matthieu VII, 3. — (2) Romains II, 4.

en rappelant à David combien l'Éternel avait été bon envers lui. Puis il ajouta : « Pourquoi as-tu méprisé la parole de l'Éternel, en faisant ce qui est mauvais à ses yeux ? » David connaissait bien la parole de l'Éternel, la loi de Moïse et les commandements qui défendent le meurtre et l'adultère (1). Et il avait méprisé cette parole ! Il avait agi comme ceux qui ne la connaissent pas, mais il était bien plus coupable qu'eux, car il savait ce qu'elle défend. Cela ne nous dit-il pas aussi quelque chose de bien sérieux ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Nous avons maintenant toute la parole de Dieu, et nous sommes bien plus coupables encore, si nous la méprisons en ne faisant pas ce qu'elle nous dit (2).

LA MÈRE. — Nathan continua encore à parler à David. Celui-ci pouvait croire que son péché n'était connu de personne, sauf peut-être de Joab. Et voilà que Nathan lui fait voir que tout est connu : « Tu as frappé avec l'épée Urie, le Héthien ; et sa femme, tu l'as prise pour en faire ta femme, et lui, tu l'as tué par l'épée des fils d'Ammon. » N'est-ce pas, Sophie, que nous voyons bien là ce que dit l'apôtre, en Hébreux IV, versets 12 et 13 ? Lis ce passage.

SOPHIE (*lit*). — « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire. » Oui, maman, ce sont des paroles bien sérieuses.

(1) Voyez, par exemple, le Psaume XIX, où David parle si admirablement de la perfection de la loi.

(2) Lisez, mes enfants, Luc XII, 47, 48.

LA MÈRE. — Le premier coup de cette épée de la Parole devait montrer à David son *ingratitude*. L'Éternel l'avait comblé de biens. Le second coup lui montrait la *grandeur* de son péché. Il avait mal agi, malgré la connaissance qu'il avait de la volonté de Dieu. Il avait *méprisé* sa parole. Le troisième coup lui apprenait que *son double péché était devant l'Éternel*, à qui *rien n'est caché*, et qui avait vu l'arrêt de mort du fidèle Urie dans la lettre de David à Joab. Et enfin, Nathan porta à David un quatrième coup de cette redoutable épée en lui annonçant le *jugement* de Dieu. « L'épée ne s'éloignera pas de ta maison, à jamais, » lui dit le prophète. « Je susciterai de ta propre maison un mal contre toi. » Nous verrons plus tard comment s'accomplit cette terrible menace. David devait voir des meurtres dans sa propre famille, et quelqu'un des siens devait commettre le même péché d'adultère en prenant les femmes de David. Mais, chose plus affreuse et humiliante encore pour le cœur de David, Nathan ajoute de la part de l'Éternel : « Tu l'as fait en secret, mais moi je ferai cette chose-là devant tout Israël et devant le soleil. » Tel était le jugement de Dieu et le sombre avenir placé désormais devant David, au lieu de la paix et de la joie dont il jouissait, même au milieu de ses épreuves, quand il était fidèle ! Quelle chose terrible que le péché ! D'autant plus terrible, quand il est commis par quelqu'un qui connaît Dieu. Dieu ne peut pas tenir le coupable pour innocent, et il nous est dit qu'Il est un feu consumant (1), c'est-à-dire qu'Il juge le mal. Combien ne doit-il pas être craint ! Combien nous devons redouter de l'offenser !

SOPHIE. — Oui maman ; je sens que c'est bien sérieux. Que le Seigneur Jésus me donne de rester

(1) Hébreux XII, 29 ; Deutéronome IV, 23, 24.

obéissante à sa Parole ! Mais David ne fut-il pas saisi de frayeur et ne s'humilia-t-il pas en reconnaissant son grand péché ?

LA MÈRE. — Nous verrons la prochaine fois, mon enfant, l'effet produit sur lui par la parole de l'Éternel.

L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

AMBROISE

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, comment Ambroise fut inopinément appelé à la charge d'évêque de la ville de Milan, et se crut obligé de l'accepter. Mais comment le consacrer, lui qui n'avait pas même été baptisé, et qui, par conséquent, extérieurement du moins, n'était pas chrétien ? Il fut donc d'abord baptisé ; puis comme on ne pouvait pas être évêque, sans avoir été prêtre, ni prêtre sans avoir été diacre et sous-diacre, on le fit passer rapidement par ces différents degrés, et, au bout de huit jours, il fut établi évêque de Milan.

Cela ne vous semble-t-il pas étrange, mes jeunes amis ? Où voyons-nous chose semblable dans l'Écriture ? Paul écrivait à Timothée, relativement à l'évêque ou surveillant : « Qu'il ne soit pas nouvellement converti. » (2 Timothée III, 6.) Et, dans le cas d'Ambroise, il n'est pas même question de conversion !

Quoi qu'il en soit, Ambroise prit au sérieux la tâche qu'il acceptait, et qui exigeait beaucoup de dévouement et de sagesse, en même temps que

d'énergie. Malgré bien des choses que l'Écriture ne justifie pas, et qu'il crut devoir faire, on peut dire que, dans l'état où était la société dans ce temps-là, Dieu se servit de lui pour faire du bien, car il était un homme droit et qui ne transigeait pas avec le mal.

Devenu évêque, afin de pouvoir se consacrer tout entier aux devoirs de sa charge, il donna tout son argent aux pauvres, et ses biens à l'Église. Il réserva les revenus de ces derniers à sa sœur, et en confia l'administration à son frère. Écoutez, mes jeunes amis, quelle était sa vie. Toute la journée, il était accablé de mille soins ; il jugeait les affaires d'une foule de chrétiens, surveillait les hôpitaux, s'occupait des pauvres, et accueillait tout le monde avec douceur. Il lui fallait en même temps lire, méditer et étudier les Écritures, puisqu'il devait les enseigner aux catéchumènes et aux chrétiens. Tous les dimanches, et quelquefois plusieurs jours de suite, il prêchait dans la basilique de Milan. Il avait souvent à s'occuper des affaires publiques, et écrivit plusieurs ouvrages. Vous voyez donc que sa vie était bien remplie. Sa charité était inépuisable. Pour racheter les chrétiens que les Barbares avaient fait prisonniers, il se privait du nécessaire, et faisait tous ses efforts pour se procurer l'argent qu'il fallait, pour en délivrer le plus grand nombre.

Il se montrait aussi très énergique pour maintenir la foi à la divinité du Sauveur. L'impératrice d'Occident, Justine, qui était arienne, voulait le forcer à céder aux ariens une église près de Milan. Ambroise refusa en disant : « Prenez ce que je possède, jetez-moi en prison, ou livrez-moi à la mort, mais les choses de Dieu ne sont pas soumises au pouvoir impérial. » Des soldats furent envoyés une fois pour le conduire en exil ; il se réfugia dans la basilique, et la foule des chrétiens réunie autour de lui, passa

la nuit en chantant les beaux cantiques qu'il avait composés, tandis que lui les exhortait. Les soldats n'osèrent l'arracher de son asile. Chers jeunes amis, cette fermeté pour soutenir la gloire du Seigneur Jésus, le Fils éternel de Dieu, est un exemple que nous avons à suivre. Nous ne sommes pas exposés à une persécution ouverte de la part de ceux qui ne croient pas, mais à leurs raisonnements subtils. Restons attachés de cœur à Celui qui est « le Dieu véritable et la vie éternelle. » (1 Jean V, 20.)

Avant de vous parler d'autres faits qui vous feront connaître Ambroise, son caractère et son influence, je vous dirai quelques mots sur l'empereur d'Orient Théodose, dont il fut l'ami constant, bien qu'il ait dû plus d'une fois s'opposer à lui. Théodose était né en Espagne, en l'an 346, et fut proclamé empereur, en 379, par Gratien, fils de cette impératrice Justine dont je vous ai parlé. Plus tard, Théodose devint maître de tout l'empire. A cette époque, l'empire romain, la quatrième monarchie dont parle Daniel (Daniel II, 40-43 ; VII, 7, 8 ; 19-26), était menacé de toutes parts par les Barbares. Théodose, qui était un brave et habile général, sut les contenir autant par les armes que par sa prudence et sa générosité. A l'intérieur de l'empire, le paganisme n'avait pas encore perdu toute sa puissance et cherchait à relever la tête. Symmaque, préfet de Rome et orateur distingué, avait fait, en faveur du paganisme, un plaidoyer éloquent qu'Ambroise réfuta. D'un autre côté, les ariens et d'autres sectes combattaient la saine doctrine relativement au Sauveur. Théodose semble avoir été un instrument dans la main de Dieu pour arrêter les Barbares, et donner quelque répit à cet empire romain si corrompu et qui avait versé le sang des saints (Daniel VII, 21 ; Apocalypse XVIII, 24 ; XVII, 6), et aussi pour détruire en grande

partie les restes du paganisme, et réprimer l'arianisme.

Théodose, tout en professant le christianisme, n'avait pas été baptisé. Mais étant tombé gravement malade, vers la fin de la première année de son règne, il demanda le baptême. Aussitôt après, il rendit un édit dans lequel il confessait sa foi et ordonnait que « toutes les nations qui étaient sous sa domination, s'attachassent fermement à la doctrine enseignée par Pierre aux Romains, et crussent à la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, comme égaux en Majesté, et formant une Trinité bénie. » Ceux qui contreviendraient, devaient, dit l'empereur, s'attendre à des peines sévères.

Cela ne vous rappelle-t-il pas, mes jeunes amis, l'édit du roi Nébucadnetsar rapporté en Daniel III, 29, 30 ? Théodose avait bien raison de confesser sa foi, c'était un bel exemple, mais comme chrétien il aurait dû mieux savoir qu'un roi païen, et ne pas vouloir obliger ses sujets à croire comme lui, sous menace de peines temporelles. Malheureusement les évêques qui l'entouraient, et Ambroise lui-même, malgré sa piété, l'encourageaient dans cette voie et même excitaient ses rigueurs. Nous le voyons par l'exemple suivant. En Palestine, des chrétiens, conduits par un évêque, avaient incendié une synagogue des Juifs, et des moines avaient saccagé le lieu où certains hérétiques se réunissaient. Théodose, informé de ces faits, avait ordonné que les coupables fussent condamnés à rétablir les édifices détruits ou à en payer le prix. Mais Ambroise l'ayant appris, écrivit à l'empereur pour le prier de retirer cet ordre, prétendant que reconstruire la synagogue serait un triomphe des Juifs sur la foi, et que ce serait léser les chrétiens. L'empereur ne céda point d'abord, mais Ambroise ayant insisté publiquement,

Théodose promit solennellement de ne pas punir les coupables.

Vous voyez, mes jeunes amis, quelle étrange idée Ambroise avait de sa mission comme évêque chrétien. Au lieu d'encourager l'empereur dans la voie de la justice, il l'en détourne sous un faux prétexte. Là est le germe de ce qui se développa plus tard d'une manière terrible dans l'Église romaine, qui en vint à prétendre qu'il fallait chasser et brûler les Juifs et les hérétiques. On voit encore en cela le commencement de cette domination que le clergé prétendit plus tard exercer sur les rois et les princes, en opposition avec ce que dit l'apôtre Paul : « Que toute âme soit soumise aux autorités qui sont au-dessus d'elle. » (Romains XIII, 1-5.)

Dans une occasion toute différente, Ambroise employa son influence et son autorité vis-à-vis de l'empereur d'une manière plus conforme à son caractère d'évêque chrétien.

Je dois vous dire, mes jeunes amis, qu'avec toutes ses nobles qualités, Théodose avait un caractère violent et se laissait aller à des accès de colère qui l'entraînaient dans des actes injustes et cruels, dont ensuite il se repentait amèrement, mais souvent aussi lorsqu'il était trop tard. C'est ce qui eut lieu dans l'occasion suivante. A Thessalonique, durant des jeux publics (1), le gouverneur avait refusé de mettre en liberté un cocher du cirque, aimé du public, mais coupable d'un crime affreux. Le peuple se souleva et tua le gouverneur et plusieurs de ses

(1) Malgré la profession chrétienne de la majorité de la population, les jeux et les représentations théâtrales, restes du paganisme, continuaient dans les villes de l'empire, et même les chrétiens étaient souvent passionnés pour ces fêtes. Les pasteurs fidèles et les âmes sérieuses les réprouvaient. Qu'est-ce à dire de nos jours ?

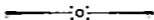
officiers. En apprenant cette nouvelle, l'empereur entra dans une colère terrible et ordonna un massacre général des habitants de Thessalonique. Ambroise intervint, et l'empereur promit de pardonner. Mais excité par ses conseillers et en particulier par Rufin, son premier ministre, qui fit ressortir la nécessité de châtier un si grand crime, Théodose revint de son premier mouvement de clémence, et le message de mort fut expédié. L'empereur ensuite, sans doute saisi de remords, voulut le révoquer, mais le second messenger arriva trop tard, 7000 personnes réunies dans le cirque avaient été massacrées par les soldats, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe.

Ambroise apprit bientôt cette triste nouvelle. Saisi de douleur, il se retira à la campagne pour éviter la présence de l'empereur. Mais, en fidèle serviteur de Dieu, sans se préoccuper du rang du coupable, agissant comme autrefois Nathan à l'égard du roi David, il écrivit à Théodose une lettre dans laquelle il plaçait devant lui la grandeur de sa faute, et lui déclarait qu'il ne pourrait plus être admis dans l'Église avant d'avoir donné des preuves d'une vraie repentance. L'empereur sentait vivement les reproches de l'évêque et ceux de sa conscience. Il se rendit cependant à Milan et voulut entrer dans l'église. Mais Ambroise l'arrêta sur le seuil et lui défendit d'aller plus avant, lui qui était souillé du sang innocent. Théodose protestait de sa contrition réelle, mais l'évêque lui dit qu'une faute publique devait être expiée publiquement. Et comme l'empereur invoquait l'exemple de David, Ambroise lui dit hardiment : « Tu as imité David dans son crime, imite-le aussi dans sa pénitence. » L'empereur se soumit à ce que l'évêque lui imposait. Durant huit mois, le puissant monarque, dépouillé de ses ornements impériaux, resta confondu avec la foule des

pénitents à la porte de l'église, durant les services publics. Aux fêtes de Noël, il supplia l'évêque de le recevoir de nouveau dans la communion des fidèles, disant : « Le temple de Dieu, ouvert aux esclaves et aux mendiants, est fermé pour moi ! » Ambroise le reçut, à la condition que désormais il ne sanctionnerait un arrêt de mort que trente jours après la sentence. Utile restriction qui permettait à la colère de se calmer. L'empereur entra dans l'église, se dépouilla des insignes de son pouvoir, et, prosterné sur le sol nu, fit confession de son crime, en disant : « Mon âme est attachée à la poussière, fais-moi vivre selon ta parole. » (Psaume CXIX, 25.) Le peuple tout entier avec Ambroise mêlaient leurs larmes et leurs prières aux siennes (1). C'est un grand spectacle, mes jeunes amis ; il nous rappelle que, devant Dieu, il n'y a point d'acceptation de personnes. Nous pouvons admirer l'humilité de ce grand empereur qui reconnaît les droits de Dieu, et y voit l'effet d'une conscience exercée et une vraie crainte de Dieu. Quant à Ambroise, nous voyons qu'il avait une vraie sollicitude pour l'empereur qu'il aimait, et un sentiment profond de ce qui est dû à Dieu. Il agissait avec la conscience sérieuse de son devoir, et pour le maintien de la justice. Plus tard, malheureusement, le pouvoir clérical a pris en main la conscience des princes pour exciter de mauvais sentiments, et les engager dans des actes coupables, et ensuite tranquilliser leurs consciences.

Théodose mourut à Milan en l'an 395, et Ambroise le suivit deux ans plus tard, accomplissant jusqu'au bout les devoirs de sa charge.

(1) Dans le discours qu'Ambroise prononça à l'occasion de la mort de Théodose, il dit que plus un jour ne se passa, sans que l'empereur se souvint de cette grande faute où l'avait entraîné sa passion.



Marguerite

La petite Marguerite avait quatre ans. C'était une gentille enfant intelligente, avec de beaux cheveux blonds bouclés et de grands yeux bleus. Un jour, une jeune demoiselle, M^{lle} N., qui était venue demeurer chez sa mère, demanda à Marguerite si elle avait entendu parler du cher Sauveur qui est mort pour les pécheurs, jeunes ou vieux. Marguerite fut très étonnée de cette question, car elle ne savait pas qui était Jésus, sa mère ne lui ayant pas même enseigné à dire une prière avant d'aller au lit.

M^{lle} N., surprise de l'ignorance de l'enfant, la prit sur ses genoux, et lui dit : « Écoute, Marguerite ; chaque dimanche j'enseigne à des petits garçons qui est Jésus, et ce qu'il a fait, et je leur parle de la belle demeure qu'il est allé préparer pour les petits enfants qui l'aiment. »

« Oh ! » dit Marguerite, « je croyais que vous leur appreniez à lire. Moi j'apprends mes lettres à l'école. »

« Non, ma chérie. Le dimanche, je leur parle de Jésus qui est venu du ciel et qui est mort sur une croix pour ôter nos péchés. Il dit à tous les petits enfants : « Venez à moi, » et il veut te pardonner toutes les méchantes choses que tu as faites, et bientôt il veut te prendre dans cette belle demeure, au-dessus du ciel bleu, car c'est là qu'il vit maintenant. »

« Là-haut dans le ciel bleu ! Je ne puis pas le voir, » dit Marguerite en regardant vivement par la fenêtre. « Est-ce que vous êtes venue du ciel pour me parler de Jésus ? Est-ce là que vous demeurez, quand vous êtes chez vous ? Maman m'a dit que vous êtes arrivée par le train, et non pas que vous êtes descendue du ciel. »

« Non, Marguerite ; je ne suis pas descendue du ciel ; mais je crois que Dieu m'a envoyée ici pour te parler du Seigneur Jésus et de son amour. Écoute-moi donc bien. Il y a de cela bien longtemps, Dieu a envoyé son fils du ciel sur cette terre. Il venait pour chercher et sauver les pécheurs, et c'est pour cela qu'il fut nommé Jésus, ce qui veut dire Sauveur. Jésus a d'abord été un petit enfant comme toi, et fut toujours obéissant à sa mère Marie, et à Joseph qui était le mari de Marie. Jésus grandit, et devint un homme, et alla de lieu en lieu faisant du bien, guérissant les malades, nourrissant les pauvres, bénissant les petits enfants, étant toujours doux et plein d'amour envers tous. Mais les hommes ne l'aimaient pas, et un jour ils le prirent, le clouèrent à une croix, et là il mourut. Mais Dieu Lui a rendu la vie, et maintenant il est dans le ciel, et tous ceux qui se confient en Lui, petits ou grands, ont leurs péchés pardonnés. Mais si on ne se confie pas en Lui et si on ne l'aime pas, il ne peut pas vous prendre avec Lui dans sa belle demeure du ciel, car c'est un endroit saint où ceux qui font de mauvaises choses ne peuvent pas entrer. »

« Mais est-ce que je mourrai si j'aime Jésus, et si je me confie en Lui ? » demanda Marguerite.

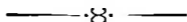
« Non, ma chérie. Nous aimons Jésus, parce qu'il nous a aimés le premier, et quand nous l'aimons, nous faisons tous nos efforts pour Lui plaire en étant sages et obéissants. »

« Oh ! alors je voudrais bien l'aimer, » dit Marguerite, « et j'irai un jour avec Lui dans le beau ciel bleu. Je veux dire tout cela à mon petit frère et à maman, et ils l'aimeront aussi et iront aussi avec Lui dans sa belle demeure. Et vous leur direz aussi toutes ces choses, n'est-ce pas, M^{lle} N. ? »

Ce soir, pour la première fois, Marguerite apprit

à prier Dieu. Elle ne comprenait pas d'abord ce que voulait dire M^{lle} N., quand celle-ci lui dit de se mettre à genoux avant d'aller au lit ; mais quand elle sut que Dieu l'entendrait, elle répéta volontiers sa petite prière.

Le Seigneur Jésus aime les petits enfants ; c'est Lui qui avait envoyé M^{lle} N. auprès de Marguerite, pour lui dire qu'il l'avait sauvée et voulait l'avoir dans son ciel avec Lui. Et c'est Lui qui m'a mis au cœur de vous inviter aussi, petits enfants, à vous confier en ce bon Sauveur et à l'aimer. « Comme un berger il paîtra son troupeau ; par son bras il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein. » (Ésaïe XL, 11.)



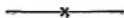
La maison paternelle

Je vais chez moi. — Sur la terre étrangère
Que vois-je, hélas ! péché, souffrance et deuil.
Je vais chez moi. — De la maison du Père
Bientôt, bientôt, je franchirai le seuil.

Je vais chez moi. — Jésus, pendant la course,
Veille sur moi, me porte sur son cœur,
Me désaltère à la vivante source ;
Du pain du ciel je goûte la saveur.

Je vais chez moi. — Bien courte est la distance
Qui me sépare encor de la Cité
Où pour toujours expire l'espérance,
Pour faire place à la réalité.

C. S.



Réponses aux questions du mois de mai

1^o Les noms donnés à Dieu dans la Genèse sont : DIEU, surtout dans le premier chapitre.

L'ÉTERNEL DIEU dans le second et le troisième, quand il entre en relation avec l'homme. Les deux noms sont réunis pour montrer que c'est le même Dieu que dans le premier chapitre.

Plus loin, c'est presque toujours l'ÉTERNEL, Dieu en relation avec l'homme. Quand il s'agit de l'Être souverain, le Créateur et Celui qui domine sur tout, nous trouvons DIEU. Comparez dans le chapitre VI, les versets 13-22, avec les versets 1-5 du chapitre VII. Voyez aussi le remarquable verset 16. Comparez encore le chapitre VIII, verset 1, avec les versets 20 et suivants.

« Le DIEU TRÈS-HAUT, possesseur des cieux et de la terre ; » ce sont les paroles de Melchisédec. Mais quand Abraham parle, c'est l'ÉTERNEL, le DIEU TRÈS-HAUT » (XIV, 18-22), SEIGNEUR ÉTERNEL (XV, 2). Le DIEU [Fort], TOUT-PUISSANT. (XVII, 1 ; XXVIII, 3 ; XXXV, 11 ; XLIII, 14 ; XLVIII, 3.) L'ÉTERNEL, LE DIEU [Fort] D'ÉTERNITÉ. (XXI, 33.) L'ÉTERNEL, LE DIEU DES CIEUX ET LE DIEU DE LA TERRE, c'est-à-dire le Dieu souverain. (XXIV, 3.)

2^o C'est essentiellement sous le nom de DIEU [Fort] TOUT-PUISSANT, que Dieu s'est révélé aux patriarches. Voyez les versets indiqués ci-dessus.

3^o « Dieu dit à Moïse : JE SUIS CELUI QUI SUIS. Tu diras ainsi aux fils d'Israël : JE SUIS m'a envoyé vers vous. » C'est là son nom essentiel, indiquant qu'Il existe par Lui-même. Mais ensuite Dieu ajoute :

« L'ÉTERNEL, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous : c'est là mon nom éternellement. » (Exode III, 14, 15.) Ainsi l'ÉTERNEL, Celui qui ne change pas, qui est fidèle pour accomplir ses promesses, tel est le nom que Dieu prend en relation avec Israël, son peuple terrestre. Aussi nous trouvons toujours dès lors : « L'Éternel, ton Dieu, » ou « notre Dieu, » ou « votre Dieu, » etc. Et aussitôt Moïse dit à Pharaon : « L'Éternel, le Dieu des Hébreux. » (Exode III, 18.) Voyez encore Exode VI, 2-8. Dieu n'avait pas traité alliance avec Abraham sous son nom d'Éternel, mais de Dieu Tout-puissant.

4° Les chrétiens connaissent Dieu sous le nom précieux et si doux de Père. C'est son Fils bien-aimé qui nous l'a fait ainsi connaître et qui nous met en relation avec Lui comme ses enfants. (Voyez Matthieu V, 48 ; VI, 1, 4, 6, 9, etc. Jean XVII, 28 ; XX, 17.)

Questions pour le mois de juin

1° Où et par qui nous est-il dit que Dieu est esprit ?

2° Citez quelques passages qui nous parlent de la toute-puissance de Dieu.

3° Quelques passages où il est dit qu'Il est présent partout, et qu'Il connaît toutes choses.

4° Où est-il dit qu'Il est invisible, que nul œil mortel ne peut le voir ?

5° Citez un ou plusieurs passages qui disent qu'Il ne change pas, qu'Il est immuable.

6° Où est-il dit qu'Il est éternel et insondable ?

7° Qu'est-ce qui nous fait connaître qu'il y a un Dieu, et qui est-ce qui nous a fait connaître Dieu ?



Jean, le jeune pâtre

I

L'ENFANCE DE JEAN

Dans ce récit, mes jeunes amis, je désire placer devant vous un exemple de la grâce de Dieu opérant déjà de bonne heure dans le cœur d'un jeune garçon pour l'amener à trouver le salut et la paix en Jésus. Vous y verrez aussi les voies merveilleuses du Seigneur envers lui pour produire ce précieux résultat. Puisse cette simple histoire être en bénédiction pour vous tous, mes chers lecteurs.

Jean naquit de parents catholiques dans un des cantons de la Suisse allemande. Il eut le malheur de perdre sa mère le jour même de sa naissance ; mais la bonté du Seigneur commença, déjà dans cette circonstance, à se manifester envers lui. Une tante, sœur de son père, prit dès ce moment soin de lui, ainsi que de ses sœurs et de son frère.

Cette tante, tout en étant zélée pour accomplir les pratiques de sa religion, avait une piété réelle ; elle

craignait Dieu et aimait à lire sa Parole qu'elle préférait à tous les livres de dévotion. Aussi cette précieuse Parole, dont l'entrée dans le cœur illumine et donne la sagesse (Psaume CXIX, 130), agissait-elle avec bénédiction dans sa vie, et c'est ainsi que la tante de Jean exerça une heureuse influence morale sur ses neveux et nièces. Oh ! qu'heureux sont les parents qui prennent soin d'élever ainsi leurs enfants « sous les avertissements du Seigneur » (Éphésiens VI, 4), et qu'heureux sont les enfants qui y soumettent leur cœur ! (Proverbes I, 8, 9.)

Jean était d'un naturel tranquille. Tandis que son frère et ses sœurs aimaient le mouvement et les jeux, lui n'avait pas de plus grand plaisir que de rester auprès de sa tante et de s'entretenir avec elle. Au lieu de lui raconter les légendes des saints et les traditions des anciens temps, elle lui disait les merveilleux récits des Saintes Écritures : l'histoire des patriarches, celles de Joseph, du petit Samuel et du jeune David, ainsi que les miracles opérés par les prophètes Élie et Élisée. Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout à répéter aux enfants, c'était ce qui concerne le Seigneur Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu. Elle leur racontait sa vie toute d'obéissance envers Dieu, son Père, et pleine d'amour pour les pécheurs ; elle leur parlait de sa compassion pour les affligés, de sa tendresse pour les enfants, puis elle leur racontait sa mort douloureuse sur la croix, sa résurrection et son ascension glorieuses. Cette chère tante connaissait bien Jésus comme son Sauveur, et parlait souvent avec larmes de son amour, quoiqu'elle ignorât encore toute l'efficacité de son sacrifice.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de l'enfance de Jean. Quelques grains de la semence divine, de la Parole qui a la puissance de sauver les âmes,

avaient été implantés dans son jeune cœur et y germèrent plus tard. (Jacques I, 21.) Sa tante, dont il était le favori, ne s'épargnait aucune peine pour l'élever pieusement. Autant qu'il était en elle de le faire, elle lui donna, comme le firent au jeune Timothée sa mère et sa grand'mère, la connaissance des « saintes lettres, » qui peuvent « rendre sage à salut par la foi au Seigneur Jésus. » (2 Timothée III, 15.)

La plupart de vous, mes jeunes lecteurs, vous jouissez aussi de ce privilège d'avoir les Écritures divinement inspirées entre vos mains, ainsi que des parents et des amis qui vous instruisent ; puissiez-vous en profiter.

L'heureux temps de la première enfance de Jean prit fin. Par suite de circonstances défavorables, son père, qui jouissait d'une certaine aisance, perdit tout ce qu'il possédait, et en vint à ne plus même être en état de pourvoir aux besoins de sa famille. La tante alla demeurer chez un autre de ses frères, et les enfants furent placés chez des parents qui voulurent bien s'en charger. Quant à Jean, ce fut sa grand'mère maternelle qui le prit chez elle. Il avait alors neuf ans.

Quel changement pour notre jeune ami ! Il avait passé par des jours bien pénibles, pendant les derniers temps qu'il était chez son père. La pauvreté et même la misère s'y faisaient douloureusement sentir ; mais au moins la bonne tante était là pour encourager et soutenir. Chez la grand'mère, ce fut autre chose. Elle était très religieuse et même dévote, mais sa religion consistait surtout en ordonnances et en cérémonies qui ne parlent point au cœur, et ne satisfont pas les besoins de l'âme. De plus c'était une personne intéressée, et le pauvre Jean dut travailler beaucoup pour son âge et ses forces,

Peu après son arrivée chez sa grand'mère, le curé du village le prit à son service et il devint enfant de chœur. Outre les messes à servir, il était souvent employé à la cure à toutes sortes d'ouvrages. Durant les mois d'automne, il lui fallait garder le bétail dans les prairies. C'est alors que Dieu commença à agir dans son âme. Seul avec ses bêtes dans les pâturages entourés de bois, loin du village et de ses habitants, Jean fut amené à penser à l'état de son âme devant Dieu. Sa conscience fut réveillée ; il vit combien, tout jeune qu'il était, ses péchés le rendaient coupable aux yeux de Dieu ; il les sentait peser lourdement sur lui, et la pensée du jugement et de la redoutable éternité où il pouvait être précipité tout d'un coup par la mort sans être prêt, le jeta dans une crainte et un trouble qui le suivaient partout. Et vous, mon jeune lecteur, pensez-vous à ce moment où il vous faudra paraître devant Dieu ? Êtes-vous prêt à cela ?

Vers cette époque, Jean se confessa pour la première fois, et, deux ans plus tard, il fit sa première communion. Sous l'impression dont je vous parlais plus haut, Jean priait souvent, que ce fût aux champs, ou en chemin dans les courses qu'il avait à faire, ou à l'église. Chez sa grand'mère, on n'allait jamais se mettre au lit sans avoir récité le rosaire (1) à genoux.

(1) Le rosaire est un grand chapelet, composé de quinze dizaines de grains enfilés sur chacun desquels on dit un Ave Maria à l'honneur de la vierge Marie ; les dizaines sont séparées par un plus gros grain sur lequel on dit un Pater. L'Ave Maria est en latin la salutation de l'ange à Marie ; le Pater est dans la même langue ce que nous nommons l'oraison dominicale. Mes jeunes lecteurs comprennent que ce sont là des redites que le Seigneur condamnait. (Matthieu VI, 7.) Mais Jean et ses parents ne connaissaient pas mieux, et agissaient sincèrement.

Mais toutes ces formes n'étaient pour le pauvre Jean que des citernes crevassées qui ne contenaient pas l'eau dont son âme avait soif. (Jérémie II, 13.) Elles ne tranquillisaient pas sa conscience et ne dissipèrent pas ses craintes, qui allaient plutôt en augmentant. Il s'accusait de manquer de sincérité dans l'accomplissement de ses devoirs religieux et des pénitences qui lui étaient imposées, et était malheureux en sentant tant de pensées vaines s'agiter dans son esprit, et les choses extérieures occuper une si grande place dans son cœur. Il éprouvait ce que l'apôtre dit : « Le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais. » (Romains VII, 19.) Dans ce trouble si grand de son âme, il commença à désirer être moine. Il se disait que, n'ayant alors à s'occuper que de choses religieuses, il trouverait le repos. Mais le Seigneur est plein de bonté. C'est Lui qui avait réveillé la conscience et le cœur de Jean ; Il voulait le garder de tout pas qui l'aurait davantage éloigné de Lui, et l'amener enfin au vrai repos. Nous verrons de quelle manière le Seigneur, dans sa miséricorde, commença à faire entrevoir à notre jeune ami comment il pourrait trouver du soulagement.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

REPENTIR ET RELÈVEMENT DE DAVID

(2 Samuel XII.)

SOPHIE. — Nous sommes restés, dans l'histoire de David, au moment où Nathan vient de lui annoncer

le terrible jugement de Dieu. Veux-tu me dire maintenant, chère maman, comment David reçut ce message ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu est comparée à un marteau qui brise le roc (1), et aussi à une épée qui transperce. Sous les coups répétés de ce marteau, le cœur de David fut brisé, et l'épée de la Parole atteignit sa conscience. Il vit l'horreur de sa faute, et s'écria : « J'ai péché contre l'Éternel. » Remarque bien cette parole, mon enfant. C'est *contre l'Éternel* qu'il reconnaît avoir péché, parce qu'il avait transgressé ses commandements. La moindre faute que nous commettons en pensées ou en actes est contre Dieu.

SOPHIE. — Ah ! maman, on est heureux de voir David s'humilier enfin et confesser son péché. Il devait être bien soulagé.

LA MÈRE. — Je le pense. Mais ce n'est pas tout. David n'ajoute rien à sa confession. Il attend la sentence que l'Éternel prononcera sur lui. Il savait bien que la loi prononçait la peine de mort contre son double crime. Que pouvait-il dire ? Mais il y avait autre chose que la loi, quelque chose qui vient du cœur de Dieu. Sais-tu ce que c'est ?

SOPHIE. — Je crois le savoir, maman, c'est le pardon. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il vive (2).

LA MÈRE. — Et comment nomme-t-on cette disposition du cœur de Dieu ?

SOPHIE. — C'est la grâce, maman. La grâce est pour les coupables. Que peuvent-ils espérer d'autre ?

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Si la grâce, l'amour de Dieu envers des coupables, n'existait pas, nous qui sommes tous des pécheurs, nous péririons.

(1) Jérémie XXIII, 29. — (2) Ézéchiel XXXIII, 11.

« Vous êtes sauvés par la grâce, » dit l'Écriture (1). Mais comment Dieu, qui est juste, peut-il ne pas punir des pécheurs ?

SOPHIE. — Oh ! maman, je le sais. Jésus a souffert et est mort à la place des pécheurs, et c'est à cause de Lui que Dieu peut nous pardonner (2).

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant ; et c'est en cela que paraît « le grand amour dont Dieu nous a aimés (3). »

SOPHIE. — Ainsi Dieu pardonna à David ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Nathan, de la part de l'Éternel, lui déclara : « Aussi l'Éternel a fait passer ton péché ; tu ne mourras point. »

SOPHIE. — Comme David dut être soulagé. Mais, maman, il y a une chose que je ne comprends pas bien. C'est comment Dieu pouvait pardonner à David, puisque le Seigneur Jésus n'était pas encore venu pour mourir pour les pécheurs.

LA MÈRE. — Dieu nous l'explique, mon enfant, dans un passage de l'épître aux Romains (4). Il savait dès l'éternité que l'homme pécherait et, dès l'éternité aussi, il avait préparé un moyen de salut. Son Fils bien-aimé devait venir et être une victime pour le péché (5). C'est à cause de ce sacrifice, qui devait être accompli, que Dieu pouvait supporter les péchés et faire grâce aux pécheurs repentants avant la venue de Jésus.

SOPHIE. — Mais David ne pouvait pas savoir cela.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; mais il croyait Dieu qui lui donnait l'assurance de son pardon. C'est ainsi qu'Abraham fut aussi justifié (6), et c'est aussi de cette manière que le pécheur est sauvé main-

(1) Éphésiens II, 8. — (2) Romains III, 24.

(3) Éphésiens II, 4 — (4) Romains III, 25, 26.

(5) Lisez 1 Pierre I, 19, 20 ; Tite I, 2.

(6) Romains IV, 3-5.

tenant. C'est en croyant Dieu : « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, » est-il dit.

SOPHIE. — Je comprends, maman. Je vois que nous avons à nous confier simplement en Dieu. Combien cela est précieux pour nous de connaître son amour et sa miséricorde ! David n'était-il pas bien heureux après que l'Éternel lui eut dit qu'il ne mourrait pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il exprime son bonheur dans un beau Psaume. Mais il y en a un autre dans lequel il dit sa profonde douleur d'avoir offensé l'Éternel, son Dieu, qui l'avait comblé de tant de bénédictions. On peut y voir combien sa repentance est vraie et sérieuse, et comme il se juge devant Dieu. C'est le Psaume LI. Lis-en les quatre premiers versets.

SOPHIE (*lit*). — « Use de grâce envers moi, ô Dieu ! Selon ta bonté, selon la grandeur de tes compassions, efface mes transgressions. Lave-moi pleinement de mon iniquité et purifie-moi de mon péché. Car je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. Contre toi, contre toi seul, j'ai péché, et j'ai fait ce qui est mauvais à tes yeux ; afin que tu sois justifié quand tu parles, trouvé pur quand tu juges. »

LA MÈRE. — Tu vois quelle douleur David éprouvait, quel besoin de la grâce et du pardon il ressentait. C'est là, sans doute, ce qui remplissait de plus en plus son cœur, à mesure que les paroles de Nathan se faisaient entendre. Le verset 5 nous apprend que David reconnaissait aussi qu'il était pécheur de nature. « J'ai été enfanté dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché, » dit-il. C'est une triste vérité, mon enfant. Nous naissons tous pécheurs, ayant le péché en nous. C'est l'héritage que tous les hommes tiennent d'Adam (1), et c'est

(1) Romains V, 12.

de ce fond de notre être que viennent tous les péchés (1). Quel bonheur d'avoir Jésus qui nous sauve du péché et de nos péchés (2) ! Mais David ne connaissait pas cela. Il savait que Dieu prend plaisir à un cœur vrai, qui ne cache rien, et il confessait sa faute. Il savait aussi que Dieu est miséricordieux, plein de compassion et qu'il peut pardonner (3), et, dans l'angoisse de son cœur, il l'implore avec insistance pour être pardonné, lavé et purifié. Lis le verset 7.

SOPHIE (*lit*). — « Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai pur ; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. » Que veut dire David, chère maman, en demandant d'être purifié avec de l'hysope ?

LA MÈRE. — L'hysope était une petite plante qui poussait sur les vieilles murailles (4). On s'en servait pour faire des aspersions (5), spécialement dans la purification du lépreux, et aussi celle d'un homme qui s'était rendu impur en touchant un corps mort. David se considérait sans doute comme souillé par la lèpre du péché, et rendu impur par le meurtre qu'il avait commis, et il demande à Dieu de le purifier intérieurement, dans son âme, de même que le lépreux et l'homme impur étaient purifiés extérieurement. Dieu seul pouvait le faire.

(1) Matthieu XV, 19.

(2) Romains VI, 2, 6, 11 ; Colossiens II, 13.

(3) Psaume CXXX, 4.

(4) 1 Rois IV, 33. Le cèdre est le symbole de la grandeur humaine ; l'hysope de la petitesse.

(5) Dans la Pâque, on aspergeait le linteau et les poteaux de la porte avec un bouquet d'hysope trempé dans le sang de l'agneau pascal. (Exode XII, 22.) Pour la purification du lépreux, on l'aspergeait sept fois avec le passereau vivant, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope plongés dans le sang du passereau égorgé. (Lévitique XIV, 2-7. Voyez aussi Nombres XIX, 6, 18, et Jean XIX, 29.)

SOPHIE. — C'est le sang de Jésus-Christ qui purifie de tout péché (1), n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Nous savons cela, mais David ignorait cette précieuse vérité. Seulement il avait confiance dans les compassions de Dieu.

SOPHIE. — J'aime beaucoup ce verset, maman. Être plus blanc que la neige aux yeux de Dieu, comme c'est beau. Ne plus avoir aucune tache de péché sur soi, de sorte que nous plaisions à Dieu. C'est quand nous avons été lavés dans le sang de Christ que nous sommes tels (2). Et je me rappelle aussi que ceux qui sont devant le trône et devant l'Agneau sont vêtus de longues robes blanchies dans son sang (3). Combien l'on aimerait être déjà là !

LA MÈRE. — Nous y serons bientôt, mon enfant. En attendant, demandons au Seigneur d'être du nombre de ceux qui, lavés de leurs péchés, prennent soin de marcher purement dans ce monde (4). Te souviens-tu de la petite fille qui jouait avec de la neige et de la prière qu'elle adressait à Dieu ? Elle disait que c'était la prière de la neige (5).

SOPHIE. — Oui, maman. Elle disait : « Lave-moi, et je serai plus blanche que la neige. » C'est ce que je dis aussi souvent.

LA MÈRE. — Je veux te dire une autre petite histoire à propos de ces paroles. Un pauvre homme qui avait été adonné à la boisson, racontait à quelqu'un sa conversion au Seigneur. « J'étais, » disait-il, « un grand amateur des liqueurs fortes et passais une grande partie de mon temps à l'auberge à satisfaire

(1) 1 Jean I, 7. — (2) Apocalypse I, 5.

(3) Apocalypse VII, 9, 14.

(4) Apocalypse III, 4, 5 ; 2 Corinthiens VI, 17 ; VII, 1.

(5) Bonne Nouvelle 1889, page 99.

ma passion. De mon âme, je n'avais aucun souci, et j'avais l'habitude, le dimanche, de rester au lit la plus grande partie du jour. Des années s'étaient écoulées sans que je misse les pieds dans un endroit où la parole de Dieu était annoncée. Mais si je ne tenais pas pour moi-même à assister à un service divin, je voulais que mes enfants s'y rendissent, ainsi qu'à l'école du dimanche. Il arriva qu'un dimanche, en revenant de l'école, ma plus petite fille, une gentille enfant de six ans, vint vers moi et me dit, pendant que je lui caressais les cheveux : « Papa, pourquoi ne viens-tu pas aussi là où on parle de Jésus ? » Cela m'alla au cœur, mais la fillette continua : « On chante un si beau cantique qui dit : Lavé et pur, et plus blanc que la neige. » Je lui dis : « Comment cela se peut-il, mon enfant ? Connais-tu quelque chose de plus blanc que la neige ? » — « Oh ! oui, papa ; le sang de Jésus nous rend plus blancs que la neige ! » En entendant ma jeune enfant qui n'avait que six ans, m'enseigner ainsi, j'eus honte de moi. En même temps, je sentis quel grand pécheur j'étais, et combien j'avais besoin d'être lavé pour pouvoir paraître devant Dieu. Ces paroles « *plus blanc que la neige* » me poursuivaient sans cesse. Mes péchés se présentaient toujours plus vivement à mon esprit, et l'éternité m'apparaissait terrible. J'essayai de chasser ces pensées en m'enivrant. Mais à mon réveil elles étaient là. Enfin je me tournai vers Dieu, je le suppliai de me sauver, et il me donna de saisir pour moi-même ces précieuses paroles : « Le sang de Jésus-Christ, son fils, nous purifie de tout péché. » Je sus alors ce que c'est que d'être plus blanc que la neige, et je n'ai cessé d'en bénir Dieu. »

SOPHIE. — C'est une très belle histoire, maman. La petite fille a dû être bien heureuse de voir son cher père aimer Jésus.

LA MÈRE. — Je n'en doute pas. Maintenant, continuons notre Psaume qui exprime si bien les sentiments de David et ceux de toute âme vraiment repentante. Lis le verset 8.

SOPHIE (*lit*). — « Fais-moi entendre la joie et l'allégresse, afin que les os que tu as brisés se réjouissent. » Je vois, maman, combien David était malheureux, jusqu'à ce que Dieu lui eût pardonné.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il en est ainsi pour tout enfant de Dieu qui est tombé en faute. Tant qu'il n'est pas rentré dans la communion de son Père céleste, il n'y a pas de bonheur pour lui. C'est comme lorsqu'un enfant a désobéi à ses parents ; il ne peut être heureux qu'avec l'assurance de leur pardon. David continue à supplier Dieu d'ôter son péché de devant ses yeux : « Cache ta face de mes péchés, et efface toutes mes iniquités, » dit-il. Il voudrait que le Dieu juste et saint ne regardât point à ses fautes, parce qu'il sait qu'elles ne peuvent que provoquer son jugement, et empêcher David de jouir de la clarté de sa face. David sait bien aussi qu'il a un mauvais cœur rusé et malin, qui ne peut que l'entraîner au mal, et il adresse à Dieu cette prière : « Crée-moi un cœur pur, ô Dieu ! et renouvelle au dedans de moi un esprit droit. » Un cœur pur est celui qui est tout entier pour Dieu, un esprit droit est celui qui ne cherche point de détours pour cacher ses fautes. Mais c'est Dieu qui seul peut créer en nous ce cœur et cet esprit (1).

SOPHIE. — Ah ! maman ; David se souvenait de ce qu'il avait fait pour cacher son grand péché.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et il se rappelait comment son cœur s'était laissé aller à une affection

(1) Lisez sur ce sujet Éphésiens II, 10 ; Romains XII, 2. Comparez Tite III, 5.

coupable. Et en y pensant, il sentait que si Dieu le traitait selon ses mérites, il le bannirait de sa présence. C'est pourquoi David dit : « Ne me renvoie pas de devant ta face, et ne m'ôte pas l'esprit de ta sainteté. Rends-moi la joie de ton salut. »

SOPHIE. — Pauvre David ! comme il souffrait ! Mais n'est-ce pas, maman, c'était bon pour lui.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il lui était bon de sentir toute l'amertume du péché, afin qu'ensuite il pût apprécier la grandeur de la grâce de Dieu. Et voici que maintenant son crime odieux se dresse devant ses yeux. « O Dieu ! » s'écrie-t-il, « délivre-moi de la coulpe du sang. » De quel sang voulait-il parler ?

SOPHIE. — De celui d'Urie, maman, de cet homme innocent qu'il avait fait périr.

LA MÈRE. — L'image de ce brave serviteur mourant par son ordre sous l'épée des Ammonites, se présentait à lui. Quelle chose terrible !

SOPHIE. — Mais, maman, il me vient une pensée. Est-ce que David n'aurait pas pu offrir un sacrifice pour son péché ? Quand nous avons lu le Lévitique, j'ai vu que si quelqu'un avait péché, il devait sacrifier un jeune taureau ou un agneau.

LA MÈRE. — Il n'y avait point de sacrifice pour les crimes dont David s'était rendu coupable. La peine prononcée était la mort. David le savait. Aussi dit-il : « Tu ne prends pas plaisir aux sacrifices, autrement j'en donnerais. Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé. O Dieu ! tu ne mépriseras pas un cœur brisé et humilié. » Tout ce que David pouvait offrir était une vraie repentance.

SOPHIE. — Mais David trouva enfin la paix, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il crut la parole que Dieu lui adressa par la bouche de Nathan : « L'Éternel a fait passer ton péché. » Et alors son cœur fut

mis au large, il connut la joie du salut, et comme je te l'ai dit, il exprime le bonheur qu'il ressent dans un beau Psaume, le trente-deuxième. Lis-en les deux premiers versets et le cinquième.

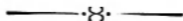
SOPHIE (*lit*). — « Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude !... Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché. »

LA MÈRE. — Le Psaume LI est la douloureuse confession de son péché, et celui-ci exprime que l'Éternel lui a tout pardonné, et qu'il jouit de nouveau de la présence de Dieu. Quelle joie dans ce pauvre cœur qui avait été si brisé ! Il en est de même pour nous, mon enfant. Quand nous croyons la déclaration de Dieu que nous sommes justifiés par le sang de Jésus (1), nous sommes en paix avec Dieu, et nous jouissons du même bonheur que David. C'est ce que Paul déclare (2). Et l'apôtre Jean dit aussi : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité (3). » Mais si David avait reçu le pardon, il devait cependant ressentir la douloureuse conséquence de son péché, comme nous le verrons.

Ta grâce, ô Dieu d'amour, est grande et glorieuse,
 Pardonnant au pécheur et lui donnant la paix,
 Elle verse en son cœur la certitude heureuse
 Que tu mets en oubli ses fautes pour jamais.

(1) Romains III, 24, 25. — (2) Romains IV, 6.

(3) 1 Jean I, 8.



L'Église ou l'Assemblée.

(Son histoire sur la terre.)

JEAN CHRYSOSTOME

(de l'an 347 à 407)

Ce que je vous raconterai de cet homme remarquable, mes jeunes amis, vous fera connaître, mieux qu'une description, l'état de l'Église à la fin du quatrième siècle. On y voit d'une manière frappante ce que le Seigneur annonçait d'avance dans l'adresse à Pergame. (Apocalypse II, 12-17.) L'Église habitait dans le monde, assujettie au pouvoir impérial, et cherchant sa faveur ; le clergé se corrompait toujours plus dans cette association avec le monde, recherchant la domination, les richesses, le luxe et les jouissances de la chair ; les cérémonies et les ordonnances d'un culte toujours plus fastueux remplaçaient le culte en esprit et en vérité ; les saintes vérités de l'Écriture touchant le salut tendaient à disparaître sous des traditions et des idées superstitieuses ; et des hérésies nombreuses troublaient les esprits et entretenaient des disputes sans fin. Au milieu de cela, il y avait cependant des âmes qui désiraient vivre pieusement et servir le Seigneur. Chrysostôme était de ce nombre.

Il se nommait Jean, mais à cause de sa merveilleuse éloquence, il fut surnommé Chrysostôme ou « bouche d'or, » longtemps après sa mort. Il naquit en l'an 347 à Antioche, cette ville célèbre, non seulement comme l'opulente capitale de l'Asie, mais parce que là fut formée la première grande assemblée tirée d'entre les païens, et que, comme vous

vous le rappelez, là les disciples furent d'abord appelés « chrétiens. »

Le père de Jean mourut quand celui-ci était encore en bas âge. Sa mère était une femme pieuse qui sentait que son devoir était d'élever son enfant sagement et selon le Seigneur. Elle y consacra donc tous ses soins, et, bien qu'étant encore jeune, refusa de se remarier pour se vouer entièrement à sa tâche. Nous pouvons donc nous représenter le jeune Chrysostôme instruit dans les saintes lettres par sa mère, comme Timothée l'avait été autrefois.

Mais le jeune homme devait aussi avoir une vocation terrestre. Sa mère le destinait au barreau ; il fit donc les études nécessaires pour cette carrière, et se distingua bientôt par son éloquence. Il était ainsi en grand danger d'être entraîné dans le monde et ses dissipations, mais les pieuses instructions de sa mère portaient leurs fruits. Il se dégoûta bientôt de la vie licencieuse des jeunes avocats, et vit aussi combien était difficile pour un chrétien l'exercice de cette vocation. Recevoir des honoraires pour avoir employé son éloquence à montrer qu'une mauvaise cause était bonne, ou au moins pour en atténuer la gravité, lui semblait un mensonge. C'était, pensait-il, le salaire de Satan et un péché contre sa propre âme.

Ce qui attirait Jean plus que l'éloquence mondaine, plus que la philosophie, c'était l'étude des Saintes Écritures. Dieu agissait dans son cœur pour l'occuper ainsi de ce qui vaut plus que tous les trésors du monde. (Psaume XIX, 10.) Il s'adressa, pour satisfaire son désir, à Mélétius, alors évêque d'Antioche. C'était un homme doux et saint dans sa vie, et orthodoxe dans sa doctrine. Les dons excellents qu'il découvrit chez Chrysostôme le frappèrent ; il crut voir que ce jeune homme serait une lumière

brillante dans l'Église. Après que Jean eut passé dans la retraite trois années, pendant lesquelles il fut instruit dans les saintes vérités du christianisme, il fut baptisé, et Mélélius l'ordonna comme « lecteur. » Comme tel, il avait la charge de lire les Écritures dans les services publics de l'Église. Il n'en continuait pas moins à les étudier diligemment pour lui-même. Un certain Diodore qui était à la tête d'un monastère près d'Antioche, lui fut pour cela d'une grande aide. Il l'engagea à éviter les interprétations allégoriques de l'Écriture, si communes chez les docteurs de l'Église primitive, et à la prendre dans son sens simple, lui laissant signifier ce qu'elle dit. Ces conseils furent plus tard très utiles à Chrysostôme, lorsqu'il eut à instruire les autres, et donnèrent à sa prédication un cachet moral très pratique.

Chrysostôme vit bientôt combien le monde avait envahi l'Église, et combien peu la vie des chrétiens répondait à leur profession. Hélas ! qu'en est-il de nos jours à cet égard ? Il résolut donc, lui et un ami, de sortir du monde et de se chercher quelque lieu retiré où ils pussent pratiquer le plus rigide ascétisme et ne s'occuper plus que des choses de Dieu. Je vous ai déjà fait remarquer, mes jeunes amis, que cela n'est pas conforme aux enseignements de la parole de Dieu. (Lisez encore une fois Jean XVII, 15 ; 1 Corinthiens V, 9, 10 ; Philippiens II, 15.) La pieuse mère de Chrysostôme le supplia avec larmes de ne pas donner suite à son projet, de ne pas l'abandonner, elle qui était veuve, n'ayant que lui pour consolation et soutien. « Ne me rends pas veuve une seconde fois, » lui disait-elle. « Pendant que je respire encore, supporte ma présence et ne t'ennuie pas de vivre avec moi. N'attire pas sur toi l'indignation de Dieu, en m'accablant par une si grande douleur. »

Chrysostôme renonça à s'éloigner de sa mère ; c'était son devoir selon la parole de Dieu (Éphésiens VI, 2 ; 1 Timothée V, 4), mais il se créa dans sa propre maison une sorte de solitude pour y vivre comme un ascète, en veilles, en jeûnes et en macérations, couchant sur des planches nues, se relevant souvent la nuit pour prier, sortant rarement, et évitant le plus possible de parler, de peur de pécher de ses lèvres. Je n'ai pas besoin de vous dire, mes jeunes amis, que l'on peut vivre sobrement, justement et pieusement, selon l'enseignement de la grâce de Dieu (Tite II, 11, 12), sans se livrer à ces pratiques exagérées qui sont le plus souvent le fruit de l'imagination et de la propre volonté. (Voyez Colossiens II, 16, 20-23.) « L'exercice corporel est utile à peu de chose, » dit encore l'apôtre Paul. (1 Timothée IV, 8.) Mais nous ne pouvons douter que Chrysostôme ne fût sincère et ne crût par là échapper au monde et servir Dieu.

Au bout d'un certain temps cependant, sa mère étant morte, Jean, toujours poursuivi par la pensée qu'il devait se retirer encore plus entièrement du monde, quitta la ville, et se joignit à un certain nombre de chrétiens qui étaient allés dans les montagnes voisines d'Antioche pour y mener la vie de cénobites. Mais trouvant que ce n'était pas encore assez pour crucifier la chair et la soumettre, il se retira seul dans une caverne du mont Casius. Là il était exposé au froid, ne prenait presque point d'aliments, et restait debout durant la nuit pour dompter le sommeil. S'il ne réussit point à tuer la chair, ce qui est impossible, il faillit se tuer lui-même par ses austérités. Au bout de deux ans, il dut retourner à Antioche, exténué et avec une santé détruite pour le reste de sa vie. Aussi longtemps que nous sommes ici-bas, la chair est en nous et ne peut être ni tuée,

ni domptée par les austérités les plus grandes : combien n'y a-t-il pas d'âmes sincères qui en ont fait l'expérience ! La puissance de la vie en Christ par l'Esprit Saint est seule capable de nous faire remporter la victoire sur la chair. (Lisez Galates V, 16-25.) (A suivre.)



Réponses aux questions du mois de juin

1^o Le Seigneur Jésus a dit à la femme samaritaine : « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » (Jean IV, 24.)

2^o Jérémie XXXII, 17 : « Ah, Seigneur Éternel ! voici tu as fait les cieux et la terre par ta grande puissance et par ton bras étendu : aucune chose n'est trop difficile pour toi. »

Marc X, 27 : « Toutes choses sont possibles pour Dieu. »

Apocalypse XV, 3 : « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur, Dieu, Tout-puissant ! »

Mes jeunes lecteurs trouveront sans doute d'autres passages. C'est cette toute puissance qui a ressuscité Christ, qui nous ressuscitera, qui déjà nous vivifie, et qui est la force du chrétien. (Romains VI, 4 ; 2 Corinthiens XIII, 4 ; Éphésiens I, 19, 20 ; II, 5 ; VI, 10.)

3^o Psaume CXXXIX, 7-10 : « Où irai-je loin de ton Esprit, et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au shéol, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour, si je fais ma demeure au bout de la mer, là aussi ta main me conduira, et ta droite m'y saisira. »

Jérémie XXIII, 24 : « N'est-ce pas moi qui remplis les cieux et la terre ? dit l'Éternel. »

Hébreux IV, 13 : « Aucune créature n'est cachée devant Lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire. »

Job XXXVII, 16 : « Il est parfait en connaissance. »

4^o 1^{re} Timothée VI, 16 : « Lequel aucun des hommes n'a vu ni ne peut voir. » (Colossiens I, 15 ; 1^{re} Timothée I, 17 ; Hébreux XI, 27.)

5^o Psaume CII, 27 : « Mais toi, tu es le Même. »

Ésaïe XLIII, 13 : « Depuis qu'il y a un jour, je suis le Même. »

Malachie III, 6 : « Moi, l'Éternel, je ne change pas. »

Jacques I, 17 : « Le Père des lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement. »

6^o Ésaïe XL, 28 : « Ne sais-tu pas, n'as-tu pas entendu, que le Dieu d'éternité, l'Éternel, créateur des bouts de la terre, ne se lasse pas et ne se fatigue pas ? On ne peut sonder son intelligence. »

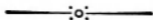
7^o Les œuvres de la création nous font connaître qu'il y a un Dieu. (Romains I, 19, 20 ; Psaume XIX, 1.) Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui nous a fait connaître Dieu. (Jean I, 18.)

Questions pour le mois de juillet

1^o Cherchez quatre passages qui déclarent la sainteté de Dieu, l'un dans l'une des épîtres de Pierre, l'autre dans l'Apocalypse, le troisième dans le prophète Ésaïe, et le dernier dans le prophète Habakuk.

2^o Cherchez quatre passages qui déclarent que Dieu est juste, un dans le Deutéronome, un dans le Psaume CXIX, un dans l'épître aux Romains, et le dernier dans l'Apocalypse.

3^o Citez dans la première épître de Jean, les passages qui déclarent l'amour de Dieu.





La quittance ou le jeune émigrant

Il y a un certain nombre d'années qu'un jeune homme, que je nommerai Georges, vint trouver un matin le tailleur de l'endroit où il demeurait, et le pria de lui faire un vêtement complet. « Pour quel jour vous faudrait-il ce vêtement ? » demanda le tailleur. — « Pour vendredi soir, » répondit le jeune homme. — « Qu'arrive-t-il donc que vous en ayez besoin si promptement ? » reprit le tailleur, qui con-

naissait bien Georges et s'intéressait à lui. — « Je pars pour le Havre, » dit le jeune homme. « Vous savez que depuis longtemps je rêve d'aller en Amérique, mais ma mère ne veut pas en entendre parler. Maintenant mon cousin, qui est en service au Havre, m'a trouvé une place de sommelier sur un vaisseau qui fait le trajet entre cette ville et New-York. J'espère qu'au bout de quelques mois, quand ma mère me sentira sur mer, elle finira par aimer mieux me savoir sur terre, et me donnera son consentement. »

« Votre calcul est habile, » répliqua le tailleur, « mais, mon ami Georges, rappelez-vous que c'est toujours bien sérieux d'agir contre la volonté d'une mère, et d'une mère pieuse comme est la vôtre, qu'on le fasse ouvertement ou d'une manière cachée (1). »

Une expression de mécontentement et de tristesse passa sur le visage du jeune homme, mais, cachant ses sentiments sous un sourire feint, il se tourna vers le tailleur et lui dit : « Pouvez-vous me faire ce vêtement pour vendredi soir ? »

« Eh bien, oui, » répliqua le tailleur en poussant un profond soupir. « Je prendrai mes arrangements en conséquence. »

« Je vous en suis bien reconnaissant, » répondit Georges.

On choisit l'étoffe, les mesures furent vite prises, et, bientôt après, le tailleur poussait son aiguille avec toute l'activité possible, car il n'avait que peu de temps. A cette époque, l'usage des machines à coudre était encore peu répandu. Cependant en pre-

(1) Que mes jeunes lecteurs fassent attention à l'exhortation de la parole de Dieu : « Mon fils, garde le commandement de ton père, et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère ; tiens-les continuellement liés sur ton cœur. » (Proverbes VI, 20, 21.)

nant sur ses nuits, il parvint à achever son ouvrage au temps voulu.

Mais l'annonce du départ si subit de ce jeune homme causait au tailleur une profonde émotion. Il connaissait le Seigneur, et avait en déjà plusieurs entretiens avec le jeune Georges, chez lequel il semblait même qu'un travail de conscience s'opérait. Et voilà que cette décision si prompte venait tout gâter. Aussi notre tailleur, tout en travaillant, demandait-il ardemment au Dieu de toute grâce d'ouvrir le cœur de son jeune ami et de l'amener à Jésus, le Sauveur des pécheurs.

Le vendredi soir arrivé, Georges vint chercher son vêtement qui était terminé. Il l'essaya, et, se plaçant devant la glace, dit au tailleur d'un air riant : « Merci, il va bien ; je suis très satisfait. »

« Tant mieux, » répondit le tailleur, et il ajouta : « J'ai pu vous faire un vêtement pour aller au Havre, et pour pouvoir vous présenter d'une manière convenable devant toute personne avec qui vous aurez à faire ; mais pour aller au ciel et vous présenter devant Dieu, il vous faut un autre vêtement. Pour cela, nous avons besoin d'être vêtus de la justice, non pas celle de l'homme par ses œuvres, mais celle qui est de Dieu, par la foi au Seigneur Jésus-Christ. » (Philippiens III, 9 ; Romains III, 21-26.)

« Je le sais, » répondit Georges d'un ton assez affectueux. Mais savoir, mes jeunes amis, n'est pas tout et ne sauve nullement ; il faut posséder réellement dans son cœur ce que l'on sait.

Georges demanda au tailleur le compte de ce qu'il lui devait, et l'ayant reçu, il en paya le montant. Le tailleur se mit en devoir d'acquitter la note, mais Georges l'arrêta en lui disant : « Ce n'est pas nécessaire ; vous ne viendrez pas sur mer m'en réclamer une seconde fois le paiement. »

« Je ne le pense pas, » répliqua le tailleur ; « mais c'est pour moi une affaire de principe d'acquitter les notes qui m'ont été payées. J'avais une dette énorme envers Dieu, mes affreux péchés. Christ, dans son grand amour, a payé ma dette, en mourant pour moi sur la croix. Voilà ce que je crois, et en réponse à cela, Dieu m'a donné une quittance, une déclaration conçue en ces termes : « Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (Hébreux X, 17) ; et les chrétiens sont appelés à imiter Dieu. Ainsi, mon ami Georges, je vous acquitte votre note, et je désire que vous receviez aussi sans tarder la quittance de la part de Dieu pour la dette que vous avez envers Lui, et que vous ne pouvez pas plus payer vous-même, que moi je ne puis vous faire la robe de justice pour paraître devant Dieu. »

Le jeune homme écouta avec sérieux le tailleur, et, ayant pris ses habits, il lui saisit la main, et lui dit : « Je vous remercie pour m'avoir fait si promptement mes habits, mais je vous remercie encore bien davantage pour les bonnes paroles..... » En disant ces mots, l'émotion le gagna tellement qu'il ne put achever sa phrase. Le tailleur lui serra affectueusement la main : « Eh bien, adieu, mon cher Georges, » lui dit-il, « que le Seigneur vous accompagne. » Et ainsi ils se quittèrent.

Le lendemain, avant l'aube, un char conduisait Georges à la station du chemin de fer la plus voisine ; là il prit le premier train, qui l'entraîna rapidement loin de son pays natal, de ce cher foyer où se faisait sentir la douce et bienfaisante influence d'une mère chrétienne.

Jeunes gens, jeunes gens, prenez garde à vos voies. Ne suivez pas vos propres désirs, en foulant aux pieds ce que vous devez d'obéissance et de

respect à vos parents. Vous ne trouveriez pas la bénédiction de Dieu et le bonheur en agissant ainsi.

Mes jeunes lecteurs demanderont peut-être : « S'est-il finalement converti, ce jeune homme ? » Il ne m'appartient pas de le dire : Dieu seul le sait. Toutefois, sans en avoir de preuve positive, on peut avoir bon espoir que la miséricorde de Dieu s'est déployée envers lui, en sauvant son âme. Mais, comme vous le verrez, il n'a pas joui de ce qu'il avait espéré trouver en s'éloignant des siens.

A son retour au Hâvre, après sa première traversée, il trouva une lettre de sa mère dans laquelle elle lui recommandait sans doute de ne pas négliger la lecture de la bonne parole de Dieu, car il lui répondit à peu près en ces termes : « Ne sois pas inquiète, ma chère mère ; chaque matin, avant de quitter notre cabine, je lis un chapitre dans le Nouveau Testament que tu m'as donné. Je suis les Évangiles. Ce matin, j'ai commencé celui de Saint Luc. Sur mer, on apprend à prier, car on est exposé à de bien grands dangers. Nous avons essuyé trois violents orages. Tu remerieras bien M. X. le tailleur, pour les trois bons traités qu'il a eu la bonté de mettre dans la poche de ma redingote neuve. C'est seulement deux jours après notre départ du Hâvre que je m'en suis aperçu. Dis-lui que je les ai lus avec un grand plaisir, et que même je les ai relus plusieurs fois. Tu le salueras bien pour moi. Si tu savais, ma chère mère, combien j'aime à me rappeler les quinze jours qu'il a travaillé chez nous l'hiver dernier, alors qu'on chantait tous ensemble le soir ces beaux cantiques. Il me semble encore entendre la voix mélodieuse de ma jeune sœur... »

Vous voyez, mes jeunes amis, qu'il avait quitté sans nécessité, pour suivre sa propre volonté, une vie paisible et heureuse, sans trouver dans celle

qu'il menait autre chose que des regrets au souvenir des temps passés. Il ajoutait : « Du reste, je ne pense pas rester longtemps où je suis. Cette vie ne me plaît pas ; on est toujours en danger, et l'équipage se compose d'hommes grossiers, souvent même abrutis.

Il ne croyait pas si bien dire, quand il parlait de ne pas rester longtemps où il était. Ses jours ne devaient plus être de longue durée. Au retour de sa troisième traversée, une maladie terrible éclata à bord du vaisseau où il servait. Il fut frappé l'un des premiers. Il arriva encore en vie au Havre, mais mourut pendant la quarantaine que les passagers et l'équipage durent subir. Telle fut la triste fin de ses rêves. Combien il dut souffrir au souvenir de ceux qui l'aimaient et l'attendaient au pays, et qu'il ne devait plus revoir, et surtout en pensant à sa désobéissance aux désirs de sa mère ! C'est un sérieux avertissement pour vous, chers jeunes amis. Toutefois nous pouvons espérer, comme je vous l'ai dit, que Dieu, dans sa grâce, eut compassion de lui, et que Georges se tourna vraiment vers le Seigneur.

On n'a pas eu de détails, il est vrai, sur sa maladie et sur ses derniers moments. Presque tous ses vêtements et son linge furent brûlés, de peur de la contagion. Toutefois, quelques objets recueillis par son cousin furent envoyés à ses parents, entre autres le Nouveau Testament où l'on trouva écrites sur la première page ces paroles : « Ce testament m'a été donné par ma chère et bien-aimée mère, le jour avant mon départ, avec la recommandation de le lire tous les jours. — Seigneur, donne-moi de le faire, et conserve-nous notre chère et digne mère ! » On trouva aussi les traités que le tailleur avait mis dans sa poche, et qu'il avait soigneusement conservés.

Maintenant, chers jeunes amis, si je vous ai présenté ce récit tout à fait vrai, ce n'est pas simplement pour vous fournir quelque passe-temps en le lisant, mais dans l'espoir que vous en tirerez du profit pour votre âme. J'ai déjà attiré votre attention sur le fait que Georges ne trouva pas ce qu'il espérait en suivant son propre chemin. Ne l'imitiez pas. Vous aimez vos parents, je n'en doute pas ; nous voyons qu'il avait pour sa mère une affection réelle. Mais prenez garde qu'en dépit de ces sentiments d'amour filial, votre méchant cœur naturel ne vous séduise et ne vous entraîne à ne pas suivre les désirs de vos parents et à blesser leur cœur. Vous ne serez pas heureux dans cette voie, car Dieu a dit : « Honore ton père et ta mère, » ce qui est, dit l'apôtre Paul, « le premier commandement avec promesse » (Éphésiens VI, 2) ; et cette promesse est la bénédiction de Dieu.

Mais ensuite, chers jeunes amis, je voudrais vous demander : « Avez-vous reçu de Dieu quittance pour votre énorme dette envers Lui — vos nombreux péchés ? » Êtes-vous venus au Seigneur Jésus qui est mort pour vous sur la croix pour qu'ils fussent effacés ? C'est seulement par la foi en Lui que vous en serez purifiés, et que Dieu vous revêtira de la robe de justice sans laquelle vous ne pouvez subsister en sa présence. S'attacher à Jésus de tout son cœur est la seule voie de salut, de sainteté et de l'honneur. Avec Lui, on est heureux pour le temps et l'éternité.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

REPENTIR ET RELÈVEMENT DE DAVID (*suite*)

(2 Samuel XII, 13-31)

LA MÈRE. — Je t'ai dit, ma chère enfant, que David, bien que l'Éternel lui eût pardonné son péché, devait en ressentir la douloureuse conséquence.

SOPHIE. — Oui, maman, et cela m'a étonné, car Dieu lui ayant pardonné, ne se souvenait plus du péché de David, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Il y a, Sophie, un sage et juste gouvernement de Dieu envers les saints comme envers tous les hommes. Selon les lois de ce gouvernement, il y a toujours des conséquences à une faute commise, bien que la grâce souveraine de Dieu puisse faire servir ces conséquences au bien des saints. Tu vas comprendre ce que je veux dire. Quand toi ou ton frère vous avez désobéi ou commis quelque autre faute, et que vous venez le confesser à votre papa ou à moi, nous vous pardonnons, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Oh ! c'est vrai, maman ; vous êtes si bons.

LA MÈRE. — Mais tu sais aussi que, tout en vous pardonnant, nous sommes souvent obligés de vous punir d'une manière ou d'une autre, afin de vous corriger de ces fautes. Il en est de même dans le gouvernement de Dieu. C'est pourquoi l'apôtre dit : « Celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée... Il nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sain-

leté (1). » Il y a aussi une autre raison pour laquelle Dieu châtia David. Lis les versets 13 et 14 de notre chapitre ; tu y verras aussi de quelle manière David fut frappé.

SOPHIE (*lit*). — « Et David dit à Nathan : J'ai péché contre l'Éternel. Et Nathan dit à David : Aussi l'Éternel a fait passer ton péché : tu ne mourras pas. Toutefois, comme par cette chose tu as donné occasion aux ennemis de l'Éternel de blasphémer, le fils qui l'est né mourra certainement. » Je crois comprendre, chère maman. L'Éternel ne voulait pas que les méchants pussent dire qu'il était injuste et qu'il passait par-dessus le mal sans le punir.

LA MÈRE. — C'est bien cela. L'Éternel veut toujours que sa sainteté soit maintenue aux yeux de tous.

SOPHIE. — Mais le petit enfant n'avait rien fait.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais ce n'était pas un malheur pour le petit enfant de mourir : il était recueilli auprès de Dieu sans avoir connu le mal. Et pour David, cela lui était plus sensible que toute autre peine qui l'eût frappé, car il avait un cœur sensible et aimait son enfant. « L'Éternel frappa donc l'enfant, et il fut très malade. » Bien que la sentence de mort eût été prononcée, David supplia Dieu pour l'enfant. Dans sa douleur, il jeûna et se coucha sur la terre nue. En vain ses serviteurs voulaient le consoler. David qui connaissait les compassions de Dieu, espérait toujours que sa prière serait exaucée et que l'enfant vivrait. Mais l'Éternel avait parlé et ne pouvait révoquer sa sentence. Ne te rappelles-tu pas un cas semblable où l'Éternel, malgré l'affection qu'il portait à un de ses serviteurs, ne voulut pas lui accorder sa requête ?

SOPHIE. — Non, maman.

(1) Hébreux XII, 5, 10.

LA MÈRE. — Si je te nomme le serviteur, tu l'en souviendras certainement. C'est Moïse.

SOPHIE. — Ah ! oui, maman. Dieu lui avait dit qu'il n'entrerait pas en Canaan, parce qu'il n'avait pas glorifié l'Éternel devant le peuple, et quand plus tard Moïse demanda avec instance d'entrer dans le bon pays, l'Éternel lui dit : « Ne me parles plus de cela (1). »

LA MÈRE. -- Je suis bien aise que tu te rappelles la bonne parole de Dieu que nous lisons ensemble. Le septième jour, l'enfant mourut, et les serviteurs de David craignaient de lui annoncer cette triste nouvelle, après l'avoir vu si affligé quand l'enfant vivait encore. Mais David, en voyant ses serviteurs se parler bas entre eux, devina ce qui était arrivé, et leur dit : « L'enfant est-il mort ? » Et ils lui répondirent : « Il est mort. » Alors « David se leva de terre, se lava et s'oignit, et changea de vêtements ; et il entra dans la maison de l'Éternel et se prosterna. » Ensuite, étant rentré chez lui, il demanda qu'on lui servit à manger.

SOPHIE. — Ses serviteurs devaient être bien surpris, car si nous perdons quelqu'un que nous aimons, nous pleurons.

LA MÈRE. — David répondit à ses serviteurs qui lui exprimaient leur étonnement : « Quand l'enfant vivait encore, j'ai jeûné et j'ai prié, car je disais : Qui sait ? l'Éternel me fera grâce, et l'enfant vivra. Mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? Pourrais-je le faire revenir encore ? Moi, je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi. »

SOPHIE. — Eh bien, maman, cela ne m'empêche pas de trouver bien étrange ce que fait et dit David.

LA MÈRE. — Peut-être qu'en y réfléchissant, ma

(1) Nombres XX, 12 ; Deutéronome III, 23-28.

chère fille sera-t-elle moins surprise. David, en agissant ainsi, reconnaît la volonté de Dieu qui est toujours bonne et parfaite, et il s'incline devant elle. C'est ce qu'il aurait dû faire dès l'abord, en confessant qu'il avait bien mérité le châtement. Maintenant il dit avec soumission : « Je me suis tu et je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait. (1). » C'est un fruit de l'épreuve. Ensuite David exprime son espérance. L'enfant est bien où il est, et David ira le rejoindre là dans le repos. N'est-ce pas là aussi, avec plus de certitude, les sentiments que nous devons avoir quand Dieu retire à Lui quelqu'un de ceux que nous aimons ?

SOPHIE. — Oui, maman, je le comprends. Nous avons à voir en cela la volonté de Dieu et l'adorer. Et nous devons aussi penser au bonheur de ceux qui s'en vont pour être auprès du Seigneur, où nous irons aussi.

LA MÈRE. — Te souviens-tu de ce que l'apôtre Paul écrivait aux Thessaloniens ?

SOPHIE. — Oui, maman, et j'aime ce beau passage. Il leur dit de ne pas s'affliger quand quelqu'un des leurs mourait, comme s'ils n'avaient pas d'espérance. Ensuite il leur parle de la résurrection de ceux qui s'étaient endormis en Christ, et il dit que, « nous les vivants, » nous irons avec eux à la rencontre du Seigneur, quand il viendra et nous appellera tous (2).

LA MÈRE. — David ne connaissait pas cette merveilleuse révélation ; mais il savait que l'Éternel ne le laisserait pas dans le sépulcre (3), et il sera avec son enfant, au nombre des ressuscités, dans la glo-

(1) Psaume XXXIX, 9.

(2) I Thessaloniens IV, 13-18.

(3) Psaume XVI, 10. Bien que ce Psaume s'applique à Christ, nous y voyons aussi une expression de l'espérance des anciens saints. Lisez encore Ésaïe XXV, 8 ; XXVI, 19.

rieuse journée que nous attendons. Nous voyons ensuite dans l'histoire de David une nouvelle preuve des richesses de la grâce de Dieu. Le roi avait été bien affligé d'abord, puis il s'était soumis à la volonté de Dieu qui lui avait retiré son enfant. Et maintenant l'Éternel, pour les consoler et les assurer de sa bonté, donne à David et à Bath-Shéba un autre fils. N'est-ce pas que c'était leur dire d'une manière touchante qu'il avait mis en oubli leur affreux péché ? Il retire à Lui l'enfant qui le leur aurait toujours rappelé, et leur donne un fils qui sera le témoin de sa grâce envers eux. Aussi David nomma-t-il cet enfant Salomon.

SOPHIE. — C'est le grand roi qui bâtit le temple, n'est-ce pas, maman, le fils que l'Éternel avait promis à David ? (1)

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et il est le type du Seigneur Jésus dans son règne de paix. Son nom, qui veut dire *pacifique*, annonce ce que serait son règne, et en le lui donnant, David rend aussi le témoignage que maintenant il était en paix avec Dieu. Mais l'Éternel y ajoute une précieuse déclaration que tu liras au verset 25.

SOPHIE (*lit*). — « Et l'Éternel l'aima ; et il envoya par Nathan le prophète, et l'appela du nom de Jedidia, à cause de l'Éternel. » Que veut donc dire ce nom ?

LA MÈRE. — Il signifie : « bien-aimé de l'Éternel. »

SOPHIE. — Quel beau nom, maman. Cela rappelle aussi que Jésus, dont Salomon était le type, est le Fils bien-aimé de Dieu. David était heureux maintenant. Combien l'Éternel avait montré de miséricorde envers lui. Il lui pardonna ses péchés, et lui donna ce qui pouvait réjouir son cœur.

(1) 2 Samuel VII, 12-14.

LA MÈRE. — Rappelle-toi, mon enfant, que c'est ainsi que Dieu agit envers nous. Il nous sauve, puis il nous enrichit des dons de sa grâce. Mais l'Éternel avait prononcé d'autres paroles de jugement contre David à cause du meurtre d'Urie. Nous en reparlerons. Le chapitre qui nous a occupés, se termine en nous rapportant la défaite totale des Ammonites.

SOPHIE. — Je me souviens qu'en effet tu m'avais dit que la guerre contre eux avait continué. Est-ce David qui remporta la victoire sur ces ennemis ?

LA MÈRE. — Non ; ce fut Joab. Il assiégeait la ville royale, la capitale, où le roi s'était retiré, et la réduisit à la dernière extrémité, de sorte qu'elle était déjà comme prise. Mais avant de s'en emparer, il envoya des messagers à David pour l'inviter à venir achever la conquête.

SOPHIE. — Pourquoi fit-il cela, chère maman ?

LA MÈRE. — Joab, avec tous ses grands défauts, avait un vrai attachement pour le roi David. Il ne voulait pas lui ravir une partie de sa gloire. Il dit donc à David : « Viens, et prends la ville ; de peur que moi je ne la prenne, et qu'elle ne soit appelée de mon nom, » c'est-à-dire de peur qu'on ne m'en attribue la gloire. David vint donc avec une armée et prit la ville après de derniers combats. Il s'empara de la couronne que le roi des Ammonites portait sur sa tête. Elle était en or, enrichie de pierres précieuses, et on la mit sur la tête de David. Il emmena aussi de la ville une grande quantité de butin. Mais une chose triste à dire, c'est que David traita les malheureux Ammonites avec une rigueur, on peut même dire une cruauté, que certainement l'Éternel ne lui avait pas commandée.

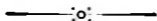
SOPHIE. — Que leur fit-il, maman ? Les fit-il mourir ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; en ce temps-là, c'était le sort souvent réservé aux vaincus ; et nous voyons

que l'Éternel avait ordonné aux Israélites d'exterminer ainsi les peuples cananéens. Mais David fit périr les Ammonites dans de cruels supplices. Il les mit, nous est-il dit, sous la scie, sous des herses et des haches de fer, et en brûla dans des fours à briques. Dieu n'ordonna jamais de telles choses.

SOPHIE. — D'où vient donc que David se montra si barbare ?

LA MÈRE. — Nous pouvons penser, Sophie, que cela fut aussi une suite de son péché, qui avait agi sur son caractère et sur son esprit. Il pensait peut-être de cette manière, par un zèle outré contre les ennemis d'Israël, plaire à l'Éternel qu'il avait offensé par son grand péché. Nous avons maintenant à voir une douloureuse partie de la vie de David. Ce sera pour une prochaine fois, si le Seigneur le permet (1).



Jean, le jeune pâtre

II

LE CAPUCIN (2) ET LA VISITE AU COUVENT

Le curé du village où demeurait Jean ayant été appelé à desservir une autre paroisse, un capucin,

(1) Quelqu'un faisait observer que la jeune Sophie devait être maintenant plus qu'une enfant, depuis que la Bonne Nouvelle rapporte ses entretiens avec sa mère. Mais de pieux parents lisent chaque jour la Parole avec leurs enfants, n'est-ce pas ? Et la Bonne Nouvelle ne paraît que douze fois par an. Cela n'explique-t-il pas que Sophie ait pu être encore une enfant ?

(2) Les capucins sont des religieux de l'ordre de Saint-François, qui s'adonnent surtout à la prédication.

le père X..., fut envoyé pour remplir provisoirement la place. C'était un homme déjà âgé, d'un caractère doux et bienveillant, et qui prêchait avec éloquence. Il avait une santé délicate qui nécessitait quelques soins ; c'est pourquoi, au lieu de le laisser habiter seul la cure, on demanda à la grand'mère de Jean de le recevoir dans sa maison. Elle y consentit bien volontiers, estimant comme un grand honneur d'avoir pour hôte un saint homme, et espérant par là augmenter le trésor de ses mérites devant Dieu. C'est en effet un précieux privilège de recevoir dans sa maison un serviteur de Dieu. Vous savez, mes jeunes amis, ce que le Seigneur Jésus dit à cet égard, et vous vous rappelez la bénédiction qu'apportèrent les prophètes Élie et Élisée dans les maisons où ils furent accueillis (Matthieu X, 40, 41 ; 1 Rois XVII ; 2 Rois IV) ; mais quant à prétendre s'en faire un mérite pour son salut, c'est une erreur.

Jean devint le petit serviteur du père X... ; plus que cela, il fut aussi son petit ami. Ils couchaient dans deux chambres contiguës, et le bon capucin s'entretenait souvent le soir avec le jeune garçon avant qu'ils s'endormissent. Bien des fois aussi, le dimanche, après les offices, ils se promenaient ensemble en causant. C'était pour Jean d'heureux moments.

En dehors des services du dimanche et de la prédication qui attirait toujours une grande foule, le père X... avait peu à faire dans cette paroisse d'une faible étendue. Étant un homme instruit, pour occuper son temps, il résolut d'aller chercher à son couvent quelques livres d'étude, et demanda à la grand'mère de le laisser emmener Jean pour lui aider à les porter. La permission fut accordée, et je vous laisse à penser si notre jeune ami en fut heureux. Il avait souvent désiré visiter l'intérieur d'un

couvent, et voir de près les moines, dont il enviait la vie sainte, toute de prières et de consécration à Dieu, comme il le pensait.

Quelques jours plus tard, après la messe du matin, le vieillard et le jeune garçon partirent à pied, le bâton à la main. La distance à parcourir était d'une quinzaine de kilomètres, aussi n'arrivèrent-ils au couvent que vers dix heures. Un escalier de pierres grossièrement taillées les conduisit à la porte d'entrée où le père X... sonna. Ils furent d'abord introduits dans un vaste vestibule qui n'avait pour tout meuble qu'un grand banc. C'est là que s'asseyaient les pauvres qui venaient recevoir leur ration de soupe. De ce vestibule le frère portier les fit passer dans un corridor où ils durent attendre qu'on eût annoncé l'arrivée du père X... et qu'on eût demandé pour Jean la permission d'entrer. On le présenta sous son titre d' « enfant de chœur, » et aussitôt les deux voyageurs furent reçus. On les conduisit dans un grand réfectoire où on leur servit du pain et du vin, en attendant le dîner.

Le père X..., après avoir pris quelques moments de repos, mena Jean dans une large galerie sur laquelle s'ouvraient plusieurs portes, et le laissa là quelque temps. Au-dessus de chaque porte se trouvait un tableau peint à l'huile, représentant une scène de la vie de Saint-François d'Assise (1), fon-

(1) Ce nom d'Assise lui vient de sa ville natale. Il naquit en 1182 et mourut en 1226. Après une vie assez dissipée, à l'âge de 24 ans, il entendit lire l'histoire de l'appel des apôtres par le Seigneur. Cette lecture le saisit et fit naître dans son cœur le désir de les imiter, et de tout quitter pour suivre Christ. Il renonça au monde, abandonna ses biens, et se mit à prêcher la repentance au monde corrompu qui l'environnait. Des disciples se joignirent à lui ; il les astreignit, comme lui-même, à une pauvreté absolue,

dateur de l'ordre. Jean fut très impressionné par la vue de ces tableaux ; il lui semblait, en les contemplant, être dans un autre monde. Cependant, arrivé au bout de la galerie, comme il regardait le tableau placé au-dessus de la dernière porte, il lui sembla entendre parler à demi-voix. La porte étant entr'ouverte, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil dans la cellule, et quel ne fut pas son étonnement d'y voir deux capucins, non pas occupés à prier, mais jouant aux cartes ! Il se retira bien vite sans bruit, de peur d'être aperçu.

Le père X... revint chercher Jean, et l'emmena dîner dans sa cellule. Ensuite, il le conduisit dans l'église du couvent, splendidement ornée. Les peintures surtout émerveillèrent notre jeune ami, qui, dans l'église de son village, n'avait rien vu d'aussi beau. Ils allèrent après cela dans le grand et magnifique jardin, entouré de hautes murailles. Le père X... s'arrêta dans un cabinet de verdure pour se reposer, et dit à Jean qu'il pouvait parcourir seul le jardin. Jean trouva là des serres, de beaux massifs d'arbres et d'arbustes, des fleurs de toutes espèces, et un jardin potager avec toutes sortes de légumes. Vers le milieu du jardin, son attention fut attirée par un groupe d'arbres. S'en étant approché, il vit qu'ils abritaient un parc d'escargots qu'on y gardait

qui contrastait d'une manière frappante avec la mollesse, la sensualité et le luxe qui régnaient dans les couvents, et les envoya prêcher. Puis il en forma un ordre sous le nom de « frères mineurs » ou petits, désignation qu'il prit par humilité. Tout en pratiquant un renoncement absolu et une grande charité, il se laissa entraîner par son imagination dans des pensées tout à fait erronées, comme il arrive toujours quand on ne suit pas uniquement les Écritures. Il resta d'ailleurs attaché aux erreurs de l'Église de Rome.

pour la table des moines. Il marchait de surprise en surprise, mais son étonnement fut au comble, en découvrant, près des bâtiments du couvent, un jeu de quilles. Pauvre Jean ! dans sa simplicité, il s'était figuré la vie des couvents comme austère, uniquement adonnée à la prière et aux exercices religieux, et sevrée des délicatesses et des divertissements du monde, et voilà que Dieu lui montrait qu'elle était toute différente. C'est que l'homme reste toujours le même, et qu'un couvent ne le met pas à l'abri des convoitises et des désirs de la chair. François d'Assise et ses premiers disciples s'étaient astreints à un réel renoncement ; mais, en général, leurs successeurs n'avaient pas persévéré dans la même voie.

Jean alla retrouver son vieil ami, et lui exprima sa surprise de tout ce qu'il avait vu. Le père X... ne chercha pas à excuser ces choses ; il se contenta de dire que l'on permettait aux moines certains délassements, de peur qu'ils n'eussent la tentation de chercher au dehors de pires distractions. Le jeune garçon se lut, mais garda l'impression de ce qui l'avait frappé dans cette journée. *(A suivre.)*



Mon Berger

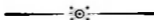
Étranger sur la terre,
Vers la maison du Père
J'avance tout joyeux.
O Jésus ! dans ta grâce,
Tu m'acquis cette place
Par ton sang précieux.

Suis-je dans la détresse ?
Tu soutiens ma faiblesse
Et me suis pas à pas.
A l'abri sous ton aile,
Jésus. Berger fidèle,
Jé repose en tes bras.

Dans les verts pâturages,
Loin des vents, des orages,
Ta grâce me conduit ;
Et lorsque tout est sombre,
Devant 'toi s'enfuit l'ombre,
Tu dissipes la nuit.

Ta bonté secourable,
O Sauveur adorable !
M'accompagne en tous lieux ;
Toi seul es la lumière
Qui me guide et m'éclaire
Pour marcher vers les cieux.

E. G.



Réponses aux questions du mois de juillet

La *sainteté* de Dieu est déclarée dans 1 Pierre I, 15, 16 : « Comme celui qui vous a appelés est SAINT, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite. »

Apocalypse IV, 8 : « SAINT, SAINT, SAINT, Seigneur, Dieu, Tout-puissant. »

Ésaïe VI, 3 : Les séraphins criaient l'un à l'autre : « SAINT, SAINT, SAINT, est l'Éternel des armées. »

Habakuk I, 13 : « Tu as les yeux trop purs pour voir le mal. »

La *justice* de Dieu est déclarée dans Deutéronome XXXII, 4 : « Toutes ses voies sont justice... Il est JUSTE et droit. »

Psaume CXIX, 137 : « Tu es JUSTE, ô Éternel ! »

Romains III, 26 : « Afin de montrer sa JUSTICE dans le temps présent, en sorte qu'il soit JUSTE et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. »

Apocalypse XVI, 5 : « Tu es JUSTE, toi qui es et qui étais. »

Dans la première épître de Jean, les passages qui déclarent l'AMOUR de Dieu, sont surtout les suivants :

Chapitre IV, 8-10 : « Dieu est AMOUR. En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui... Lui nous aima et envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. »

Verset 14 : « Nous avons connu et cru l'AMOUR que Dieu a pour nous. Dieu est AMOUR. »

Chapitre III, 1 : « Voyez de quel AMOUR le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu. »

Chers jeunes amis, l'épître de Jean est remplie de ce précieux sujet. Mais souvent il s'agit de l'amour de Dieu *en* nous. Les passages que je cite sont ceux qui parlent essentiellement de ce que Dieu est dans sa nature : « Il est AMOUR, » et de la manifestation *pour* nous de ce qu'Il est.

J'ajoute aussi, afin qu'aucun de vous ne se décourage, en voyant que ses réponses ne sont pas toujours les mêmes que celles données dans la Bonne Nouvelle, que souvent plusieurs passages fournissent une réponse qui a sa valeur ; mais il faut choisir les passages qui répondent le plus directement à la question.

Questions pour le mois d'août

1^o Cherchez et écrivez les passages qui déclarent que le Seigneur Jésus est DIEU, dans l'évangile de Jean, dans l'épître aux Romains, dans la première à Timothée, dans celle à Tite, dans celle aux Hébreux et dans la première de Jean.

2^o Cherchez et écrivez les passages où Jésus nous est montré comme le CRÉATEUR de toutes choses, dans l'évangile de Jean, dans la première épître aux Corinthiens, dans celle aux Colossiens, dans celle aux Hébreux.





Jean, le jeune pâtre

III

RETOUR AU VILLAGE.

ENTRETIEN DE JEAN AVEC LE PÈRE X...

Le moment du départ était arrivé ; nos deux voyageurs, ayant pris congé du supérieur du couvent, reprirent le chemin du village, Jean portant le paquet de livres, et le capucin l'aidant parfois afin qu'il ne fût pas trop fatigué. C'était au mois de juillet et la chaleur était forte ; mais nos amis rencontraient de

temps en temps sur la route des fontaines où ils se rafraichissaient, tout en prenant un moment de repos.

Arrivés vers six heures du soir au sommet de la colline qui domine le village, le père X... dit : « Nous voici presque à la maison, Jean ; asseyons-nous quelques instants. » Et ils s'assirent chacun sur une grosse pierre. Le vieillard jouissait du magnifique coup d'œil que présentaient les plateaux et les coteaux verdoyants entre lesquels, par une échappée, on apercevait le lac de Constance, et, au delà, les campagnes de la Souabe. Il voulait attirer l'attention de son jeune compagnon sur ce beau spectacle, mais les pensées de Jean étaient ailleurs. Le père X... s'en aperçut et lui dit : « Tu es bien pensif, Jean. Dis-moi ce qui te préoccupe si fort. Parle-moi ouvertement, car je te vois si souvent triste et anxieux, que j'aimerais à en savoir la cause. »

Alors Jean, se sentant encouragé par ces paroles de son vieil ami, lui ouvrit tout son cœur, et lui raconta ses troubles de conscience, ses combats intérieurs et ses craintes relativement à son avenir éternel. Oh ! mes chers jeunes lecteurs, avez-vous cette même sollicitude pour le salut de votre âme ?

« Et pourtant, » ajouta le pauvre garçon, « j'accomplis, aussi bien que je le puis, tous mes devoirs religieux ; je fais tous mes efforts pour observer les commandements de Dieu et ceux de la sainte Église ; mais c'est en vain : je ne trouve ni soulagement, ni repos. » Comment en aurait-il pu être autrement ? L'Écriture dit que « nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par des œuvres de loi. » (Romains III, 20.) Et c'est seulement quand on est justifié que l'on a la paix avec Dieu. (Romains V, 1.)

Jean continua à décrire son triste état : « Il me semble souvent, » disait-il, « que je manque de sincérité, car je me laisse distraire par toutes sortes

de pensées, et cela me rend bien malheureux. » Il éprouvait ainsi ce que l'apôtre Paul décrit au chapitre VII de l'épître aux Romains : il aimait le bien, il aurait aimé le pratiquer, et il trouvait le mal en lui. C'est ce qu'éprouve toute âme sincère qui veut s'efforcer de plaire à Dieu par elle-même. Elle est amenée à s'écrier : « Misérable homme que je suis ! »

Vous me demanderez ce que répondit le capucin. Je vous le dirai, mais auparavant je terminerai la confession que lui fit Jean. « Voyez-vous, révérend père, » dit-il, « je crois que jamais les besoins de mon âme et de ma conscience ne seront satisfaits, à moins que je n'aille dans un couvent, loin du monde et de ses tentations, et uniquement occupé à servir Dieu. Que vous êtes heureux, révérend père, et combien je voudrais être comme vous ! » Pauvre Jean ! Il oubliait, en ce moment, ce qu'il avait vu ce jour même dans le couvent. Le père X... l'en fit souvenir. Mais n'êtes-vous pas frappé de trouver, dans ce jeune garçon, les mêmes sentiments qui, bien des siècles auparavant, avaient poussé tant d'âmes dans le désert ou les cloîtres ? Mais ce n'est pas là qu'elles trouvèrent la paix. Le vieux capucin en avait fait l'expérience, et voici ce qu'il dit à Jean :

« Ne t'y trompe pas, mon enfant. Ce n'est ni un froc, ni les pénitences, ni les exercices religieux du cloître, qui pourront soulager ton âme et lui donner le repos. Ce n'est pas non plus ce qui détruit les convoitises que nous avons en nous. Tu as pu voir aujourd'hui que l'austérité de nos règles ne change pas le cœur de l'homme. Il est méchant, ce cœur, et partout, nous le portons avec nous, dans le cloître comme dans le monde. Tourne-toi donc vers le Seigneur, et attends-toi à Lui qui seul peut délivrer. Il n'y a que son précieux sang qui nous purifie de

nos péchés. La rédemption a été accomplie par Christ : hors de Lui, il n'y a pas de salut. Seulement, tu dois attendre que ces choses te soient appliquées. »

Vous voyez, mes jeunes amis, que le père X... savait que le salut est dans le sang de Christ versé sur la croix, et nous pouvons bénir Dieu de ce qu'il y a toujours eu dans les cloîtres, de ces âmes qui connaissaient pour elles-mêmes l'efficacité de l'œuvre de Jésus, et qui aimaient le Sauveur. Mais le bon moine ne montrait pas à Jean le moyen simple de s'approprier le salut, je veux dire, *la foi*. (Voyez Romains III, 24, 25 ; V, 1.) Il lui disait d'attendre qu'il *sentit* que la chose lui fût appliquée. Or tout ce que Dieu demande du pécheur qui voit son état de ruine, c'est de *croire* en son Fils. « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, » est-il dit ; et encore : « Celui qui *croit* au Fils, a la vie éternelle. » (Actes XVI, 31 ; Jean III, 36.)

Jean fut tout surpris en entendant ces paroles, et dit au père X... : « S'il en est ainsi, révérend père, permettez-moi de vous demander pourquoi vous vous êtes fait capucin ? »

« Ce sont des besoins d'âme tels que les tiens qui m'ont conduit à entrer dans notre ordre, » répondit le vieillard. « Mais crois-moi, mon enfant ; je parle par expérience, je ne te conseille pas de faire comme moi. »

« Oh ! mon père, je vous crois, » dit Jean. « Mais laissez-moi vous faire encore une question. Vous m'avez parlé du sang de Jésus qui purifie, et de la rédemption accomplie par Christ ; n'est-ce pas par le sacrifice non-sanglant de la messe (1) que l'on est

(1) Dans la messe, centre du système et du culte religieux de l'Église romaine, les catholiques croient que les paroles sacramentelles du prêtre : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » transforment vraiment l'hostie dans

placé sous les mérites du sacrifice sanglant de Christ ? L'Église nous enseigne ainsi, n'est-ce pas ? »

Le moine fit une réponse évasive. « C'est vrai, mon enfant, » dit-il. « Je ne voudrais pas affaiblir ta confiance dans ce que dit la sainte Église, ni te détourner d'elle ; mais il ne faut pas mettre l'autorité de l'Église au-dessus de celle de Dieu. Ne crois-tu pas, Jean, que Dieu, le Père, puisse appliquer les mérites de son Fils à qui il lui plaît ? »

« Sans doute, » dit Jean. « Mais comment puis-je savoir qu'il l'a fait, et que moi, par exemple, j'ai part à ces mérites ? »

« Je te le répète, mon enfant, prends patience et attends ; c'est tout ce que je puis te dire. Il est écrit dans l'évangile selon Saint Jean : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit. » Attends donc patiemment. »

L'entretien finit là. Les voyageurs rentrèrent à la maison. Vous comprenez, mes jeunes amis, que les paroles du vieux moine ne soulagèrent pas beaucoup le pauvre Jean. Cependant elles lui donnèrent une lueur d'espoir. Il pouvait entrevoir un temps où Dieu appliquerait à son âme le salut après lequel il soupirait. En attendant, il lui fallait continuer, avec

le corps de Christ, et le vin dans son sang. C'est ce que l'on nomme la *transsubstantiation*. On adore donc l'hostie comme étant le vrai corps de Christ, et l'Église romaine enseigne que, dans la messe, Christ s'offre chaque fois de nouveau en sacrifice non-sanglant. Ai-je besoin de vous dire, mes jeunes amis, combien une semblable doctrine est opposée à l'Écriture ? (Lisez Hébreux IX et X.) J'ajouterai que de bonne heure, dès les premiers siècles de l'Église, on perdit de vue la vraie signification de la Cène, *mémorial* du sacrifice de Christ. On l'appela « le sacrifice, » et la table de communion fut appelée l'autel.

un cœur chargé, à s'efforcer d'accomplir les cérémonies et les commandements de l'Église. Quant à son désir d'entrer dans un couvent, les paroles du père X... l'avaient désillusionné pour le moment. Avec l'automne, le jeune pâtre reprit son occupation de garder le bétail. Le père X..., par suite d'une grave indisposition, dut rentrer au couvent plus tôt qu'il ne le pensait. Il avait parlé à Jean selon la mesure d'intelligence qu'il avait lui-même quant au salut. Peut-être aussi craignait-il, à cause de sa position ecclésiastique, d'en dire davantage au jeune garçon ? Quoi qu'il en soit, plus tard, le vénérable vieillard sut confesser sa foi avec plus de clarté et d'énergie, malgré l'opposition qu'il rencontra. Je vous reparlerai de lui, si le Seigneur le permet.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE D'ABSALOM

(2 Samuel XIII, XIV)

LA MÈRE. — Tu dois te rappeler, Sophie, que nous avons à nous entretenir d'un temps très douloureux par lequel David eut à passer.

SOPHIE. — Oui, maman ; et cela m'a fait de la peine. David avait déjà tant souffert avant de parvenir à la royauté.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais alors David souffrait comme un homme juste persécuté par un méchant roi, tandis que maintenant il va souffrir à cause de

ses fautes. Le châtement, que lui avait annoncé Nathan le prophète, ne l'avait pas encore atteint (1). Et chose plus douloureuse que toutes, c'est de sa propre famille, de ses fils, que vont lui venir à présent toutes ses afflictions. Sans doute David, qui avait pris plusieurs femmes et avait eu un grand nombre d'enfants (2), ne sut pas maintenir parmi eux une sage discipline, et se montra faible envers eux. Ils devinrent ainsi, sous la main de Dieu, les instruments dont il se servit pour châtier son pauvre serviteur. A la fin de sa vie, David, avec douleur, le reconnaît (3).

SOPHIE. — Mais, maman, les fils de David, en se conduisant mal, n'en étaient pas moins coupables.

LA MÈRE. — Certainement, Sophie, aussi le jugement de Dieu les atteignit-il. Mais commençons maintenant notre histoire qui nous fera voir de très tristes côtés du méchant cœur de l'homme. L'aîné des fils de David se nommait Amnon, et avait pour mère Aklinoam, dont le nom seul nous a été conservé. Un jour Amnon traita de la manière la plus outrageante Tamar, sa sœur, une belle jeune fille, dont la mère était une autre femme de David, nommée Maaca, fille du roi de Gueshur. Tamar avait un frère, Absalom, aussi fils de David, qui ressentit très vivement l'injure faite à sa sœur par Amnon, mais il dissimula son ressentiment et ne lui en dit rien pour le moment. Seulement il garda contre Amnon une haine profonde, et attendit le moment propice pour se venger.

SOPHIE. — Le roi David n'apprit-il point ce qui avait eu lieu, et ne dit-il rien à Amnon ?

(1) Relisez chapitre XII, 10-12.

(2) 2 Samuel III, 1-5.

(3) Voyez 2 Samuel XXIII, le commencement du verset 5.

LA MÈRE. — Il fut très irrité quand il entendit parler de toutes ces choses, mais il ne semble pas qu'il ait infligé aucun châtement à Amnon. Et cependant, la loi de Moïse prononçait un jugement sévère et la malédiction sur une faute telle que celle qu'Amnon avait commise.

SOPHIE. — C'est en cela, n'est-ce pas, que David fut faible ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Comme roi, David devait rendre la justice, même contre son propre fils, et s'il l'avait fait, il aurait peut-être prévenu les tristes conséquences qui eurent lieu. Deux ans plus tard, Absalom, à l'occasion de la tonte de ses brebis, fit un festin, comme c'était l'usage, et y convia le roi David et tous ses fils. David ne voulut point venir : « Non, mon fils, » dit-il à Absalom, « nous n'irons pas tous, et nous ne te serons pas à charge, » et il bénit son fils.

SOPHIE. — Pourquoi penses-tu que David bénit son fils en cette occasion ?

LA MÈRE. — C'était sans doute pour lui témoigner son affection, et lui montrer qu'il lui savait gré de son invitation. En même temps, c'était le recommander à l'Éternel.

SOPHIE. — Absalom devait être heureux de cette bénédiction.

LA MÈRE. — Oui, il l'aurait été si son cœur n'avait pas été plein de mauvaises pensées de haine et de vengeance. Absalom était un jeune homme qui n'avait aucune crainte de l'Éternel dans son âme. Voyant que son père refusait de venir, il lui dit : « Si tu ne viens pas, que mon frère Amnon, je te prie, vienne avec nous. » C'était comme pour lui faire honneur, puisqu'Amnon était l'aîné. David, ayant peut-être quelque crainte, répondit d'abord : « Pourquoi irait-il avec toi ? » Mais Absalom le pressa tant

qu'enfin David consentit, et Amnon alla avec tous les autres fils du roi.

SOPHIE. — Oh ! maman, j'ai bien peur pour Amnon. Le voilà au pouvoir d'Absalom. Mais n'est-ce pas une chose très triste que de conserver ainsi de la haine dans son cœur ?

LA MÈRE. — C'est bien vrai, Sophie, mais nous avons là un des traits caractéristiques du méchant cœur de l'homme. Il hait celui qui l'a offensé et n'a d'autre pensée que de se venger de lui. Combien cela est différent de l'esprit de Christ qui, « lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage » (1), et qui dit dans sa parole : « Ne vous vengez pas vous-mêmes » (2), et encore : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent » (3). Voilà donc Amnon et tous les autres fils du roi à table chez Absalom, et se réjouissant du festin que celui-ci leur faisait. Tout à coup, au moment le plus gai de la fête, les serviteurs d'Absalom se jettent sur le malheureux Amnon et le tuent. Leur maître leur avait dit : « Quand le cœur d'Amnon sera gai par le vin, et que je vous dirai : Frappez Amnon, alors tuez-le, » et l'ordre fut ponctuellement exécuté. Ainsi Amnon qui n'avait pas eu pitié de sa sœur Tamar quand elle le suppliait, fut aussi mis à mort sans pitié. La joie du festin fut changée en deuil ; les autres fils du roi, frappés de terreur, s'enfuirent.

SOPHIE. — C'est une scène terrible, maman. Un frère qui fait égorgé son frère sous ses yeux.

LA MÈRE. — C'est bien l'œuvre du diable, meurtrier dès le commencement (4), comme aussi Amnon avait suivi les suggestions du diable, en donnant cours à ses passions. Tout cela nous montre de quoi

(1) 1 Pierre II, 23. — (2) Romains XII, 19.

(3) Matthieu V, 44 -- (4) Jean VIII, 44.

est capable le cœur de l'homme livré à lui-même (1). Et combien il est triste de voir ces choses se passer dans la famille d'un homme de Dieu ! Mais c'était le commencement de l'accomplissement de la parole de l'Éternel : « L'épée ne s'éloignera pas de ta maison, à jamais, parce que tu m'as méprisé, et que tu as pris la femme d'Urie... et lui, tu l'as tué (2) » On ne se moque pas de Dieu ; ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi (3).

SOPHIE. — David dut être bien affligé en apprenant ces nouvelles.

LA MÈRE. — Il le fut d'autant plus que le premier bruit qui parvint jusqu'à lui fut : « Absalom a frappé tous les fils du roi, et il n'en reste pas un seul. » C'est ce qui arrive souvent parmi les hommes : on exagère les choses. David, dans sa grande douleur, déchira ses vêtements et se coucha par terre, et ses serviteurs firent comme lui, partageant sa peine. Mais il y avait là un neveu de David, nommé Jonadab, ami d'Amnon, mauvais ami, car il lui avait insinué le mal qu'Amnon avait fait à Tamar. Ce Jonadab comprit bien vite ce qui était arrivé, et il dit à David : « Que mon seigneur ne pense pas que l'on ait tué tous les fils du roi ; Amnon seul est mort. Cela a été fait par l'ordre d'Absalom, qu'il avait arrêté dès le jour qu'Amnon humilia Tamar, sa sœur. » Et en effet, quelques instants après arrivèrent tous les fils du roi, et, en revoyant leur père, ils pleurèrent avec lui très amèrement.

SOPHIE. — Ce Jonadab ne semble pas avoir été un bien beau caractère. Après avoir conseillé le mal à

(1) Lisez Romains III, 15-18 ; ce qui se passe entre Absalom et Amnon en est l'illustration.

(2) 2 Samuel XII, 9, 10. — (3) Galates VI, 7.

Amnon, et avoir prévu ce qui en arriverait, il n'a pas l'air du tout ému de la mort de son malheureux ami.

LA MÈRE. — Hélas ! Sophie, c'est ce que l'on voit même dans le monde des enfants. Un méchant camarade, ou une méchante compagne, engage quelquefois un garçon ou une fille à désobéir, ou à mentir, ou à prendre ce qui ne lui appartient pas, et s'il leur en arrive du mal, il pense froidement : « Tant pis pour eux ; moi, cela ne me regarde pas. »

SOPHIE. — Je pense que tu as raison, maman, et j'ai bien vu cela quelquefois à l'école. Mais nous ne devons pas écouter les mauvais conseils.

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Le sage roi Salomon a dit : « Mon fils, si les pécheurs cherchent à le séduire, n'y acquiesce pas (1). »

SOPHIE. — Que fit le roi David à Absalom en apprenant le meurtre que celui-ci avait commis ?

LA MÈRE. — Il ne put rien lui faire, car Absalom s'enfuit auprès de Talmaï, roi de Geshur, son grand-père, et resta là trois ans. Nous verrons une autre fois ce qui advint de lui. Mais tu peux comprendre, ma chère enfant, combien une seule faute apporte quelquefois d'amertume dans toute une vie. Le reste de l'existence de David le montre. C'est pourquoi, il nous faut demander au Seigneur : « Garde ton serviteur des péchés commis avec fierté (2), » c'est-à-dire de propos délibéré, car c'est là ce que David avait fait en prenant la femme d'Urie et en faisant tuer son mari.

(1) Proverbes I, 10. — (2) Psaume XXV, 13.



L'Église ou l'Assemblée.

(*Son histoire sur la terre.*)

JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, que Chrysostôme était revenu à Antioche après avoir passé plusieurs années dans une retraite sauvage. Ce temps n'avait pas été employé tout entier en exercices de pénitence. Jean avait continué à s'instruire et avait même écrit quelques ouvrages. A Antioche, il continua ses travaux et en même temps se dévoua au service des pauvres. Sa charité envers eux fut le trait distinctif de toute sa vie. A cette époque, il écrivit un livre pour consoler un ami qui croyait être incessamment possédé par un démon, et était tombé dans une mélancolie profonde. Il lui dit entre autres choses : « Va dans les hôpitaux et considère toutes les souffrances, les douleurs et les infirmités qui les causent ; visite les prisons et les malheureux qu'elles renferment, va voir les pauvres dans leur dénuement, et tu comprendras combien tu as tort de te plaindre de ta condition. » Et il ajoute : « En supprimant la tristesse, tu désarmeras le démon. » Et, en effet, il est bien certain que c'est en nous occupant de nous-mêmes et de nos maux que nous donnons prise à l'ennemi. Mais Chrysostôme aurait aussi et surtout dû tourner les pensées de son ami vers Christ, par qui « nous sommes toujours plus que vainqueurs. » (Romains VIII, 37.)

L'évêque Mélétius voulant que Chrysostôme eût un plus grand cercle d'activité, l'ordonna diacre. Comme tel il eut, non seulement à prendre soin des pauvres, mais aussi à instruire le peuple, lâche

pour laquelle il avait un talent remarquable qui le rendit très populaire. Quatre ans plus tard, il fut ordonné prêtre par l'évêque Flavien qui avait succédé à Mélélius. Flavien, connaissant le don remarquable de Chrysostôme, lui confia la tâche importante de la prédication. Pendant dix années, ce fut l'occupation principale de Chrysostôme. Par ce que je viens de vous dire, mes jeunes amis, vous voyez comme l'ordre humain avait remplacé l'ordre divin dans l'Église. C'étaient des hommes qui ordonnaient, qui consacraient, qui appelaient à tel ou tel ministère; ce n'était plus, comme au commencement, l'Esprit Saint qui qualifiait et envoyait. (Actes XIII, 2-4; 1 Corinthiens XII, 7-11.) Toutefois, nous ne pouvons douter que le Seigneur, dans sa grâce, ne se servit, alors comme maintenant, de quelques-uns de ces évêques ou prêtres, lorsqu'ils étaient fidèles dans ce qu'ils connaissaient, et dévoués au Seigneur. C'est ce que nous voyons chez Jean Chrysostôme.

Il était doué, comme je vous l'ai dit, d'une grande éloquence. Les foules se pressaient pour l'entendre. Mais, hélas! ce n'était pas tant pour l'amour de la vérité et pour satisfaire aux besoins de leurs âmes, que pour avoir leurs oreilles charmées par des paroles éloquentes. (Voyez 2 Timothée IV, 3: « ayant des oreilles qui leur démangent. ») Ce n'est pas que Chrysostôme n'exposât pas la vérité ou qu'il flattât leurs vices; au contraire, il s'élevait avec force contre la corruption, le luxe et l'orgueil qui régnaient dans cette grande ville. Mais c'était pour ses auditeurs comme une musique agréable à entendre; leur cœur et leur conscience restaient en général insensibles à ses paroles. Ils se laissaient même aller, quand des parties de ses discours leur semblaient particulièrement belles, à applaudir comme dans un théâtre. Chrysostôme s'en affligeait, censu-

rait fortement ses auditeurs, et leur reprochait sans cesse d'être plus assidus à ses prédications qu'aux prières publiques. Mais rien n'y faisait, et, comme passant d'un divertissement à un autre, ils sortaient de l'église pour se rendre aux jeux du cirque. Voilà où était descendue la vie chrétienne dans cette Antioche où Paul avait tant travaillé, et où Barnabas exhortait les âmes converties au Seigneur à Lui demeurer « attachées de tout leur cœur. » (Actes XI, 23.) Au temps de Chrysostôme, il n'y avait plus que la profession de christianisme. Le *nom* seul de chrétiens restait ; pour le reste on ne différait guère des païens. On avait « la forme de la piété, » mais on en avait « renié la puissance. » (2 Timothée III, 5.) L'état de choses de nos jours ne ressemble-t-il pas beaucoup à celui que présentait alors Antioche et le monde chrétien ? Souvenons-nous, mes jeunes amis, que Dieu demande de nous la réalité de la piété dans le cœur et dans la vie. (Lisez Psaume L, 7-15 ; Ésaïe I, 11-17 ; Matthieu VII, 21-23.)

Mais Dieu allait frapper d'un grand coup ce peuple indifférent et léger, attaché aux voluptés plus qu'à Dieu. (2 Timothée III, 4.)

En l'an 387, à l'occasion de taxes nouvelles imposées par l'empereur, le peuple d'Antioche se souleva et se livra à des actes de violence. Les bains publics furent saccagés, on attaqua le prétoire, et le gouverneur, incapable de résister, fut obligé de s'enfuir. Dans sa fureur inconsidérée, le peuple détruisit les images des empereurs, et renversa et brisa les statues de Théodose, l'empereur d'alors, et de l'impératrice Flaccille. L'apparition d'une troupe d'archers envoyés par le préfet, empêcha d'autres dégâts, et l'ordre fut enfin rétabli. Mais la consternation et l'effroi remplirent alors la ville coupable. Que dira et fera l'empereur en présence de

cette insulte faite à lui et à sa femme bien-aimée ? Vous vous rappelez, mes jeunes amis, combien Théodose était terrible dans ses mouvements de colère. Tout le monde craignait que, dans son premier moment d'indignation, il n'ordonnât de détruire la ville et ses habitants, comme le lui conseillaient ses courtisans. Il se contenta d'envoyer deux commissaires avec des pleins pouvoirs et des ordres rigoureux contre ceux que l'on trouverait coupables.

La terreur régna bientôt dans la malheureuse ville, car les commissaires impériaux avaient commencé par jeter en prison les plus riches citoyens, confisquer leurs biens et soumettre à la torture ceux qu'ils croyaient les plus coupables. Que faire dans ces cruelles circonstances ? Le vieil évêque d'Antioche donna alors un grand exemple de dévouement. Malgré son âge avancé, ses infirmités et une sœur mourante qui réclamait ses soins, il se décida à aller à Constantinople pour implorer le pardon de l'empereur. Pendant son absence, Chrysostôme le remplaça, s'efforçant par ses discours de calmer les craintes du peuple, de le consoler et de l'encourager en lui faisant tout espérer de la clémence de l'empereur. En même temps, il profitait de la circonstance pour appeler les inconvertis à la repentance. Si l'on redoutait à ce point, disait-il, la colère d'un empereur, qui n'était qu'un homme, combien plus fallait-il craindre celle d'un Dieu offensé par nos péchés !

Chrysostôme ayant dû s'absenter, les terreurs du peuple reprirent avec plus de force. Il voulait quitter la ville et fuir au désert. Le gouverneur, qui était cependant un païen, se rendit lui-même dans l'église pour rassurer la multitude. A son retour, Chrysostôme s'indigna du manque de foi des chrétiens. « Bien loin de vous laisser instruire par le gouver-

neur, » leur dit-il, « c'est vous qui auriez dû faire la leçon aux infidèles. »

On raconte aussi que des ermites chrétiens descendirent de leurs retraites dans la montagne, pour venir soutenir le courage des malheureux habitants d'Antioche. L'un d'eux, rencontrant au milieu de la ville les commissaires impériaux, les arrête, leur ordonne de descendre de cheval, et leur dit : « Portez de ma part ce message à l'empereur : Tu es empereur, mais tu es homme, et tu commandes à des hommes faits à l'image de Dieu. Crains la colère du Créateur, si tu détruis son ouvrage. Tu es irrité, parce qu'on a abattu les images : Dieu le sera-t-il moins si tu détruis les siennes ? Tes statues de bronze sont déjà rétablies sur leurs bases, mais quand tu auras tué des hommes, comment réparer ce mal ? Peux-tu les ressusciter ? »

Flavien cependant était arrivé à Constantinople et avait été admis devant l'empereur. Celui-ci commença par rappeler les faveurs qu'il avait accordées à Antioche, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants et de l'insulte qu'ils lui avaient faite. Flavien reconnut les bontés de l'empereur et les torts du peuple, puis il adressa un appel fervent à la clémence de Théodose. Je ne puis vous dire ici tout son discours ; en voici seulement quelques paroles : « Songe, » dit-il, « qu'à cette heure, les Juifs et les Grecs, le monde civilisé et les barbares, ont appris nos malheurs. Ils ont les yeux sur toi, et attendent l'arrêt que tu porteras sur nous. Si ta sentence est humaine et généreuse, ils rendront gloire à Dieu et diront : Qu'elle est grande la puissance du christianisme ! Cet homme qui pouvait tout perdre et détruire, elle l'a soumis. Il est grand, le Dieu des chrétiens ! Il élève les hommes au-dessus de la nature... » « Je viens, » dit-il encore, « au nom

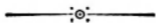
du Souverain des cieux, pour dire à ton âme clémente et miséricordieuse ces paroles de l'Évangile : Si vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra les vôtres. Souviens-toi de ce jour où nous rendrons compte de nos actions .. Je te conjure d'imiter ton souverain Maître qui, malgré nos fautes, ne se lasse pas de nous prodiguer ses bienfaits. »

Théodose fut touché et fléchi par les paroles de Flavien. Il pardonna à la ville coupable en disant : « Qu'y a-t-il d'étonnant si, nous autres hommes, nous pardonnons à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le Maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et mis en croix par ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son Père pour ses bourreaux, disant : Pardonne-leur, Père, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

On aime à entendre ces paroles sortir de la bouche du puissant empereur. On y voit, mes jeunes amis, que le christianisme avait une influence réelle et puissante sur lui.

Flavien retourna en hâte annoncer la bonne nouvelle au peuple d'Antioche, et les pleurs y furent changés en joie.

Je ne puis m'empêcher, mes jeunes amis, de penser à cette colère, bien autrement terrible que celle de Théodose, et qui est suspendue sur la tête de tout homme inconverti, jeune ou vieux. Vous en inquiétez-vous, cher lecteur qui n'êtes pas encore sauvé ? Elle est sur le point d'éclater. Mais il est un moyen, un seul, d'y échapper. C'est Christ. Oh ! fuyez près de Lui. Souvenez-vous de ces paroles : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils, ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (Jean III, 36.)



Psaume CXXXVIII

Il faut, grand Dieu, que de mon cœur
 La sainte ardeur
 Te glorifie ;

Qu'à toi des mains et de la voix,
 O Roi des rois,
 Je psalmodie.

J'irai t'adorer, ô mon Dieu !
 En ton saint lieu,
 Rempli de zèle ;

Je chanterai ta vérité
 Et ta bonté
 Toujours fidèle.

Ton nom est célèbre à jamais
 Par les effets
 De tes paroles ;

Quand je t'invoque, tu m'entends ;
 Quand il est temps
 Tu me consoles.

Tous les rois viendront à tes pieds,
 Humiliés,
 Prier sans cesse,

Sitôt qu'ils auront une fois
 Ouï la voix
 De ta promesse.

Ils rempliront, par leurs concerts,
 Tout l'univers
 De tes louanges.

Les peuples qui les entendront,
 Admireront
 Tes faits étranges.

O grand Dieu, qui, de tes hauts cieux,
 En ces bas lieux,
 Vois toute chose !

Bien que tu sembles être loin,
 C'est sur ton soin
 Que tout repose.

Si mon cœur, dans l'adversité,
 Est agité,
 Ta main l'appuie.
 C'est ton bras qui sauve des mains
 Des inhumains
 Ma triste vie.
 Quand je suis le plus abattu,
 C'est ta vertu
 Qui me relève ;
 Ce qu'il t'a plu de commencer,
 Sans se lasser,
 Ta main l'achève

J'ai transcrit ici pour vous, jeunes amis, un de ces vieux psaumes qui, dans des temps loin de nous, ont soutenu, fortifié et encouragé jusqu'à la mort des chrétiens, des saints persécutés, dont je vous parlerai peut-être un jour.



Réponses aux questions du mois d'août

1^o Jean I, 1 : « Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était DIEU. » Les versets 14, 17, 18, nous apprennent que la Parole n'est autre que le Fils unique, Jésus-Christ.

Romains IX, 5 : « Le Christ, qui est sur toutes choses DIEU béni éternellement. »

1^o Timothée III, 16 : « DIEU a été manifesté en chair. »

Tite II, 13 : « Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de notre grand DIEU et Sauveur Jésus-Christ. »

Hébreux I, 8 : « Mais quant au Fils : Ton trône, ô DIEU, demeure aux siècles des siècles. »

1^o Jean V, 20 : « Son Fils Jésus-Christ : Lui est le DIEU véritable et la vie éternelle. »

2^o Jean I, 3 : « Toutes choses furent faites par elle » (elle, la Parole, Jésus-Christ).

1 Corinthiens VIII, 6 : « Un seul Seigneur, Jésus-Christ, par lequel sont toutes choses. »

Colossiens I, 16 : « Par lui (Christ, le Fils de l'amour de Dieu) ont été créées toutes choses. »

Hébreux I, 2 : « Le Fils,... par lequel il a fait les mondes. »

Verset 10 : « Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieus sont les œuvres de tes mains. »

Questions pour le mois de septembre

Aujourd'hui, mes jeunes amis, je vous propose de chercher quelques-unes des prophéties de l'Ancien Testament concernant le Seigneur Jésus.

1^o Cherchez dans la Genèse un passage qui l'annonce comme la semence ou la postérité de la femme.

Cherchez-en ensuite l'accomplissement dans les évangiles et dans un passage de l'épître aux Galates.

2^o Cherchez dans la Genèse un passage qui l'annonce comme postérité d'Abraham, et son accomplissement dans les évangiles et dans l'épître aux Galates.

3^o Cherchez des passages qui l'annoncent comme devant être de la postérité de David, dans le 1^{er} livre des Chroniques et dans le prophète Jérémie. Cherchez-en l'accomplissement dans Matthieu, Luc et Jean ; dans deux passages des Actes, dans un passage des Romains, un de la seconde épître à Timothée et un de l'Apocalypse.



Jean, le jeune pâtre

IV

TEMPS D'ÉPREUVES

Jean n'avait donc pas encore trouvé la paix. Mais Dieu veillait sur lui. Il ne laisse pas inachevée la bonne œuvre qu'il a commencée dans une âme, bien que, dans sa sagesse, il juge souvent à propos de nous faire passer par des exercices et des combats qui nous conduisent à mieux apprécier sa grâce, en nous faisant connaître notre incapacité.

Deux ans après ce que je viens de vous raconter, Jean entra comme petit domestique chez un paysan. Ensuite, durant six mois son père lui fit suivre une école secondaire, afin de compléter un peu son ins-

truction. Mais l'état de gêne de son père ne lui permit pas de laisser Jean plus longtemps à ses études ; il lui fallut reprendre son état de berger. L'hiver, il travailla dans une fabrique ; mais la vie immorale de la plupart des ouvriers et leurs propos grossiers, lui inspirèrent un si profond dégoût qu'il fut tout heureux, au printemps, d'entrer comme apprenti chez un forgeron.

D'autres difficultés l'attendaient là. Jean ne manquait ni d'intelligence, ni d'adresse, ni de bonne volonté pour le travail, mais il n'avait pas la force qu'exige cette profession. Il eut donc à souffrir de la part de son maître qui était un homme dur, et qui s'irritait de ce que son jeune apprenti ne répondait pas à tout ce qu'il attendait de lui. Des épreuves plus grandes devaient atteindre notre ami, mais à la fin, il put reconnaître que rien n'avait été inutile, et que « toutes choses, » même les plus pénibles, avaient « travaillé ensemble pour son bien. » (Romains VIII, 28.) Souvenez-vous de cela, jeunes amis qui passez peut-être par des circonstances difficiles.

Aux approches de l'hiver, Jean reçut à la jambe un coup de pied de cheval. Il n'en continua pas moins son travail pendant quelques jours. Mais le mal empira, la fièvre le saisit, et il dut garder le lit. Il resta là cinq jours sans que personne s'inquiétât de lui. A la fin un voisin, ne le voyant plus, et craignant qu'un malheur ne lui fût arrivé, avertit son frère qui demeurait dans la même ville chez un de leurs oncles. Pauvre Jean, n'est-ce pas, si seul, si abandonné ! Dès que l'oncle vit l'état de son neveu, il le fit transporter à l'hôpital. Le médecin, en voyant l'aspect et l'enflure de la jambe de Jean, crut qu'il s'agissait d'un érysipèle plutôt que d'un coup, et traita le mal en conséquence. Mais l'état du malade alla en s'aggravant, des plaies se formèrent et bien-

lôt la jambe en fut toute couverte. Vous dire tout ce que souffrit le pauvre garçon me serait difficile ; c'étaient cependant les voies de l'amour de Dieu envers lui, pour l'amener à connaître sa grâce. Rappelez-vous, jeunes amis, que si vous êtes appelés à souffrir d'une manière ou d'une autre, par la maladie ou quelque infirmité, Dieu le permet pour votre profit, afin d'attirer vos cœurs à Lui. (Hébreux XII, 10, 11.)

Jean reçut à l'hôpital plusieurs visites. L'une fut celle du pasteur français ; mais comme ce pasteur ne savait qu'imparfaitement l'allemand, il ne put dire grand'chose à notre jeune ami, seulement, à sa sortie de l'hôpital, il lui donna quelques traités et un Nouveau Testament, trésor précieux. Mais ce qui causa à Jean une grande joie, ce fut la visite de sa bonne tante qui, le surlendemain de son entrée à l'hôpital, lui apporta un Nouveau Testament afin qu'il le lût et y puisât la consolation dans ses longues heures de solitude et de souffrance. Ce cadeau de sa tante eut des conséquences très sérieuses, comme nous allons le voir.

Quelques jours après la visite de la tante, un jeune chanoine, catéchiste (1) dans la ville, vint à son tour voir Jean. Du premier coup d'œil il aperçut un livre sur la table, près du lit de Jean. Il le prit, l'ouvrit et dit au malade :

« Jean, qui t'a donné ce livre ? »

« C'est ma tante, » répondit le jeune homme.

« C'est un bon livre, assurément, » reprit le chanoine, « mais difficile à comprendre pour qui n'a pas étudié la sainte théologie, et pour quelqu'un d'aussi jeune que toi, il y a même du danger à le lire. »

(1) Un catéchiste est celui qui instruit les catéchumènes des choses que l'Église enseigne.

Là-dessus il posa le livre et prit congé des malades, tout surpris d'une aussi courte visite. Que dites-vous, mes jeunes amis, de cette manière d'apprécier la sainte parole de Dieu, dont l'entrée dans le cœur illumine les simples, qui renferme les choses que Dieu a cachées aux sages du monde, et révélées aux enfants ? (Psaume CXIX, 130 ; Matthieu XI, 25.)

Si le chanoine s'était retiré si précipitamment, c'était pour se rendre chez l'oncle de Jean. Lui ayant demandé un entretien particulier, il lui dit : « L'estime que j'ai pour vous, Monsieur, et l'intérêt que je porte à votre famille, m'obligent de vous avertir d'un grand danger que vous courez dans votre propre maison. J'espère pouvoir vous indiquer aussi le moyen d'y échapper. »

« Un danger dans ma maison ! » dit l'oncle tout étonné. « Veuillez vous expliquer. »

« Vous savez, » répondit le prêtre, « que, depuis plusieurs années, votre sœur, qui demeure chez vous, a refusé de participer aux saints sacrements. Elle donne pour prétexte qu'elle est une trop grande pécheresse pour qu'un homme puisse l'absoudre de ses fautes, et dit aussi que l'accomplissement des devoirs imposés par l'Église ne lui a pas procuré la paix et le repos de son âme. J'ai eu le soupçon que ces idées lui venaient d'avoir lu le Nouveau Testament, et j'en ai maintenant la certitude, car je viens de trouver ce livre entre les mains de votre neveu, et il m'a dit : C'est ma tante qui me l'a donné ! »

« Y a-t-il donc du mal à lire le Nouveau Testament ? » demanda l'oncle.

« Le Nouveau Testament est en soi un bon livre, » répondit le chanoine ; « mais il arrive toujours à ceux qui veulent lire et étudier les livres saints sans les explications que la sainte Église peut seule en donner, de tirer des conclusions et de faire des

applications entièrement opposées à la vraie doctrine de l'Église. Ils prennent des idées luthériennes et finissent par apostasier. »

C'est ainsi que ce prêtre, qui se disait serviteur de Dieu, cherchait à effrayer l'oncle de Jean et à lui inspirer des préventions contre la sainte parole de Dieu. Triste œuvre que, dans tous les temps, a poursuivie celle qui se nomme la sainte Mère Église. Le chanoine ne s'arrêta pas là. « Si j'ai un conseil à vous donner, » ajouta-t-il, « c'est de placer immédiatement votre sœur à X... dans la maison de santé, afin de mettre votre famille à l'abri de la fâcheuse influence qu'elle ne manquerait pas d'exercer. » Sur ces paroles, le prêtre se retira.

Ce fut un coup très douloureux pour l'oncle de Jean, car il aimait beaucoup sa sœur qui s'était toujours montrée pleine de dévouement pour lui et sa famille. Mais il ne put résister longtemps. Le chanoine revint à la charge, fit agir ses collègues dans le même but, et obtint finalement ce qu'il voulait. Cinq jours après, la pauvre tante fut conduite, malgré elle, à la maison de santé indiquée, sous prétexte qu'elle avait l'esprit dérangé. Il ne lui fut même pas accordé de dire adieu à son neveu Jean, ni de revoir jamais aucun de ses parents. Une seule fois, et non sans peine, le père de Jean réussit à la voir, et put s'assurer qu'elle était calme et jouissant de toutes ses facultés. Elle était là, enfermée, victime de son amour pour le Seigneur et pour sa parole. Vous voyez, mes jeunes amis, qu'il peut y avoir de nos jours encore, des *martyrs* ou témoins souffrant pour Christ. La tante de Jean n'en est pas l'unique exemple. Et ce qu'il y a de profondément triste, c'est que ces persécutions puissent venir de ceux qui se disent chrétiens ! Quoi qu'il en soit, vous savez ce que le Seigneur Jésus a dit : « Vous

êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, *en mentant*, toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous, et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux. » (Matthieu V, 11, 12.) La tante de Jean fit l'expérience de ce bonheur. Je vous dirai plus loin quelle fut la fin que le Seigneur accorda à sa fidèle servante.

Jean apprit secrètement par son frère, le départ de sa tante. Il en fut profondément affligé. En même temps, l'état de sa jambe avait empiré à tel point qu'il n'y eut plus d'autre ressource que de l'amputer. Vous voyez que notre jeune ami avait épreuve sur épreuve. Quelle triste perspective pour un jeune homme d'être privé pour la vie d'un membre et de voir ainsi son activité pour gagner son pain, plus ou moins entravée ! Mais il fallait s'y résoudre. Les souffrances atroces que le pauvre Jean endurait lui faisaient d'ailleurs envisager comme une délivrance l'amputation de sa jambe, quoi qu'il pût arriver ensuite. On avait, en effet, peu d'espoir qu'il pût supporter l'opération, à cause de sa grande faiblesse. C'est pour cela que son oncle, à l'instigation des prêtres, l'engagea à recevoir les saints sacrements, comme on les appelle. Jean y consentit par soumission. Le jour où il reçut l'extrême onction (1),

(1) C'est une cérémonie de l'Église romaine qui consiste à donner à ceux qui sont en danger de mort l'eucharistie, c'est-à-dire l'hostie consacrée, après qu'ils ont fait la confession de leurs péchés, puis à oindre d'huile les différentes parties de leur corps. Le but de ce sacrement est de purifier le mourant de ce qui reste de péché chez lui, et de le fortifier contre les angoisses de la mort. Mes jeunes lecteurs ne trouveront, dans la parole de Dieu, rien qui justifie ces pratiques. Ce sont des ordonnances d'homme. Ce qui ôte à la mort ses terreurs, c'est de

on lui prit son Nouveau Testament, qu'il avait pourtant eu soin de cacher sous son oreiller. On lui ôta la Parole de vie, qui a la puissance de sauver l'âme (Jacques I, 21), et on mettait à la place une ordonnance humaine, de nulle valeur devant Dieu !

Le lendemain eut lieu l'amputation de la jambe malade. On avait jugé Jean trop faible pour qu'on osât l'endormir, mais Dieu lui donna la force de supporter avec courage l'opération qui réussit. Deux mois après, il put quitter l'hôpital et alla achever sa convalescence chez sa grand'mère.

Et quant à son âme, me demanderez-vous, où en était-il ? Je vous le dirai la prochaine fois, s'il plait au Seigneur.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE D'ABSALOM *(suite)*

(2 Samuel XIV)

LA MÈRE. — Nous continuerons aujourd'hui, ma chère Sophie, la triste histoire d'Absalom. Tu te rappelles ce qu'il fit après avoir tué son frère.

SOPHIE. — Oui, maman, il s'enfuit auprès de son grand-père. Demeura-t-il toujours là ?

LA MÈRE. — Non ; il y resta trois ans. Pendant ce temps, David s'était consolé de la mort d'Amnon, et

croire du cœur en Celui qui a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même, et qui a vaincu et annulé la mort. (Hébreux IX, 26 ; II, 14 ; 2 Timothée I, 10.)

son cœur soupirait après Absalom qu'il aimait beaucoup.

SOPHIE. — Cela me semble étrange, maman. Comment David pouvait-il oublier ce qu'Absalom avait fait ?

LA MÈRE. — Le cœur d'un père aime ses enfants malgré leurs fautes, ma chère Sophie, et est toujours incliné à leur pardonner. Mais il faut que ce soit sans faiblesse, et si l'enfant a mérité un châtement, il doit le subir.

SOPHIE. — Penses-tu donc que David fût faible envers ses enfants ?

LA MÈRE. — Je le crois, Sophie. Toute cette histoire nous le montre. David semble avoir eu pour Absalom une affection toute particulière.

SOPHIE. — Cela m'étonne aussi, car j'aurais cru qu'il devait aimer surtout le jeune Salomon, le bien-aimé de l'Éternel. Qu'est-ce qui le faisait tant aimer Absalom ?

LA MÈRE. — Absalom était d'une beauté remarquable. « Dans tout Israël, il n'y avait pas d'homme beau comme Absalom ; depuis la plante de ses pieds, jusqu'au sommet de sa tête, il n'y avait point en lui de défaut. » Sa chevelure abondante ajoutait encore à sa beauté. Or tu sais comme bien souvent la beauté attire le cœur des parents, qui sont, hélas ! parfois trop enclins à avoir pour un bel enfant une grande indulgence, une indulgence funeste. Ce fut peut-être le cas de David à l'égard d'Absalom.

SOPHIE. — Mais cela n'est pas bon, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Certes non. Quand on a cette fâcheuse indulgence, au lieu de reprendre les enfants et de les corriger, on laisse leurs défauts s'enraciner. Les parents qui agissent ainsi préparent de grandes douleurs à eux-mêmes et à leurs enfants. Ceux-ci suivent leur propre volonté et deviennent indépen-

dants et intraitables. Nous en verrons l'exemple dans Absalom et David. Absalom vérifia cette parole du sage : « Un fils insensé est un chagrin pour son père (1). »

SOPHIE. — Comment est-ce qu'Absalom fit pour revenir auprès de son père ? Est-ce qu'il lui demanda pardon ?

LA MÈRE. — Nous ne voyons rien de semblable à de l'humiliation chez ce fier jeune homme. Ce fut Joab qui s'aperçut du désir qu'avait David de faire revenir Absalom. « Joab, fils de Tséruïa, s'aperçut que le cœur de David était pour Absalom, » et il se servit d'une femme habile, qu'il fit venir, pour persuader à David de faire rentrer Absalom. Le fond du discours de cette femme rusée était que, puisque Dieu n'avait point ôté la vie à Absalom, David aurait tort de ne point le rappeler auprès de lui. Le roi reconnut bien que c'était Joab qui avait tout arrangé, et lui dit qu'il eût à faire revenir Absalom. Joab en fut bien content ; il s'en alla chercher Absalom à Gueshur et le ramena à Jérusalem. Mais David refusa de voir son fils coupable et dit : « Qu'il se retire dans sa maison, et qu'il ne voie point ma face. » C'est ce qui eut lieu, et pendant deux ans Absalom resta dans sa maison sans voir le roi.

SOPHIE. — J'aimerais bien te faire deux questions, chère maman. Premièrement, veux-tu me dire pourquoi Joab tenait tant à ce qu'Absalom revint à Jérusalem ?

LA MÈRE — Joab, comme tu le sais, était un homme du monde, sans crainte de Dieu. Pour lui, qui avait tué Abner en trahison et pour se venger de ce que celui-ci avait tué son frère Hasaël dans une défense légitime, le crime d'Absalom n'en était

(1) Proverbes XVII, 25.

pas un. Il s'était vengé, voilà tout, pensait Joab. Et puisque David désirait que son fils revint, pourquoi ne pas lui donner ce plaisir ? Ensuite Joab était ambitieux. Il pensait peut-être que David venant à mourir, Absalom serait roi, et il voulait se ménager sa faveur. Hélas ! tous ses plans furent renversés, comme nous le verrons, car ils n'étaient pas selon Dieu. Dieu n'était point dans les pensées de Joab. Mais quelle est ton autre question ?

SOPHIE. — Pourquoi David ne voulut-il pas voir Absalom, après lui avoir permis de revenir ?

LA MÈRE. — Je t'ai fait remarquer, Sophie, qu'Absalom n'avait témoigné aucun repentir de son crime. Il n'avait pas demandé, en s'humiliant, de pouvoir retourner à Jérusalem ; et quand son père l'y eut rappelé, il ne fut pas touché de sa bonté, et n'implora pas son pardon. Comment David aurait-il pu recevoir un tel orgueilleux ?

SOPHIE. — Je comprends cela, maman ; et cela me fait penser au fils prodigue de l'évangile de Luc (1). Quel contraste avec Absalom ! Il sentait sa misère dans le pays éloigné, et quand il revient vers son père, c'est avec un cœur tout brisé et repentant. Il confessait son péché. Aussi son père le reçoit et lui accorde son pardon !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est ainsi que le pécheur doit aussi revenir vers Dieu, s'il veut trouver grâce. C'est en s'humiliant et en confessant son péché. Il est écrit : « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point, mais celui qui les confesse et qui les abandonne obtiendra miséricorde (2). » Mais Absalom ne confessa point sa faute et n'abandonna pas ses mauvaises pensées. Aussi combien sa fin fut misérable !

(1) Luc XV. — (2) Proverbes XXVIII, 13.

SOPHIE. — Que fit-il donc à Jérusalem, puisque David ne voulait rien avoir à faire avec lui ?

LA MÈRE. — Il aurait bien voulu voir le roi ; car c'était une humiliation très grande pour lui d'être tenu à l'écart. Mais son cœur orgueilleux ne voulait pas s'abaisser à demander pardon. Et, comme il avait une propre volonté indomptable, il chercha un moyen d'arriver à ses fins. Pauvre Absalom, il ignorait ce que la parole de Dieu dit : « L'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute (1). » Il en fit la douloureuse expérience.

SOPHIE. — Quel moyen employa-t-il donc pour se faire recevoir du roi ?

LA MÈRE. — Il pensa que, puisque Joab lui avait aidé à revenir à Jérusalem, il parlerait aussi à David en sa faveur. Il envoya donc deux fois chercher Joab ; mais celui-ci ne voulut point venir. Alors Absalom, pour l'y forcer, ordonna à ses serviteurs de mettre le feu à un champ d'orge appartenant à Joab.

SOPHIE. — C'était un singulier moyen.

LA MÈRE. — Oui ; mais il réussit. Tu peux voir en cela cette volonté sans frein d'Absalom, qui ne recule devant rien pour accomplir ce qu'elle a résolu. C'est le caractère du cœur naturel de l'homme, influencé par Satan : « Rempli de toute injustice, de méchanceté, hautain, inventeur de mauvaises choses, » dit la parole (2). Joab, irrité sans doute, vint demander à Absalom : « Pourquoi tes serviteurs ont-ils mis le feu à mon champ ? » Absalom répondit : « Je l'ai envoyé chercher pour l'envoyer vers le roi, et tu n'es pas venu. Maintenant, va lui dire de ma part : Pourquoi suis-je venu de Gueshur ? il serait bon pour moi d'y être encore. » Et Absalom

(1) Proverbes XVI, 18. — (2) Romains I, 29, 30.

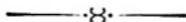
dit encore à Joab : « Maintenant, que je voie la face du roi ; et s'il y a de l'iniquité en moi, qu'il me fasse mourir. » Tu vois par ces paroles, Sophie, qu'Absalom était loin de reconnaître le crime qu'il avait commis en tuant son frère.

SOPHIE. — En effet, maman. C'était être bien endurci et orgueilleux. Mais que fit Joab ?

LA MÈRE. — Il alla rapporter le tout à David. Celui-ci cédant à son cœur paternel, se tint pour satisfait. Il fit venir Absalom qui se prosterna devant le roi, et le roi le releva et le baisa. Absalom était arrivé à ses fins ; il était rétabli dans la faveur de son père, sans avoir confessé son péché. David n'aurait-il pas dû se souvenir qu'après le meurtre d'Urie, l'Éternel n'avait fait passer son péché que lorsqu'il l'eut reconnu ? N'aurait-il pas dû exiger avant tout qu'Absalom confessât son crime, un crime que la loi de Dieu défend positivement quand elle dit : « Tu ne tueras point (1), » et contre lequel elle prononce la peine de mort (2) ? David agit avec faiblesse, et bientôt les conséquences s'en firent sentir. L'Éternel voyait tout, et ne pouvait laisser toujours le coupable impuni. Il ne le tient pas pour innocent, comme fit David (3). Il laissa la méchanceté d'Absalom avoir son cours, comme nous le verrons, et ce fut le douloureux châtement de David ; mais à la fin, Dieu, le juste Juge, frappa le fils orgueilleux devenu le fils rebelle.

(1) Exode XX, 13. — (2) Genèse IX, 6 ; Nombres XXXV, 33.

(3) Exode XXXIV, 7.



L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre.)*JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS *(suite)*

Les prédications de Chrysostôme pendant cette période où la colère de l'empereur planait sur Antioche, ne furent pas sans fruit. Plusieurs des citoyens païens furent gagnés à la foi chrétienne, et il eut ensuite à leur consacrer beaucoup de soins pour les établir dans la vérité. Il n'eut pas moins à faire auprès de ceux qui se disaient chrétiens, pendant les dix années de son ministère à Antioche. Ses discours ne traitaient pas en général de la doctrine ; il exhortait surtout à la pratique de la vie chrétienne. Il combattait chez les riches l'amour du luxe et des plaisirs, et les engageait à la charité envers les pauvres. Il censurait l'abandon des assemblées où l'on venait en foule les jours de fête, mais que l'on négligeait les autres jours. Il se plaignait de ce que l'on ne craignait pas de s'exposer à la fatigue et à la chaleur pour les affaires ou les divertissements, tandis qu'on les redoutait lorsqu'il s'agissait d'aller entendre la parole de Dieu. Il insistait avec force auprès de ses auditeurs, sur la nécessité de prêter une sérieuse attention aux enseignements qui leur étaient donnés, et les pressait de montrer dans leur conduite qu'ils avaient vraiment pénétré dans leur cœur. « La meilleure instruction, » disait-il, « vient de l'exemple. Quand même vous ne parleriez pas, si, à votre sortie de l'assemblée, le calme de votre maintien, vos regards, votre voix, montrent à ceux qui n'y sont pas venus, le profit qu'a tiré votre âme de ce que vous avez

entendu, ce sera une puissante exhortation. Que tous aient la preuve du bien que vous avez reçu. Ils l'auront, cette preuve, s'ils voient que vous êtes devenus plus doux de cœur, plus dévoués et plus pieux. »

Tout cela, mes jeunes amis, n'a-t-il pas aussi son application de nos jours ?

Un grand changement allait avoir lieu dans la vie de Chrysostôme. En l'an 397, Nectaire, évêque de Constantinople, mourut, et il fallut lui trouver un successeur. Nombre de candidats ambitionnaient une place aussi éminente, mais l'eunuque Eutrope, le tout-puissant ministre du faible empereur Arcadius, déploya toute son influence sur celui-ci pour l'engager à choisir Chrysostôme comme évêque. Eutrope l'avait entendu prêcher à Antioche et avait été frappé de son éloquence et de sa vie austère et dévouée. Arcadius accéda à la proposition de son premier ministre, et on donna l'ordre au comte Astérius, qui gouvernait en Orient, d'envoyer Chrysostôme à Constantinople, sans dire à celui-ci de quoi il s'agissait. On craignait un refus de sa part, car il avait déjà décliné la charge d'évêque. D'abord Chrysostôme, enlevé par surprise, et conduit par des gardes de station en station, protesta contre cette étrange manière de faire à son égard. Mais, ayant appris le but de son voyage, et y ayant réfléchi, il crut voir dans le fait une direction de Dieu et se soumit.

Grande fut la stupeur des évêques réunis à Constantinople, lorsqu'ils apprirent la décision de l'empereur. Chacun d'eux avait espéré ou bien être nommé, ou pour le moins faire arriver à cette charge un de leurs protégés. Parmi les plus irrités se trouvait Théophile, évêque de la grande et célèbre ville d'Alexandrie en Égypte. Comme il sera encore ques-

lion de lui dans cette histoire, je vous dirai quelques mots sur son caractère. Théophile passait pour être très versé dans la science théologique, mais aussi pour un des plus méchants hommes de son siècle. Habile, actif, rusé, il exerçait sur les autres évêques et les prêtres de son église, une domination tyrannique. En même temps, avide d'or et d'argent, aimant le luxe, il n'hésitait pas, non seulement à dépouiller de leurs richesses les temples païens, mais s'emparait aussi des biens des églises. Il ne craignait même pas d'user pour cela de violence. Tels étaient les sentiments qu'excitait sa conduite et ses exactions, qu'on le flétrissait du nom de Pharaon chrétien. Triste tableau, n'est-ce pas, mes jeunes amis, et combien il fait contraste avec le caractère de l'évêque, comme nous le présente l'apôtre Paul : « Il faut que le surveillant (ou évêque) soit irréprochable comme administrateur de Dieu, non adonné à son sens, non colère, non adonné au vin, non batteur, non avide d'un gain honteux, » etc. (Titel I, 7, 8, et voyez aussi I Pierre V, 1-3.) Mais tel n'était pas Théophile, et bien d'autres évêques lui ressemblaient. Ils étaient de ces serviteurs qui disent : « Mon maître tarde à venir, » et qui se laissent aller à toute sorte de mal ; de ceux que l'apôtre désigne comme estimant que « la piété est une source de gain. » (Matthieu XXIV, 48, 49 ; I Timothée VI, 5.) Ce Théophile qui avait déjà une grande influence à Constantinople, aurait voulu, pour l'augmenter encore, faire nommer un de ses prêtres comme évêque de cette grande ville. Déçu dans son espérance, il refusa d'abord de consacrer Chrysostôme, comme il y avait été invité. Mais Eutrope, qui connaissait des faits à sa charge, et qui en avait les preuves, l'ayant menacé de le faire passer en jugement s'il continuait à s'opposer à l'ordination,

de Chrysostôme, Théophile céda et consacra lui-même Jean d'Antioche en présence d'une foule innombrable. Mais il garda contre lui, dans son cœur, une haine implacable, qu'il réussit à satisfaire plus tard, comme nous le verrons. N'est-il pas profondément affligeant de voir mêler tant de méchanceté avec le nom du Seigneur et un zèle apparent pour Lui ?

Voilà donc Chrysostôme évêque de Constantinople, la seconde capitale de l'empire, résidence de l'empereur d'Orient. Jetons un coup d'œil sur la manière dont il entendait remplir les devoirs de sa charge, et n'oublions pas que cette charge lui donnait rang parmi les plus hauts dignitaires de l'empire et accès auprès de l'empereur.

Son prédécesseur Nectaire avait vécu plus comme un haut fonctionnaire de la cour que comme un évêque chrétien. Facile dans sa vie, homme du monde, il avait un grand train de maison, et déployait beaucoup de magnificence, ayant une bonne table et donnant des festins aux clercs et aux laïques. Chrysostôme changea tout cela, et ramena tout à la plus grande simplicité. Les riches ameublements, la vaisselle précieuse, les robes d'or et de soie destinées aux évêques, les équipages somptueux furent vendus, ainsi que tous les vases et ornements de prix des églises. Le produit en fut consacré à des œuvres charitables et à des aumônes aux pauvres. De ses propres revenus comme évêque, Chrysostôme fonda un hôpital pour les étrangers malades, se souvenant peut-être des paroles du Seigneur, en Matthieu XXV, 35, 36. Ses ennemis l'accusèrent plus tard d'avoir fait son profit de ces ventes, mais il fut pleinement justifié de cette calomnie. Nul homme ne fut plus désintéressé que lui. Sa vie privée était des plus simples. Les austérités

do sa jeunesse l'avaient affaibli, néanmoins il continuait à se traiter frugalement, mangeant seul chez lui et n'invitant jamais personne. A moins que ce ne fût pour des affaires urgentes de l'Église, il ne paraissait point à la cour. S'il était obligé de se trouver en public, il parlait peu. Cette manière de vivre le fit passer pour morose, avare et orgueilleux, mais en réalité, il voulait être tout entier aux devoirs de sa charge qu'il estimait tenir de Dieu et qu'il prenait au sérieux. Il désirait aussi être en exemple aux autres.

Comme évêque, il avait la surveillance du nombreux clergé de la ville. Or, sauf de très rares exceptions, tout ce clergé était extrêmement corrompu. Les clercs vivaient dans la dissolution et la mollesse, recherchant les tables des riches, visant à obtenir des mourants des donations, détournant ce qui appartenait aux pauvres. Chrysostôme réprima énergiquement tous ces vices et s'efforça de ramener prêtres et diacres à la simplicité et à la pureté de vie qui convenaient à leur profession, excluant de la communion les plus coupables. Il fit aussi revivre l'ancienne coutume des services religieux du soir pour les membres du troupeau que leurs occupations retenaient dans la journée. Ce fut un coup sensible pour le clergé, qui s'était habitué à l'oisiveté, et qui cherchait ses aises plus que le bien du peuple.

Chrysostôme réprimandait aussi fortement les veuves qui, au lieu de se conduire d'une manière modeste, vivaient dans la dissipation. Comme l'apôtre Paul le dit, il les exhortait à se marier et à mener une conduite honnête. (I Timothée V, 13, 14.) Il y avait aussi des diaconesses ou servantes de l'église qui, par leur amour de la toilette, par leur luxe et leurs mœurs, déshonoraient leur profession. Chrysostôme les reprenait, les suivant jusque dans

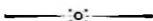
leurs maisons, pour les inviter à se conduire honnêtement.

Vous voyez combien devait avoir à faire cet homme fidèle, qui avait à cœur de ramener l'ordre dans la maison de Dieu où tant de mal s'était introduit. Vous vous rappelez au sujet de cette corruption ce que le Seigneur disait à l'ange de l'assemblée de Pergame. (Apocalypse II, 14, 15.) La période de l'Église durant laquelle Chrysostôme vivait, est précisément celle que préfigure Pergame.

L'évêque n'avait pas moins à faire avec ceux qui n'avaient point de charges dans l'Église. On ne saurait se faire une idée du luxe et de la mollesse, de la dissipation et de l'amour du plaisir qui régnaient à la cour et chez les grands. Chrysostôme aurait voulu les ramener à la simplicité, et leur faire consacrer au moins une partie de leurs richesses au soulagement des pauvres. C'était souvent le texte de ses exhortations. Il aimait les pauvres, les souffrants, les déshérités, et son cœur saignait en voyant l'égoïsme des riches à leur égard. Aussi le peuple de Constantinople, ces pauvres dont il prenait si généreusement le parti, était-il plein d'admiration pour son évêque et lui avait-il voué un attachement sans bornes. Quand il prêchait, les édifices sacrés étaient trop petits pour contenir les foules qui s'y pressaient.

En agissant comme il le faisait, l'évêque de Constantinople était sincère, et donnait dans sa vie l'exemple de ce qu'il aurait voulu voir chez les autres. Il pensait que ceux qui avaient une place spéciale dans l'Église devaient être les modèles du troupeau (1 Pierre V, 3), et il se souvenait de ce que Paul disait aux riches. (1 Timothée VI.) Malheureusement, il n'y avait pas chez lui la douceur qui aurait tempéré la sévérité de ses réprimandes,

Il ne pouvait pas tolérer le mal, sans doute, mais il aurait dû se souvenir de l'exhortation de Paul à Timothée : « Il faut que le serviteur du Seigneur soit *doux* envers tous, ayant du support ; enseignant *avec douceur* les opposants. » (2 Timothée II, 24, 25.) La verge de Chrysostôme était de fer, et non celle de l'amour. Aussi sa sévérité lui attira-t-elle bientôt nombre d'ennemis dans le clergé et à la cour, surtout parmi les femmes riches dont il censurait les vices, si opposés à ce que l'apôtre Pierre demande des femmes chrétiennes. (1 Pierre III, 3-5.)



Psaume XXIII

L'Éternel est mon Fort, mon Berger, mon partage,
 Il ne me manque rien près de ses clairs ruisseaux ;
 Il me fait reposer dans son vert pâturage
 Et sa main me conduit à de paisibles eaux.

Par son amour divin mon âme est consolée ;
 Aux sentiers de justice, Il dirige mes pas ;
 Et quand je marcherais par la sombre vallée,
 Quel mal aurais-je à craindre ? Il me tient dans ses bras.

J'ai, pour me protéger, ton bâton, ta houlette ;
 Tu marches près de moi ; dans ta faveur admis,
 Tu veux bien, ô Seigneur, en face d'ennemis,
 Me dresser une table, oindre d'huile ma tête.

Ma coupe est comble, ô Dieu ! Prosterné je t'adore !
 Ta grâce et ta bonté me suivront chaque jour,
 Puis reçu pour jamais dans l'éternel séjour,
 Heureux, je vivrai là, te bénissant encore.

E G.



Réponses aux questions du mois de septembre

1^o Genèse III, 15. Accomplissement : Matthieu I, 20, 21 ; Luc I, 31 ; II, 7 ; Galates IV, 4.

2^o Genèse XXII, 18. Accomplissement : Matthieu I, 1 ; Luc III, 34 ; Galates III, 16.

3^o 1 Chroniques XVII, 11-14 ; Jérémie XXIII, 5, 6. Accomplissement : Matthieu I, 1 ; Luc I, 32 ; Jean VII, 42 ; Actes II, 29, 30 ; XIII, 22, 23 ; Romains I, 3 ; 2 Timothée II, 8 ; Apocalypse XXII, 16.

Questions pour le mois d'octobre

1^o Cherchez dans l'Ancien Testament deux prophéties relatives à l'époque de la naissance de Christ, l'une dans la Genèse, l'autre dans le prophète Daniel.

Cherchez dans le Nouveau Testament les passages qui en montrent l'accomplissement.

2^o Cherchez dans un prophète de l'Ancien Testament l'indication du lieu où Christ devait naître et l'accomplissement de cette prophétie dans le Nouveau Testament.

3^o Comment le prophète Ésaïe nomme-t-il d'avance l'enfant qui devait naître d'une vierge ? Citez le passage et celui du Nouveau Testament qui le rappelle.

4^o Citez deux autres passages du même prophète qui annoncent la naissance du Christ, et qui décrivent sa grandeur.



Jean, le jeune pâtre

V

NOUVEAUX TROUBLES D'ÂME, ET LUEUR D'ESPOIR

Jean ne recouvra que lentement ses forces. A mesure qu'elles revenaient, sa conscience, qui avait été plus ou moins tranquillisée par son dernier entretien avec le père X..., se réveilla avec force. Ses péchés se dressaient devant lui, et la crainte d'un châtement éternel le remplissait de terreur. Une anxiété écrasante s'empara de son âme et le plongea dans une tristesse que rien ne pouvait dissiper. Tous ses efforts pour apaiser sa conscience, pénitences, prières prolongées durant la nuit entière avec un crucifix dans ses mains, ne lui servaient à

rien. Le curé, qu'il avait consulté, lui conseilla de faire à pied, avec ses deux béquilles, un pèlerinage à Einsiedeln. Ah ! jeunes amis, combien on est malheureux lorsqu'on ne connaît pas le seul et vrai chemin de la paix, c'est-à-dire la foi toute simple en Jésus, qui a fait la paix avec Dieu par le sang de sa croix ! (Colossiens II, 20 ; Romains V, 1.) Le médecin cependant s'opposa formellement à ce que Jean suivit le conseil du curé.

Au trouble d'âme de notre ami, se joignait le souci de sa position matérielle. Estropié comme il l'était, quel gagne-pain trouverait-il ? Son père, d'ailleurs souvent malade, suffisait à peine à ses propres besoins, et Jean sentait qu'il ne pouvait pas toujours rester à la charge de sa grand'mère. Vous voyez combien sa situation était pénible. Satan s'en prévalait pour le jeter presque dans le désespoir. Mais Dieu, le Dieu de toute grâce, veillait sur lui sans qu'il s'en doutât, et conduisait tout vers une heureuse fin pour le pauvre Jean.

Plus d'une épreuve lui était cependant encore réservée, et l'ennemi de Dieu et des hommes, le diable, était là, faisant tous ses efforts pour le retenir dans ses liens. Le jeune chanoine, qui était venu le voir à l'hôpital, avait sans doute informé le curé de ce qui s'était passé. On peut le penser d'après ce qui eut lieu. Le surlendemain de l'arrivée de Jean, pendant qu'il était allé chez un de ses anciens camarades, le curé vint chez la grand'mère et lui demanda à voir les livres que son petit-fils avait rapportés de l'hôpital. On les lui montra, et, à son retour, Jean ne retrouva plus ni le Nouveau Testament, ni les traités que lui avait donnés le pasteur français ! Il les demanda à sa sœur qui vivait aussi chez sa grand'mère, mais elle répondit qu'elle ne les avait pas vus, et, de concert entre elles, les deux femmes

cherchèrent à lui persuader qu'il avait oublié de les apporter, ou qu'ils s'étaient égarés. Jean, devenu prudent par l'expérience, ne dit rien. Mais quelle triste chose que cette inimitié contre la parole de Dieu de la part de ceux qui se disent ses ministres, et quel fruit que celui qui est ainsi produit dans les âmes — le mensonge !

Le curé d'ailleurs, pour gagner la confiance de Jean, lui témoigna beaucoup de bonté, et il y réussit en partie. Il s'était aperçu de la tristesse du jeune homme et aurait bien voulu la dissiper, mais il ne connaissait pas lui-même la source d'eau vive qui seule restaure l'âme, ni Celui en qui elle se trouve. Il n'avait d'autres ressources à offrir à Jean que des livres amusants ou des conversations enjouées par lesquels il cherchait à le distraire. Mais qu'est cela pour une âme altérée de paix et de pardon ? Rien que des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau. (Jérémie II, 13.) Jean était toujours aussi malheureux.

A cette époque, il passa par un des jours les plus sombres de sa vie. Son horizon semblait s'obscurcir de tous côtés, et l'existence même lui était à charge. Ce jour-là, comme avec un cœur oppressé, il mettait en ordre une partie du galetas, il aperçut tout à coup derrière la porte un vieux tableau en carton portant l'anagramme du nom de Jésus, tel que les catholiques ont l'habitude de le représenter — I H S — et qui signifie Jésus-Christ Sauveur. Au-dessous se trouvait le beau verset : *« Et il n'y a point de salut par aucun autre ; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. »* (Actes IV, 13.) Vous voyez, mes jeunes amis, comme la bonté de Dieu se montrait envers Jean au moment opportun. Ces précieuses paroles furent pour son cœur abattu comme l'azur d'un ciel

sercin venant remplacer de sombres nuages. Durant plusieurs jours, il repassa dans son esprit ce passage de la bonne parole de Dieu. L'espoir d'avoir enfin trouvé le moyen d'être sauvé grandissait en lui, mais une difficulté l'arrêtait. « Comment, » se disait-il, « peut-on être sauvé par le nom de quelqu'un ? » Pauvre Jean ! Au lieu de s'adresser directement à Dieu qui, certainement, lui aurait ouvert l'esprit pour comprendre ces paroles (Luc XXIV, 45 ; XI, 9), il demanda au curé de les lui expliquer. Trop souvent, hélas ! nous faisons comme lui. Nous nous tournons vers les hommes, alors que nous devrions aller simplement au Seigneur. Mais notre jeune ami était bien ignorant, et avait été instruit à avoir confiance dans ceux qu'il regardait comme des serviteurs de Dieu.

« Tu sais, Jean, » lui répondit le curé, « qu'une des premières réponses de notre catéchisme dit que la grâce de Dieu est nécessaire pour le salut, mais non pas sans nos œuvres. En effet, nous lisons dans St-Paul : « Travaillez avec tremblement à votre propre salut, » et St-Jacques dit que « la foi sans les œuvres est morte. » Eh bien, à la fin des prières autorisées par notre sainte Église, et qui font partie des œuvres nécessaires au salut, tu trouves toujours ces mots : « par notre Seigneur Jésus-Christ, » ou « au nom de notre Seigneur Jésus-Christ ; » c'est ainsi que le nom du Seigneur Jésus nous sauve. »

Telle fut l'étrange explication que donna à Jean un homme qui se disait ministre de la parole de Dieu. Au lieu d'éclaircir ce qui lui était obscur, et de lui présenter Christ comme le seul moyen de salut par la foi en sa Personne et en son œuvre, il lui cachait la vérité derrière des œuvres à accomplir. Il mettait, à la place des enseignements si simples de l'Écriture, ses propres pensées et les enseignements

de ce qu'il appelait la sainte Église. Cela pouvait-il donner la paix à l'âme troublée de notre jeune ami ? Loin de là, cela le rejetait dans les ténèbres.

Cependant sa santé s'était raffermie, et il put commencer l'apprentissage d'un métier que son infirmité lui permettait d'exercer. Pendant ce temps, il occupa ses moments de loisir à lire douze volumes des « vies des saints (1). » Cette lecture reporta ses pensées vers la vie monacale. « C'est seulement en devenant moine ou ermite, » se disait-il, « que sera enfin satisfait le besoin de salut et de paix que mon âme désire. » Il en parla même à son confesseur. Cette fois, ce ne fut pas d'un père X... que Dieu se servit pour le détourner d'un dessein aussi fatal ; son infirmité fut l'obstacle, car on ne reçoit pas de boiteux dans un couvent.

L'apprentissage de Jean était terminé. Il eut alors la pensée de faire un tour dans quelques villes, afin de se perfectionner dans son état. Avant de partir, il alla travailler deux ou trois mois dans un autre village, dans le but d'amasser quelque argent pour son voyage. C'était un endroit tout entier catholique. Dans l'église on montrait une croix à laquelle on attribuait le pouvoir d'opérer des miracles. Chaque

(1) Les « vies des saints » sont les biographies de personnes — prêtres, moines, nonnes, ermites, martyrs, etc. — qui ont été canonisées, c'est-à-dire déclarées « saintes » par l'Église romaine. Ces vies sont en général un tissu de légendes et de miracles auxquels on ne peut guère ajouter foi. On y trouve cependant quelques exemples de vrai dévouement et de renoncement. Mais comme nous l'avons vu dans l'histoire d'Antoine, ces personnes s'efforçaient toujours d'arriver à la sainteté et au salut par leurs propres efforts, au lieu de les chercher en Christ. Cette lecture ne pouvait faire à Jean un bien récl.

vendredi, durant le carême (1), des centaines de pèlerins venus de près ou de loin, affluaient pour assister aux offices solennels qui se célébraient ce jour-là. Jean s'y trouva le second vendredi. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant monter en chaire, pour prononcer le sermon, le père X... lui-même. Dans son discours, le vieux prédicateur ne fit pas même mention de la célèbre croix de cette église : il ne parla que de la croix dressée autrefois sur le Calvaire, à laquelle le Fils de Dieu fut cloué, et où il mourut pour accomplir la rédemption des pécheurs. Il termina par ces paroles : « C'est sur la croix du Calvaire que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous a montré combien il nous aime, en buvant pour nous la coupe de la colère de Dieu ; c'est au pied de cette croix que le pécheur coupable trouve le pardon, le pécheur perdu la délivrance, et le pécheur mort la vie. Amen ! »

Ces paroles firent une profonde impression sur Jean ; elles furent bénies pour son âme, et restèrent gravées dans sa mémoire et sur son cœur.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

RÉVOLTE D'ABSALOM

(2 *Samuel XV-XVIII*)

SOPHIE. — Aujourd'hui, maman, nous avons à continuer l'histoire d'Absalom.

(1) Le carême est la période de 46 jours qui précède le jour de Pâques, et durant laquelle, sauf les dimanches, l'Église romaine prescrit à ses sectateurs de s'abstenir de certains mets. (Voyez 1 Timothée IV, 3.)

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est une histoire qui devient toujours plus triste. Elle renferme une leçon bien propre à faire réfléchir les fils désobéissants et rebelles à leurs parents ; mais on y trouve aussi un sérieux avertissement pour les parents qui se montrent faibles envers leurs enfants. Tu te rappelles qu'Absalom était rentré à Jérusalem et avait été accueilli par David, sans s'être vraiment humilié et repenti de son crime. Cela ne fit qu'accroître son orgueil et le conduisit finalement à se révolter contre son père et à vouloir être roi à sa place.

SOPHIE. — Quelle horrible chose, chère maman ! Il n'avait donc ni respect, ni affection pour son père ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; et c'est là un des caractères du cœur naturel, qui se manifeste quand rien ne vient s'y opposer. « Hautains, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans affection naturelle, » voilà ce que dit l'Écriture (1), et ce que nous voyons en Absalom. Et vouloir s'élever, occuper le premier rang — être ambitieux — a été un des premiers péchés dans lequel l'homme est tombé et dont la racine, dès ce moment, a été dans notre méchant cœur. Ève et Adam, écoutant la voix de Satan, ont voulu être comme Dieu (2). Depuis on a toujours vu des hommes qui ont cherché à être les premiers et à dominer sur les autres, et qui n'ont reculé devant rien pour y arriver. Et à la fin, quand l'iniquité sera venue à son comble sur la terre, « l'homme de péché » paraîtra, « le fils de perdition, qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant comme étant Dieu (3). » Absalom, vou-

(1) Romains I, 30, 31 ; 2 Timothée III, 2.

(2) Genèse III, 5, 6. — (3) 2 Thessaloniens II, 3, 4.

lant renverser son père de son trône, est un type de ce Méchant qui, à la fin des temps, usurpera la place de Christ. C'est celui que la parole de Dieu nomme l'Antichrist, qui nie le Père et le Fils (1).

SOPHIE. — C'est bien terrible, maman. Mais y aura-t-il vraiment des personnes qui croiront ce Méchant ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ceux qui n'auront pas cru la vérité, c'est-à-dire qui n'auront pas obéi à l'évangile du Seigneur Jésus-Christ, qui n'auront pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, seront séduits par les ruses et les mensonges de l'homme de péché qui viendra avec la puissance de Satan (2), dans un appareil de gloire qui éblouira les hommes (3). Comme nous le verrons, c'est ainsi qu'Absalom entraîna après lui, dans sa révolte, la plus grande partie du peuple d'Israël.

SOPHIE. — Mais nous ne serons plus sur la terre, n'est-ce pas, quand viendra cet homme de péché ? Cela fait frissonner, rien que de penser à lui. Je crois qu'il sera terrible à voir.

LA MÈRE. — Nous ne serons plus ici-bas, Sophie ; l'Église, composée des fidèles, aura été ravie pour être auprès du Seigneur (4). Et quant à la pensée que l'homme de péché sera terrible à voir, rappelle-toi que « Satan, » pour séduire, « se transforme en ange de lumière (5). » Ainsi, aux yeux charnels des hommes, cet Inique n'aura rien de repoussant ; Satan est trop habile pour ne pas choisir pour ses instruments ce qui peut attirer et éblouir les hommes qui n'ont pas Dieu devant eux. C'est ainsi qu'Absalom, à l'habileté de l'esprit joignait une beauté de corps

(1) 1 Jean II, 22. — (2) 2 Thessaloniens II, 9-12.

(3) Apocalypse XIII, 1-3, 7.

(4) 1 Thessaloniens IV, 17 ; Apocalypse III, 10, 11.

(5) 2 Corinthiens XI, 14.

et de figure si excellente, que l'Écriture dit « qu'il n'y avait point de défaut en lui. » C'est une beauté semblable qui avait autrefois distingué Saül (1), et lui avait obtenu les suffrages du peuple. Lui aussi fut l'ennemi de David. Mais continuons notre histoire. Pour arriver à ses fins, Absalom commença par s'entourer d'un train royal. Il se procura des chars et des chevaux, et il eut comme gardes cinquante hommes qui couraient devant lui pour faire écarter le peuple sur son passage. C'est ce qui distinguait et distingue encore en Orient les personnes d'un haut rang. Absalom agissait ainsi pour frapper les yeux du peuple.

SOPHIE. — David ne savait-il donc rien de tout cela ?

LA MÈRE. — Il est bien probable que David ne l'ignorait pas ; mais, comme je te l'ai dit, David était un père faible, et sa grande affection pour Absalom l'empêchait de le contrarier. Pauvre David, il travaillait contre lui-même, et Absalom n'en devint que plus audacieux. Pour gagner le cœur du peuple, il n'hésita pas à jeter le blâme sur le roi son père, et à faire croire qu'il ne rendait pas bien la justice. C'est ainsi que Satan commença par jeter dans le cœur d'Ève un doute quant à la bonté de Dieu.

SOPHIE. — Comment Absalom put-il faire penser au peuple que David n'était pas juste dans ses jugements ?

LA MÈRE. — Le cœur de l'homme, mon enfant, est toujours disposé à écouter et à recevoir le mal qu'on dit des autres, et aussi à penser qu'on lui fait tort. C'est en flattant cette disposition qu'Absalom s'insinua dans l'affection des Israélites. Ceux qui avaient quelque différend en Israël avaient cou-

(1) 1 Samuel IX, 2 ; X, 23, 24.

tune de venir auprès du roi, afin qu'il le réglât (1), et « il faisait droit et justice à tout son peuple (2). » Absalom se levait de grand matin et se tenait sur le chemin de la porte où se rendaient les jugements. Puis, quand venait un homme qui allait vers le roi pour que celui-ci décidât dans sa cause, Absalom l'arrêtait et s'informait d'où il venait et pour quelle raison. Sur sa réponse, Absalom lui disait : « Tes affaires sont bonnes et justes, » il flattait ainsi celui à qui il parlait, puis il continuait, « mais tu n'as personne pour les entendre de la part du roi ; » c'est-à-dire le roi n'a établi personne pour écouter la cause, afin de lui en parler et de te faire justice. C'était, comme tu le vois, blâmer son père et son roi, et lui manquer du respect qui lui était dû à ces deux égards. Combien cet esprit d'irrévérence est répandu de nos jours ! Combien il y a d'enfants qui oublient à cet égard les préceptes de la sainte parole de Dieu ! Ma chère fille se rappelle-t-elle quelques passages qui recommandent aux enfants d'honorer leurs parents ?

SOPHIE. — Oui, maman. Dans les dix commandements que Dieu donna au peuple d'Israël, il y a celui-ci : « Honore ton père et la mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne (3). » On nous a fait apprendre ce verset à l'école du dimanche. Et aussi celui-ci : « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et la mère (c'est le premier commandement avec promesse), afin que

(1) Dans le Deutéronome, nous voyons que ceux qui avaient un différend devaient le porter devant le sacrificeur ou le juge ; mais ensuite le Seigneur prévoit le cas où un roi serait établi. (Voyez Deutéronome XVII, 8-20.)

(2) 2 Samuel VIII, 15. — (3) Exode XX, 12.

tu prospères et que tu vives longtemps sur la terre (1). »

LA MÈRE. — Et il y a encore bien d'autres endroits de l'Écriture qui insistent sur ce devoir capital dont le Seigneur Jésus a donné l'exemple (2) et dont le mépris appelle la malédiction de Dieu (3) sur les rebelles. Absalom ne se bornait pas à dénigrer la manière dont son père gouvernait ; il se vantait lui-même, comme étant meilleur et plus juste. « Que ne m'établit-on juge dans le pays ! Alors tout homme qui aurait une cause ou un procès viendrait vers moi, et je lui ferais justice. » C'était dire clairement que David ne faisait pas justice, contrairement à la réalité et à ce dont Dieu a rendu témoignage (4), comme je te l'ai rappelé. Il arrive aussi trop souvent de nos jours que des enfants orgueilleux croient en savoir plus que leurs parents et veulent agir à leur guise. Et, dans le monde, c'est en se vantant eux-mêmes et prétendant établir des lois ou un gouvernement meilleurs, que les ambitieux cherchent à arriver à leurs fins et causent souvent des révolutions. Hélas ! Absalom et ceux qui suivent ses traces oublient que « l'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute (5). »

SOPHIE. — C'est bien triste de voir un fils de David agir comme Absalom. Il devait pourtant avoir quelque connaissance de Dieu et de ses commandements ?

LA MÈRE. — Sans doute, et nous le verrons ; mais il n'avait pas la crainte de Dieu dans son cœur. Ne voit-on pas, de nos jours, bien des enfants, des jeunes gens et des jeunes filles, qui ont la connais-

(1) Éphésiens VI, 1-3. — (2) Luc II, 51.

(3) Deutéronome XXVII, 16. — (4) 2 Samuel VIII, 15.

(5) Proverbes XVI, 18.

sance de ce que Dieu demande d'eux et qui n'en sont pas moins orgueilleux et insoumis ? Pourquoi ? C'est qu'ils ne craignent pas Dieu. Mais achevons le récit de ce que faisait Absalom pour se faire bien venir du peuple. La coutume était, et elle existe encore en Orient, que pour saluer quelqu'un d'un rang supérieur, on se prosternait devant lui. C'est ce que faisaient ceux qui se présentaient devant Absalom, parce qu'il était fils du roi. Mais lui tendait la main à ceux qui s'approchaient ainsi de lui, les relevait et les embrassait, de sorte que l'on disait sans doute : « Voyez, il n'est pas fier, » et ainsi il acquérait ce que l'on nomme la popularité, c'est-à-dire la faveur du peuple : il gagnait les cœurs et les détournait du roi David.

SOPHIE. — Mais n'est-ce pas une bonne chose que de ne pas être fier ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Nous ne devons être ni fiers, ni orgueilleux. Mais quand Dieu a placé quelqu'un dans une position supérieure, il doit garder son rang, tout en étant affable, accueillant et bienveillant, et nous devons nous comporter envers une telle personne avec le respect dû à la position que Dieu lui a donnée. L'apôtre dit : « Craignez Dieu ; honorez le roi (1). » Et nous voyons les serviteurs de Dieu donner l'exemple de ce respect (2). On l'oublie beaucoup de nos jours, où un grand nombre affectent de mépriser l'autorité, contrairement aux prescriptions de la parole de Dieu (3). Nous verrons la prochaine fois, s'il plaît au Seigneur, dans la suite de l'histoire d'Absalom, les résultats de sa conduite habile et rusée.

(1) 1 Pierre II, 17. — (2) Luc I. 3 ; Actes XXVI, 25.

(3) Romains XIII, 1-7. Jude 8. 2 Pierre II, 10. Le mépris des autorités est un signe des derniers temps.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre.*)

JEAN CHRYSOSTOME ET SON TEMPS (*suite*)

Au commencement de son séjour à Constantinople, Chrysostôme fut en faveur auprès de l'empereur et de la sœur Eudoxie, son épouse, dont l'influence sur Arcadius grandissait chaque jour. Le bon vouloir de l'impératrice se montra dans une circonstance que je veux vous rapporter, parce qu'elle jette un nouveau jour sur ce qu'était devenue l'Église en ces temps.

Dans un accès de dévotion, Eudoxie avait fondé, à quelque distance de Constantinople, une chapelle dédiée à Saint-Thomas. Elle voulait y transférer les reliques de quelques martyrs inconnus, conservées dans une église grecque (1). On devait faire ce transport en grande pompe et de nuit à la lueur des torches. Naturellement, l'évêque était appelé à y prendre part. Le cortège se mit en marche. La chasse contenant les os des martyrs était portée en tête; venait ensuite l'impératrice ceinte de son diadème, couverte de ses riches vêtements de pourpre, et accompagnée des dames et des grands de sa cour. À côté d'elle marchait l'évêque, et derrière s'avançaient les prêtres et les religieux et religieuses de toutes les communautés. Le vif éclat des torches qui éclairait la scène, la faisait ressembler à une

(1) Mes jeunes lecteurs voient par là que déjà on vénérât les saints et les reliques ou restes des martyrs, comme le fait encore l'église romaine. Tant la superstition s'introduit aisément dans les cœurs

mer de feu. Que dites-vous, mes jeunes amis, d'un tel étalage de pompe mondaine? Était-ce à la gloire de Dieu qui veut être adoré en esprit et en vérité? Cela n'aurait-il pas mieux convenu à une cérémonie païenne? Hélas! ces processions somptueuses se voient encore de nos jours!

On n'arriva à la chapelle qu'au lever du jour, et là Chrysostôme fit un discours. Mais au lieu de montrer l'inanité de ces cérémonies qui ne tendaient qu'à glorifier des hommes, et que nulle part la parole de Dieu n'approuve, au lieu de diriger les cœurs vers la gloire céleste de Christ, le discours de l'évêque fut rempli des louanges de l'impératrice, et des expressions de sa propre joie d'avoir pris part à cette fête. Le lendemain, ce fut l'empereur qui, à son tour, vint au même lieu faire ses dévotions, et Chrysostôme, dans un autre discours, exalta sa piété et son humilité. Vous voyez donc, mes jeunes amis, jusqu'où l'on en était arrivé dans ce qui se nommait l'Église de Christ, de Celui qui reprochait aux Juifs de rechercher la gloire qui vient des hommes, et dont le royaume n'est pas de ce monde. (Jean V, 44; XVIII, 36.) Et si un homme tel que Chrysostôme, qui connaissait cependant les Écritures, donnait son approbation à de telles choses, quelles ténèbres devaient régner parmi les ignorants. La superstition allait grandissant, et la foi, qui seule sauve, était de plus en plus remplacée par de vaines formes.

Mais Chrysostôme avait à accomplir une œuvre plus belle, et où nous le voyons sous un autre jour. Les Goths, peuple barbare, avaient attaqué l'empire romain. Dans leurs incursions, ils avaient sans doute emmené, parmi leurs prisonniers, quelques chrétiens par lesquels ils apprirent à connaître le christianisme, et un grand nombre d'entre eux en

vinrent à le professer. Persécutés par leurs propres rois, ces nouveaux chrétiens se réfugièrent dans certaines parties de l'empire romain où les empereurs leur permirent de s'établir. Ils étaient pour la plupart ariens, sans bien savoir peut-être eux-mêmes ce qu'était cette profession religieuse ; mais l'empereur Valens, arien lui-même, avait exigé d'eux qu'ils y adhérassent, sous peine d'être exclus du territoire de l'empire. Plusieurs étaient venus à Constantinople, et Chrysostôme, ému de compassion envers eux, se sentit pressé de prendre soin de leurs âmes. Il mit donc à part pour eux une des églises de Constantinople, fit traduire dans leur langue quelques portions des Écritures, et les leur fit lire par un prêtre de leur nation, qui leur adressait ensuite des exhortations. L'évêque lui-même prenait plaisir à venir parfois leur parler au moyen d'un interprète. Il eut toujours à cœur, et ce fut jusqu'à la fin une des préoccupations de sa vie, de répandre parmi les peuples barbares la connaissance de Christ. Dans ce but, il fit envoyer des missionnaires aux tribus des Goths et des Scythes qui habitaient sur les bords de la mer Noire ; plus tard, il s'efforça de convertir les païens, adorateurs d'Astarté (1), qui se trouvaient encore en grand nombre en Phénicie, et son zèle s'étendit jusqu'en Perse, chez les adorateurs du feu. On est heureux, n'est-il pas vrai, mes jeunes amis, de voir brûler dans le cœur de Chrysostôme ce désir de faire connaître le nom de Christ. Il n'épargna pour cela ni ses peines, ni l'argent. Il y a encore de nos jours bien des peuples qui se prosternent devant les idoles, prions

(1) Astarté est cette divinité païenne que nous trouvons souvent mentionnée dans l'Ancien Testament sous le nom d'Ashtoreths ou Ashtaroth. (Voyez Juges II, 13 ; 1 Samuel VII, 4 ; 1 Rois XI, 5, etc.)

pour que la lumière de l'Évangile les éclaire, et pour les serviteurs de Dieu qui travaillent parmi eux.

Vous vous rappelez que Chrysostôme devait son élévation au siège de Constantinople à Eutrope. Cet homme ambitieux, avide de pouvoir et d'honneurs, espérait que l'évêque serait dans ses mains un docile instrument pour appuyer ses plans et ses desseins qui étaient loin d'être toujours bons et justes. Mais il trouva en Chrysostôme un homme d'une tout autre trempe, qui ne craignait pas de blâmer, et même du haut de la chaire, ce qui ne lui semblait pas honorable et conforme à l'esprit chrétien, et cela chez les personnes le plus haut placées. Se mettre en opposition à Eutrope aurait exposé Chrysostôme à un grand danger, mais ce fut lui qui se vit bientôt appelé à protéger le hautain ministre. Voici dans quelle circonstance. Eutrope, irrité de l'influence toujours plus grande de l'impératrice, et se croyant tout permis, s'emporta jusqu'à la menacer et lui faire entendre qu'il pourrait bien la faire chasser du palais. Eudoxie, profondément blessée, se plaignit avec véhémence à l'empereur. Celui-ci fit appeler Eutrope, le cassa de sa charge, lui retira tous ses biens, et lui ordonna de quitter le palais sous peine de la vie. Eutrope vit bien qu'il était perdu. L'impératrice avait donné ordre de le suivre et de le saisir ; il se savait détesté du peuple ; où se réfugier pour mettre sa vie à l'abri ? Autrefois, pour qu'aucun de ses ennemis ne pût lui échapper, il avait cherché à faire enlever aux églises le droit d'asile et n'y avait réussi que pour les criminels de lèse-majesté, c'est-à-dire d'offense contre l'empereur. Ce fut cependant là, dans l'église métropolitaine, que, dans sa terreur, il alla chercher un refuge. Poursuivi par les soldats et la populace qui demandaient sa vie, il souleva le voile qui cachait la table de communion, et em-

brassa une des colonnes qui la soutenaient. La foule envahissant l'église réclamait à grands cris le coupable, mais Chrysostôme refusa énergiquement de le livrer et, l'ayant fait cacher dans la sacristie, lui-même se présenta devant les soldats menaçants et demanda à être conduit auprès de l'empereur. Là il plaida la cause d'Eutrope de telle manière qu'Arcadius promit que la retraite d'Eutrope serait respectée.

Le lendemain était un dimanche. Une foule immense remplissait l'église. Chrysostôme, choisissant pour texte les paroles de l'Écclésiaste : « Vanité des vanités ! Tout est vanité » (Écclésiaste I, 2), les appliqua au cas d'Eutrope qui était hier tout-puissant et que l'on voyait aujourd'hui pâle, couvert de cendres et tremblant, agenouillé auprès de la table de communion. L'évêque, dans son discours, fit ressortir combien sont instables tous les biens et les honneurs que la terre peut offrir, et combien il est dangereux et coupable de s'y fier en méconnaissant les droits de Dieu. Espérons que les pensées des auditeurs auront été tournées de la gloire et des biens périssables, vers les biens invisibles qui sont éternels et que personne ne peut nous ravir.

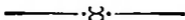
Eutrope, sauvé pour le moment, fut quelque temps après conduit à l'île de Chypre, puis ramené à Chalcédoine où il fut décapité, après avoir été condamné comme coupable de lèse-majesté

Chrysostôme, dans ces temps si troublés, n'eut pas seulement à s'occuper de son ministère, en cherchant à réprimer le mal, en évangélisant et exhortant les âmes, en plaidant pour des coupables, il eut, chose étrange à dire, à protéger l'empire contre des Barbares, et cela par la seule puissance de sa parole.

En l'an 400, l'armée des Goths, sous la conduite de leur général Gaïnas, qui aspirait à occuper le pre-

mier rang dans l'armée impériale, s'approcha de Constantinople, menaçant de s'emparer de la ville, si l'empereur ne lui livrait pas trois de ses principaux officiers. Ceux-ci, pour sauver l'État et épargner à l'empereur la honte de les livrer, se rendirent eux-mêmes au camp du Barbare. Gaïnas les fit charger de chaînes et, pour jouir de leur terreur, ordonna à un soldat de les décapiter. Mais celui-ci, d'accord avec son maître, se contenta de les effleurer de la pointe de son glaive, et Gaïnas les garda comme prisonniers. Ce Goth était arien de profession, et voulait exiger d'Arcadius que l'on donnât à ses coreligionnaires une église dans Constantinople. Arcadius ne sachant que faire devant un si terrible adversaire, le renvoya à Chrysostôme. L'évêque, zélé pour la vraie foi au Fils de Dieu, se rendit sans crainte au camp des barbares, et parla à Gaïnas avec une telle autorité que celui-ci resta sans voix. Il renouça à sa demande d'une église et, plus tard, ses prisonniers aussi furent délivrés. Gaïnas, lui-même, attaqué et défait par un autre général goth, périt en fuyant. Tous ces événements étaient pour Chrysostôme des occasions de montrer au peuple la fragilité des choses terrestres.

Vous voyez, par tout ce que je viens de vous raconter, combien étaient variés dans ces temps-là les devoirs d'un évêque d'une grande ville, d'un évêque au moins qui, quels que fussent ses manquements, avait à cœur le maintien du christianisme, pour autant qu'il le comprenait. A mesure que l'empire déclinait, les évêques furent ainsi appelés à se porter pour soutiens et défenseurs de leurs troupeaux contre les Barbares. J'aurai peut-être occasion de vous en parler. Pour le moment, nous allons voir Chrysostôme aux prises avec des difficultés plus grandes que celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors.



Réponses aux questions du mois d'octobre

1^o « Le sceptre ne se retirera point de Juda, ni un législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Shilo vienne ; et à lui sera l'obéissance des peuples. » (Genèse XLIX, 10.)

« Depuis la sortie de la parole pour rétablir et rebâtir Jérusalem, jusqu'au *Messie*, le prince, il y a sept semaines et soixante-deux semaines. » (Daniel IX, 25.)

L'accomplissement se lit en Matthieu II, 4 : « Après que Jésus fut né à Bethléem de Juda, *aux jours du roi Hérode*, » et Luc II, 41 : « *Aujourd'hui*, vous est né un Sauveur, qui est le *Christ* » (ou *Messie*).

2^o « Et toi, Bethléhem Ephrata, bien que tu sois petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité. » (Michée V, 2.) L'accomplissement se lit en Matthieu II, 1, et Luc II, 1-7.

3^o Le prophète Ésaïe le nomme Emmanuel, ce qui veut dire : « Dieu avec nous. » Voici le passage : « Le Seigneur vous donnera un signe : Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel. » (Ésaïe VII, 14.) Le passage du Nouveau Testament est : « Voici, la vierge sera enceinte et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel. » (Matthieu I, 23.)

4^o « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et

on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. A l'accroissement de son empire, et à la paix, il n'y aura pas de fin, sur le trône de David et dans son royaume. » (Ésaïe IX, 6, 7.)

« Et il sortira un rejeton du tronc d'Isaï, et une branche de ses racines fructifiera ; et l'Ésprit de l'Éternel reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel, etc. » (Ésaïe XI, 1-10.)

Questions pour le mois de novembre

Chers enfants, vous savez que le péché du premier homme a consisté dans la désobéissance envers Dieu. Je vous propose de chercher et citer :

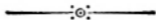
1^o Les passages qui mettent au jour cette vérité.

2^o Les passages qui font connaître les résultats de cette désobéissance du premier homme pour lui-même.

3^o Le passage qui fait voir que les résultats du péché se sont étendus à tous les hommes.

4^o Les passages qui montrent que c'est bien actuellement la condition de nous tous.

Vous trouverez les réponses surtout dans la Genèse, l'épître aux Romains, celle à Tite, celle aux Hébreux.





Jean, le jeune pâtre

VI

JEAN TROUVE LA DÉLIVRANCE

Peu de temps après ce que je viens de raconter, Jean commença son voyage. Il avait un frère qui demeurait dans une ville de la Suisse romande, et qui l'engagea à venir l'y rejoindre, lui promettant de l'aider. Jean partit, mais arrivé près de son frère,

il le trouva sans travail et sans argent, et, par suite, hors d'état de tenir ses promesses. Le frère s'en alla, et voilà notre pauvre ami en pays étranger et n'y connaissant personne. A force de s'informer, il trouva en Savoie un patron qui l'engagea. Mais il n'était là que depuis trois jours, lorsque le patron tomba malade, et il fut renvoyé. C'était une bien triste situation, n'est-ce pas ? Que faire ? Jean repassa en Suisse. Là, on lui indiqua un village où l'on pensait qu'il trouverait du travail. Il partit, le cœur bien oppressé. Il était à soixante-dix lieues de chez lui, loin de toute sa famille, dans un pays où l'on ne parlait que le français dont il savait à peine quelques mots, et entièrement à bout de ressources. Il était trop fier pour mendier, mais surtout il craignait qu'inspirant la pitié à cause de son infirmité, il n'en vint à se faire de la mendicité une habitude. Épuisé de fatigue et de besoin, il arriva enfin au village vers lequel on l'avait dirigé, et y trouva en effet un patron chez qui il entra comme ouvrier. Avant de parvenir au village, il s'était mis à genoux, et, pour la première fois, il pria du cœur, c'est-à-dire sans réciter une prière apprise. Il demanda au Seigneur de le diriger, et de lui faire trouver un patron chez lequel il pourrait Le servir et apprendre le vrai chemin du salut. Et Dieu exauça sa prière, non pas immédiatement, il est vrai, car il avait encore une expérience à faire.

Que mes jeunes lecteurs apprennent par l'exemple de Jean à s'adresser avec simplicité et confiance à ce Dieu qui prête toujours l'oreille à la prière du cœur. Il a dit : « *invoque-moi au jour de la détresse ; je te délivrerai, et tu me glorifieras.* » (Psaume L, 15.)

Le patron de Jean était loin d'être un homme religieux. Au contraire, il aimait les plaisanteries, les jeux et les cabarets. Il entraînait souvent avec lui

son ouvrier, bien que celui-ci ne trouvât pas grand plaisir à ces choses. Le patron était très habile pour persuader Jean, qui, de son côté, était très faible contre la tentation. C'est une bien triste chose lorsque quelqu'un cherche à entraîner un jeune homme dans le péché. La parole de Dieu vous met en garde, mes jeunes amis, contre ces séducteurs. Elle dit : « Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, n'y acquiesce pas. » (Proverbes I, 10.) Dieu, dans sa grâce, délivra Jean de ce piège.

Le village tout entier était protestant, ce qui ne veut nullement dire que la vraie piété y régnât. Jean avait souvent travaillé à côté d'ouvriers protestants, mais la plupart étaient des incroyants et même des athées, qui souvent blasphémaient le nom de Jésus-Christ. Dans le village, Jean ne rencontrait pas une incrédulité aussi ouverte, mais il y régnait en général une grande indifférence à l'égard des choses religieuses. Il y avait pourtant un certain nombre de personnes qui différaient des autres. Ce n'était pas seulement parce qu'elles se réunissaient entre elles pour leur culte, mais surtout parce qu'elles lisaient et croyaient la Bible, et qu'elles parlaient avec une grande vénération du Seigneur Jésus-Christ, comme Fils de Dieu et Sauveur des pécheurs. C'étaient de vrais chrétiens. Jean en avait été frappé et avait voulu le faire remarquer à son patron, mais celui-ci ne fit qu'en rire et s'en moquer. Malgré cela, Jean résolut de connaître ces gens de plus près.

Vous voyez, mes jeunes amis, comment les enfants de Dieu peuvent et devraient être, par leur conduite, « des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie. » (Philippiens II, 15, 16.) Alors Dieu se sert d'eux pour attirer à Lui ceux qui ne le connaissent pas encore. Ne désirez-vous pas être un de ces lumi-

naires, répandant autour de vous la lumière de la vérité et de l'amour de Christ ?

Dieu, qui voyait le désir de Jean, conduisit les choses de manière à y répondre. Au milieu de l'hiver, le travail diminua, et le patron de Jean le congédia. Une neige épaisse couvrait les chemins, de sorte qu'il dut rester au village. Il n'aimait cependant pas rester oisif et sans gagner. A cela Dieu pourvut et, en même temps, au bien de son âme. Un des chrétiens dont nous avons parlé, lui demanda de venir travailler chez lui, et notre ami accepta avec reconnaissance.

Chez le nouveau patron de Jean venait souvent un voisin, petit agriculteur, homme très affable, parlant facilement et très intéressant à entendre, car il avait été longtemps en France dans la garde royale. De là le surnom de « grand troupiér » qu'on lui avait donné. Il faisait partie d'une secte qui se nomme elle-même « l'église catholique apostolique, » mais dont les membres sont aussi connus sous le nom d'Irvingiens, d'après leur fondateur Irving (1). Dans leurs formes de culte, il se rapprochent beaucoup à la fois du catholicisme romain et de l'ancien cérémonial juif, et sur plusieurs points de doctrine, ils s'écartent de la vérité et de la simplicité de l'Évangile. Quoi qu'il en soit, le « grand troupiér » était un vrai chrétien. Il adressait souvent à Jean des questions sur les rites et le culte de l'église catholique romaine, et voulait surtout savoir sur quoi elle fondait sa doctrine des sept sacrements (2).

(1) Plus tard, l'agriculteur dont nous parlons quitta cette secte pour se joindre aux chrétiens qui se réunissent simplement au nom du Seigneur Jésus. (Matthieu XVIII, 20.)

(2) Les sacrements sont des actes ou cérémonies qui, au dire de l'église romaine, communiquent des grâces spirituelles, quelles que soient les dispositions de ceux qui les

Un dimanche matin, Jean et son patron, avec le « grand trouper », étaient assis sous un arbre, s'entretenant ensemble, quand le dernier dit à Jean : « Et quant à la messe, êtes-vous fondés sur le Nouveau Testament ? »

« Certainement, » répondit le jeune homme. « Il y a, dans l'épître aux Hébreux, un passage qui l'établit. »

« Voulez-vous me le montrer ? » dit le voisin, en donnant sa Bible à Jean. Mais le pauvre garçon eut beau chercher, il ne put absolument pas trouver le verset qu'il croyait propre à appuyer ce qu'il avançait. Il rendit la Bible en disant : « Votre traduction protestante n'est probablement pas exacte en cet endroit. »

« Dans ce cas, attendez, » dit le voisin. « Je vais chercher un Nouveau Testament catholique, traduit par Sacy. »

Jean lut et relut dans cette version le chapitre X de l'épître aux Hébreux, sans plus de succès. Mais il fut frappé du contenu des dix-neuf premiers versets. Il y voyait un contraste établi entre les offrandes prescrites par la loi de Moïse et l'offrande de Christ infiniment supérieure à celles-là. Il comprenait qu'elle

reçoivent, indépendamment de toute foi et de tout sentiment religieux. Les sept sacrements sont : le baptême, la confirmation (acte par lequel sont confirmées les grâces du baptême), l'eucharistie (la communion), la pénitence, l'extrême-onction (onction des personnes en danger de mort), l'ordination (acte qui donne au prêtre son caractère sacré), et le mariage. Mes jeunes amis voient aisément qu'il n'y a dans la parole de Dieu aucun fondement à ces choses. Les églises protestantes nomment sacrements le baptême et la cène. Elles admettent en général que, tout en étant le signe de grâces spirituelles, les sacrements les communiquent, mais seulement à la foi. L'Écriture ne dit rien de ce dernier point.

est parfaite et d'une efficacité permanente, puisque Christ s'est assis pour toujours à la droite de Dieu. Mais ce qui attirera le plus son attention, ce fut le verset 14 : « Car, par une seule oblation, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés (1). »

« Qui sont ces sanctifiés ? » demanda-t-il au voisin.

« Je pense que ce sont les chrétiens, les vrais croyants, » répondit celui-ci. « Mais voilà votre patron qui a plus de connaissance que moi : il vous le dira. »

Le patron dit la même chose.

« Mais, » objecta Jean, « comment puis-je savoir que moi, je suis rendu parfait pour toujours ? »

« Croyez-vous, Jean, que Christ se soit offert en sacrifice pour vos péchés ? » dit le patron.

« Oui, certainement, car les Écritures le disent. »

« Eh bien, ce Christ est dans le ciel, à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur (Hébreux II, 9) ; et vos péchés dont il s'est chargé et qu'il a portés sur la croix (I Pierre II, 24), où sont-ils ? »

« En tout cas, pas dans le ciel. »

« Non, Jean ; ils sont ôtés pour toujours, et Dieu en rend témoignage, lorsqu'il déclare : « Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » (Hébreux X, 17.)

« Mais, » dit encore Jean, « que veulent dire ces paroles : Parfaits pour toujours ? Je ne le comprends pas encore bien. »

« Christ s'est offert une fois pour toutes pour les péchés dont on s'est rendu coupable, de sorte que, quant à nos péchés, tout a été réglé sur la croix entre Dieu et Christ. Dieu ne nous les impute plus jamais. N'est-ce pas être parfaits devant Dieu ? »

« Je comprends cela pour les péchés passés, » dit Jean ; « mais pour ceux que je pourrais commettre à l'avenir, qu'en sera-t-il ? »

(1) Ce verset est cité d'après la version de Sacy.

« Mon cher ami, » répondit le patron, « lorsque Christ a fait sur la croix l'expiation de vos péchés et des miens, ils étaient tous à venir. Être rendu parfait pour toujours, c'est reconnaître le sacrifice de Christ pour parfaitement et éternellement suffisant et efficace, de telle manière que Dieu ne nous imputera plus jamais nos péchés. »

La lumière se fit alors dans l'âme de Jean. « Je comprends à présent, » dit-il ; « et je vois ce que veut dire le verset 18 : « Or quand les péchés sont remis, on n'a plus besoin d'oblation pour le péché. » Il vit l'erreur fatale et contraire à l'Écriture qu'enseigne l'église romaine, relativement à la messe, qui, dit-elle, est un sacrifice non-sanglant constamment répété et nécessaire pour la rémission des péchés. Il comprit que le sacrifice de Christ sur la croix avait ôté pour toujours les péchés qui pesaient sur sa conscience, et il éprouva le bonheur et la paix du pardon.

L'entretien continua par une objection du voisin : « Il est cependant absolument nécessaire, » dit-il, « d'avoir au dedans de soi le sentiment de ces choses. »

« Mon cher voisin, » répondit le patron, « se reposer en quoi que ce soit sur ses sentiments, c'est confondre les effets avec leur cause. Pour moi, je me repose sur Christ qui a été livré pour nos offenses et qui est ressuscité pour notre justification. C'est en vertu de ce fait que Dieu déclare qu'il ne se souviendra plus *jamais* de mes péchés, ni de mes iniquités. Ce témoignage vaut plus pour moi que tous les sentiments possibles. Ceux-ci peuvent varier, quelquefois même disparaître, mais « la parole du Seigneur demeure éternellement. » (1 Pierre I, 25.) Dites-moi, qui est-ce qui a été offensé par mes péchés, est-ce Dieu ou moi ? »

« C'est Dieu, assurément, » dit le voisin.

« L'important n'est-il donc pas de savoir si l'offensé a été satisfait ? »

« Certainement. »

« Eh bien, Christ est venu se charger de toutes mes offenses, et a reçu à ma place tous les coups de la justice de ce Dieu que moi j'ai offensé. Dieu a été ainsi pleinement satisfait. Sans doute, moi aussi je suis heureux et satisfait d'avoir de cette manière une pleine rémission de mes péchés. Mais ce n'est ni de mon bonheur, ni de ma paix, ni de ma satisfaction, ni de mes sentiments en un mot, que dépend en quoi que ce soit mon salut, et la certitude que j'en ai. Il repose uniquement sur Christ et sur son sacrifice. C'est là une base sûre et inébranlable. »

L'heure du diner étant arrivée, la conversation prit fin. Mais Jean était tout autre. Les dernières paroles de son patron avaient achevé de porter la lumière dans son âme. Il avait enfin trouvé la chose après laquelle il soupirait depuis si longtemps, c'est-à-dire le salut, la pleine et parfaite assurance qu'il était sauvé entièrement et pour l'éternité par le précieux sang de Christ, et uniquement par cela.

En recevant la parole de Dieu avec une foi simple et enfantine, il fut déchargé du lourd fardeau de ses péchés. Et bientôt aussi, il fut affranchi du joug de cette église qui prétend que hors d'elle il n'y a pas de salut, et qui tient ainsi les âmes dans un esclavage spirituel, et souvent sous une tyrannie cruelle. Celui qui croit que par une seule offrande — celle de Christ sur la croix faite une fois pour toutes — il est rendu parfait à perpétuité, que tous ses péchés sont effacés pour toujours, celui-là ne cherche plus son salut, la paix de son âme, la sécurité pour son avenir, dans des cérémonies, des pratiques religieuses, ou des sentiments. Il a la paix par Jésus-

Christ ; par Lui il jouit de la faveur de Dieu ; en Lui il se glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu. (Romains V, 1-2.) Quelle félicité ne goûte-t-il pas ?

Mon cher jeune lecteur, vous voyez notre ami Jean arrivé au terme de ses inquiétudes, en croyant au Seigneur Jésus comme son Sauveur. Le voilà heureux, heureux d'un bonheur éternel. Et vous, où en êtes-vous, vous qui, sans doute, depuis votre tendre enfance, avez été mieux instruit que lui ? Êtes-vous sauvé ?

Et si ces pages tombaient sous les yeux de quelqu'un qui fût encore dans les liens d'une église qui retient ceux qui la suivent dans le trouble et l'incertitude, et qui exige pénitences et œuvres pour obtenir un salut et une paix qui ne peuvent jamais être trouvés dans une telle voie, que celui-là écoute les paroles de la vérité divine : « Étant justifiés gratuitement, par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, » et encore : « Par une seule offrande (ou oblation), il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » (Romains III, 24 ; Hébreux X, 14.)

La bonté du Seigneur continua à se manifester envers Jean. Beaucoup d'autres vérités lui furent révélées par la parole de Dieu. Mais il n'osa pas retourner dans son pays, malgré le désir qu'il en avait. Il avait appris par les paroles mêmes du Seigneur (voyez Matthieu XIII, 57), que c'était dans son endroit natal qu'il serait le moins bien reçu, et que ses parents même le tiendraient pour un apostat et un hérétique, et le repousseraient. Il savait aussi, par expérience, ce qu'il aurait à endurer de la part des prêtres. D'ailleurs il avait conservé un caractère timide. Il résolut donc d'attendre que le Seigneur lui ouvrit un chemin et resta, pour le moment, dans la contrée où il avait trouvé le salut et la paix de son âme. Il se joignit, dans la localité où il s'établit,

à quelques chrétiens qui se rassemblaient simplement au nom du Seigneur Jésus. (Matthieu XVIII, 20.) Le Seigneur lui fit aussi la grâce de porter à d'autres âmes la bonne nouvelle de l'amour de Christ envers les pauvres pécheurs.

Qu'à son saint nom soit gloire ! Puissiez-vous, mes jeunes lecteurs, devenir, comme Jean, des monuments de la grâce de Jésus qui veut vous sauver aussi, et vous dit : « Venez à moi. » Puissiez-vous, jeunes chrétiens, servir ce précieux Sauveur, digne de tout votre amour, de tout votre dévouement !

Te suivre pas à pas,
T'aimer, te plaire,
Que ce soit ici-bas
Ma seule affaire,
Jusqu'au bienheureux jour
Où, par ta grâce,
Mes yeux, au saint séjour,
Verront ta face.

VII

QUELQUES MOTS SUR LA TANTE DE JEAN

ET SUR LE PÈRE X...

Après avoir ainsi trouvé le Seigneur, Jean échangea plusieurs lettres avec ses parents, et particulièrement avec ses sœurs. Vous comprenez qu'il ne manqua pas de leur parler de ce qui remplissait son cœur (Luc VI, 45), je veux dire de Jésus et de l'efficacité de son sacrifice pour ôter les péchés, et donner la paix à l'âme ; mais ses sœurs ne voulurent rien entendre. Au contraire, elles le plainrent de

s'être laissé détourner de la vraie religion, celle de ses pères.

Vers ce temps, l'une d'elles lui écrivit pour lui annoncer la mort de la tante dont nous avons parlé. Le témoignage que renferme cette lettre est si remarquable que je désire vous le transcrire.

« Je n'ai rien pu savoir de M. le curé sur ses derniers moments, » disait la sœur de Jean. « J'ai vu seulement qu'il n'avait pas d'espérance pour elle. Il avait même l'air presque fâché en parlant d'elle. Mais voici ce que m'a raconté la garde qui soignait notre tante :

« Votre tante était une personne très douce, et extrêmement reconnaissante pour tous les services qu'on lui rendait. Du reste, sauf les deux derniers mois de sa vie, pendant lesquels elle dut garder le lit, elle se suffisait à elle-même. La dernière semaine avant sa mort, M. le curé vint la voir et l'engagea à recevoir les consolations de notre sainte religion ; mais elle refusa en disant qu'elle avait placé sa confiance dans les seuls mérites du sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ.

« C'est très bien, dit M. le curé, mais nous ne pouvons avoir part à ces mérites que par l'intermédiaire du sacrifice non-sanglant de la messe. »

« Votre église le dit ainsi, » répondit-elle, « mais la parole de Dieu parle autrement. »

« Que dit-elle donc ? » demanda M. le curé.

« Saint-Pierre dit à Corneille et à ses amis : Tous les prophètes rendent le témoignage à Jésus que tous ceux qui *croiront* en Lui recevront par son nom la rémission de leurs péchés (Actes X, 43), et Saint-Paul a écrit quelque part : Dieu justifie celui qui a la foi en Jésus-Christ. » (Romains III, 26.)

Vous voyez, mes jeunes amis, comme la simple lecture des saintes Écritures avait éclairé le cœur

de cette humble femme. C'est ce que nous fait voir encore mieux la suite du récit de la garde :

« Oui, » dit M. le curé ; « mais vous êtes une pécheresse. »

« En effet, et une grande pécheresse, » reprit votre tante. « Mais il est écrit : C'est une vérité certaine et digne d'être reçue avec une parfaite soumission, que Jésus-Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier. » (1 Timothée I, 15.)

« Ma pauvre dame, vous êtes perdue, » dit encore M. le curé.

« Le Seigneur Jésus Lui-même m'a dit : Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc XIX, 10.)

« Sur cela, M. le curé se retira sans ajouter un mot. Deux jours après votre tante mourut, toujours très heureuse, se réjouissant d'aller auprès de son Sauveur. Pour moi, ajouta la garde, je crois qu'elle était dans le vrai, et je voudrais bien mourir comme elle. »

N'est-ce pas en effet un beau témoignage, et, si vous étiez appelés à déloger, n'aimeriez-vous pas aussi mourir comme la tante de Jean ? Pour cela, il faut croire comme elle.

La sœur de Jean continuait ainsi dans sa lettre : « Telles furent les paroles de la garde ; mais je n'en ai guère été satisfaite, et je ne puis que m'affliger tous les jours en pensant à notre tante. »

Jean, au contraire, bénissait le Seigneur pour la grâce qu'il avait faite à sa servante de mourir en paix en s'appuyant sur Jésus seul.

* * *

Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque le père de Jean vint lui faire une visite. Il resta quatre

mois près de son fils. Devenu un vieillard, il commençait à sentir le besoin de s'occuper de son âme. Un jour qu'il s'entretenait avec Jean, il lui dit :

« Te souviens-tu, Jean, d'un capucin qui était vicaire dans le village de ta grand'mère, quand tu demeurais chez elle ? »

« Oui, certainement, » répondit Jean. « C'est le père X... S'il vit encore, j'aimerais bien le revoir. »

« Il doit être mort, d'après ce que j'ai entendu dire. Je l'ai revu une fois, et je veux te dire dans quelles circonstances. Tu sais qu'il y a environ quatre ans, j'étais employé par un ingénieur qui s'occupait du tracé d'un chemin de fer. C'était au mois de juin, et la chaleur était excessive. Près de l'endroit où nous étions se trouvait un couvent, et la pensée me vint que peut-être on nous y offrirait quelques rafraîchissements. Nous sonnâmes et le portier vint nous demander ce que nous désirions. Je lui dis, comme prétexte, que nous voudrions examiner depuis l'étage supérieur si le tracé que nous faisons ne présenterait point d'inconvénients pour le couvent. Il avertit le supérieur qui vint au bout de quelques instants, nous fit quelques questions et nous conduisit lui-même dans la tour d'où l'on découvrirait très bien tout le tracé. Quand l'ingénieur l'eut examiné et fait remarquer au supérieur que le chemin de fer ne gênerait en rien le couvent, nous descendîmes, et le supérieur nous offrit très obligeamment de prendre une collation dans le réfectoire.

» Pendant que nous étions là, un capucin très âgé, tout courbé, et marchant appuyé sur deux bâtons, entra dans la salle. Soulevant sa tête pour nous voir, il nous montra sa figure toute ridée, mais empreinte d'une grande affabilité, et nous souhaita la bienvenue. Puis se dirigeant vers moi et me tendant sa main amaigrie, il me salua par mon nom.

Juge de mon étonnement lorsqu'il me dit qui il était. Jamais je n'aurais reconnu en lui le père X... C'était lui cependant. Il m'invita à venir avec lui faire un tour dans le jardin, tandis que mes compagnons continuaient à s'entretenir avec le supérieur. Le père X... commença par s'informer de beaucoup de personnes et de familles qu'il avait connues, puis, tout à coup, il me dit :

« Et votre fils Jean, qu'est-il devenu ? »

« Je lui racontai en quelques mots les circonstances par lesquelles tu avais passé, et lui donnai quelques détails sur ta position actuelle.

« Et quant à sa religion, où en est-il ? » demanda encore le vieillard.

« On dirait, » répondis-je, « que vous avez entendu quelque chose de lui à cet égard. Quoi qu'il en soit, je vous dirai qu'il n'est plus catholique romain. Il paraît que depuis qu'il est dans la Suisse romande, il a beaucoup lu les saintes Écritures. Il a acquis ainsi la conviction que bien des choses que professe l'église romaine ne sont pas selon la vérité. Il dit qu'il a trouvé ce qui répondait aux besoins de son âme et qu'il est heureux. A mon égard, il est resté un vrai fils, et, pour ses sœurs un bon frère, bien qu'elles l'aient beaucoup blâmé d'avoir changé de religion. »

« Mais, » dit le capucin, « il y a plusieurs communautés protestantes dans la Suisse romande. Savez-vous comment se nomme celle dont il fait partie ? »

« Je le lui ai demandé, et il m'a simplement répondu qu'il était de l'Église ou Assemblée de Christ, » dis-je.

« Eh bien, je suis heureux de ce que vous venez de m'apprendre, » reprit le père X... « Je bénis le Seigneur de ce que ce pauvre Jean a trouvé dans la parole de Dieu ce qu'il lui fallait pour la paix de son

âme. Quand vous lui écrirez ou quand vous le verrez, saluez-le cordialement de ma part, et dites-lui que nous nous retrouverons auprès de ce bon Sauveur que lui et moi, nous avons appris à connaître dans la Bible. »

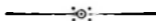
« Je suis ici, » continua-t-il, « parce que j'ai prêché le salut par la grâce (1). On m'a dit qu'on m'y envoyait, parce que j'avais besoin de repos ; moi, je crois plutôt que c'est une manière de me mettre à l'écart. Mais j'ai le bonheur de pouvoir dire avec Saint-Paul : « Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence ?... Mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la puissance des hommes, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » (Romains VIII, 36-39.) (2).

« Comme il citait ces passages, des larmes coulaient de ses yeux sur ses joues ridées et descendaient sur sa longue barbe blanche. On vint m'avertir que mes compagnons étaient sur le point de partir et m'attendaient ; alors le père X..., me prenant la main, me dit d'une voix émue : « Adieu, mon cher ami. Que Dieu vous fasse la même grâce qu'il a faite à votre fils Jean ! »

(1) Que nos jeunes lecteurs se rappellent la fin du dernier sermon que Jean entendit du père X...

(2) Les passages sont toujours cités d'après la traduction de Sacy, faite elle-même sur la version latine appelée la Vulgate.

Comme nous l'avons vu, Dieu exauça le vœu de ce vénérable vieillard. Après de longues années passées dans une insouciance complète à l'égard du salut de son âme, le père de Jean fut amené à se reconnaître pécheur, coupable et perdu. Il apprit à connaître Christ et le reçut par la foi comme son Sauveur. Il put ainsi, dans les derniers jours de sa vie, rendre témoignage de sa foi et de son espérance pour l'éternité, à la gloire de Dieu son Rédempteur.



Réponses aux questions du mois de novembre

I. Le péché du premier homme a consisté dans la désobéissance.

Genèse II, 17 : L'Éternel Dieu dit à l'homme : « De l'arbre de la connaissance du bien et du mal, *tu n'en mangeras pas.* »

Genèse III, 6 : « La femme vit que l'arbre était bon à manger, et qu'il était un plaisir pour les yeux, et que l'arbre était désirable pour rendre intelligent ; *et elle prit de son fruit, et en mangea ;* et elle en donna aussi à son mari... *et il en mangea.* »

Romains V, 12, 19 : « Par un seul homme, *le péché* est entré dans le monde... Par la *désobéissance* d'un seul homme, plusieurs ont été constitués pécheurs... »

II. Les résultats du péché pour le premier homme sont : 1^o « *La connaissance du bien et du mal...* » c'est-à-dire la conscience qui accuse. (Genèse III, 6. Voyez aussi Romains II, 15.)

2^o *La frayeur devant Dieu et l'éloignement de Dieu.* (Genèse III, 8-10.)

3^o *L'ingratitude envers Dieu* : « La femme que tu m'as donnée, » et l'oubli de sa propre responsabilité ; les mauvaises excuses pour se disculper. Adam et Ève rejettent leurs fautes sur d'autres. (Genèse III, 12, 13.)

4^o L'homme tombe sous *le jugement de Dieu* ; il devient sujet aux douleurs, aux pénibles labeurs et à la mort. Il est chassé, loin de l'arbre de vie, hors du paradis. (Genèse III, 16-19, 23, 24.)

III. « Adam (pécheur) engendra un fils à sa ressemblance, selon son image. » (Genèse V, 3.)

« C'est pourquoi comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché... Par la faute d'un seul plusieurs sont morts... Le jugement vient d'un seul en condamnation... Par la faute d'un seul, la mort a régné par un seul... Par une seule faute, les conséquences de cette faute furent envers tous les hommes en condamnation... Par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été constitués pécheurs. (Romains V, 12, 15-19.)

IV. « L'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse. » (Genèse VIII, 21.) Le cœur est trompeur par-dessus tout ; qui le connaîtra ? » (Jérémie XVII, 9.)

« Du cœur des hommes sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les vols, la cupidité, les méchancetés, la fraude, l'impudicité, l'œil méchant, les injures, l'orgueil, la folie. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l'homme. » (Marc VII, 21-23.)

« Il n'y a point de juste, non pas même un seul » et tous les versets qui suivent. « Afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu... »

« Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. » (Romains III, 10-19, 23.)

« Nous étions des enfants de colère comme aussi les autres. » (Éphésiens II, 1-3 ; lisez tout le passage.)

« Nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, *désobéissants, égarés*, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre. » (Titte III, 3.)

Et à cause de cet état de péché la parole de Dieu déclare : « Il est réservé aux hommes de *mourir* une fois, — et après cela, le *jugement*. » (Hébreux IX, 27.)

Questions pour le mois de décembre

1^o Où, dans la Bible, voyons-nous paraître pour la première fois le grand ennemi de Dieu et des hommes ?

2^o Par quel passage apprenons-nous que le serpent qui parla à Ève est celui qui est nommé Satan et le Diable. (Cherchez dans le livre de l'Apocalypse.)

3^o Quels sont les deux caractères attribués à Satan par le Seigneur Jésus ? (Cherchez dans l'évangile de Jean.)

4^o Dans quelles actions de l'homme ces deux caractères se sont-ils montrés dès le commencement ?

5^o Citez les trois grandes occasions où Satan est présenté comme tentateur, et dites dans lesquelles il réussit à entraîner l'homme dans le mal, et celle où il fut vaincu.

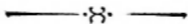


TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
A mes jeunes amis	3
« Où passerez-vous l'éternité ? »	4
Le désert (allégorie)	14
La conversion de Fanny F.	21
Réponse à la prière d'un petit garçon	48
J'attendrai jusqu'à Noël	50
Oonikup	61
Robert et sa mère	77
Cette main ne m'a jamais frappée	81
Défense de passer	101
Marguerite	116
Jean, le jeune pâtre :	
I. — L'enfance de Jean	121
II. — Le capucin et la visite au couvent	154
III. — Retour au village. Entretien de Jean avec le père X...	161
IV. — Temps d'épreuves	181
V. — Nouveaux troubles d'âme et lueur d'espoir	201
VI. — Jean trouve la délivrance	221
VII. — Quelques mots sur la tante de Jean et sur le père X...	230
La quittance, ou le jeune émigrant	141
Questions et réponses	60, 80, 98, 119, 139, 159, 179, 200, 219, 236

L'Église ou l'Assemblée (suite de son histoire sur la terre) :

L'origine et les commencements de la vie monacale	34
Histoire d'Antoine	52
Ambroise, évêque de Milan	92, 109
Jean Chrysostôme et son temps	135, 172, 193, 213

Histoire des rois d'Israël. David le second roi (*suite*):

Victoires de David	8
Histoire de Méphibosheth	20
Guerre contre les Ammonites	41
Victoires de Joab sur les Ammonites et de David sur les Syriens	68
David tombe dans le péché	84
David se repent de son péché	103
Repentir et relèvement de David	125, 148
Histoire d'Absalom	166, 187
Révolte d'Absalom	206

Poésies

Le petit pèlerin	20
Au revoir !	40
Appel	52
Jésus est tout	79
La maison paternelle	118
Mon Berger	158
Psaume CXXXVIII	178
Psaume XXIII	199
Strophes diverses	4, 7, 83, 134, 230

